LA REVUE DE PARIS

MARS

ROBERT D'HARCOURT ..	Antisémitisme en Allemagne
FÉLICIEN MARCEAU	Tallemant des Réaux
ANDRÉ FONTAINE	Khrouchtchev à Paris
JEAN HOUGRON	L'Occasion
JULES ROY	Le Mal de l'Armée
MARCEL BRION	Valse viennoise
MARIO SOLDATI	La Confession (II)
PHILIPPE ERLANGER	La Saint-Barthélemy
R.-M. ALBÉRÈS	La « Fortune » de Kafka
MARCEL GABILLY	Le Drame d'Alger
ROBERT FLACELIÈRE	Une Comédie de Ménandre
DENISE BOURDET	Images de Paris
THIERRY MAULNIER	Le Rhinocéros
PIERRE AUDIAT	De Sully à Napoléon

Le Mois à Paris par CLAUDE ROGER-MARX, JEAN FAYARD, JEAN MISTLER, A. DELAUNAY, GEORGES PILLEMENT, PIERRE FRÉDÉRIX, RAYMOND LAS VERGNAS, BÉATRIX BECK, PIERRE DE BOISDEFFRE, LOUIS KOELTZ.

LA LIVRAISON : 3 NF

1960 - 67e ANNÉE

SOMMAIRE

		Pages.
ROBERT D'HARCOURT	Antisémitisme en Allemagne	3
FELICIEN MARCEAU	Tallemant des Réaux	15
ANDRE FONTAINE	Khrouchtchev à Paris	20
JEAN HOUGRON	L'Occasion	30
JULES ROY	Le Mal de l'Armée	60
MARCEL BRION	Valse viennoise	64
MARIO SOLDATI	La Confession (II)	77
PHILIPPE ERLANGER	Le Secret de la Saint-Barthélemy	95
R. - M. ALBERES	La « Fortune » de Kafka	107
MARCEL GABILLY	Le Drame d'Alger	114
ROBERT FLACELIÈRE	Une Comédie de Ménandre	123
DENISE BOURDET	Images de Paris	128
THIERRY MAULNIER	Le Rhinocéros	136
PIERRE AUDIAT	De Sully à Napoléon	140
Le Mois à Paris .. 155	Chronique des livres	171

DIRECTEUR : MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS ***publiera prochainement***

CATHOLICISME AMÉRICAIN
par **DANIEL-ROPS**
de l'Académie française

LA CITERNE
par **Pierre GASCAR**

UNE BELLE FAMILLE
par **André DHOTEL**

NOUVEAUX TARIFS DES ABONNEMENTS

France : Un an (12 numéros) .. ..NF. **30,00**
— : Six mois (6 numéros) **15,00**

Étranger : Un an (12 numéros). ..NF. **35,00**
— : Six mois (6 numéros). **17,50**

ABONNEMENTS D'UN AN PAYÉS EN MONNAIES ÉTRANGÈRES

U. S. A. .. .. $ **7,10**

Canada .. .. $ canadiens **6,90**

Suisse : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 1.12.237 à Genève. Fr.S. **30**

Par chèque bancaire. .. .. .. Fr.S. **31**

Espagne .. .. Pesetas **298**

Belgique : En cas de paiement au C. ch. postaux nº 3.509.64 à Bruxelles. Fr.B. **342**

Par chèque bancaire. .. .. .. Fr.B. **354**

Italie.. .. .. Lires **4.430**

Angleterre .. .. **£ 2/10/10**

Égypte .. .. Piastres **247**

Hollande.. .. .. Florins **27**

Portugal .. .. .Escudos **204**

Dans les pays suivants : Allemagne occidentale, Autriche, Belgique, Danemark, Finlande, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Suède, Suisse et Cité du Vatican, il est possible de souscrire directement des abonnements à *la Revue de Paris* et de les régler en monnaie du pays dans tous les bureaux de poste.

Rédaction et administration : 114, avenue des Champs-Élysées, Paris-8e (Balzac 02-88)
Compte chèques postaux : 360-50 Paris

En Espagne : s'adresser à la Sociedad general Española de Libreria, Evaristo San Miguel II, Madrid.
Au Brésil : s'adresser à R. F. Besnard, 91, avenid Almirante Barroso, Rio de Janeiro.
En Argentine : s'adresser à la Librairie Hachette, 49, Maipu, Buenos Aires (Argentine).

Prière de joindre la somme de 0,30 NF et une bande d'abonnement à toute demande de changement d'adresse.

LA REVUE DE PARIS : S.A.R.L., cap. 10.500 NF - Propriétaires : Edmée de la Rochefoucauld - André de Fels.
***LA REVUE DE PARIS* n'assume pas la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.**

© Revue de Paris 1960.

Avec le train

VOUS GAGNEZ DU TEMPS

Tous les jours le train relie Paris et 100 villes à plus de 100 de moyenne

17-59

SNCF

QUELQUES MOYENNES

entre PARIS et LILLE 116 — entre PARIS et BORDEAUX 121

entre PARIS et LYON 128 — entre PARIS et MARSEILLE 114

et avec l'Aquilon

PARIS-LYON DANS LA SOIRÉE et LYON-PARIS DANS LA MATINÉE

à 125 de moyenne

INFORMATIONS FINANCIÈRES

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE

La situation provisoire au 31 décembre 1959 s'élève à 903 milliards, en augmentation de 26 milliards par rapport au mois précédent et de 194 milliards par rapport à fin 1958.

Au cours de l'année 1959 le Capital et les Réserves ont été portés à 12 milliards, les Comptes de dépôts ont progressé de 657 milliards à 842 milliards. A l'actif, le Portefeuille-effets est passé de 444 milliards à 643 milliards, les Comptes courants débiteurs de 89 milliards à 102 millards.

CRÉDIT LYONNAIS

Situation provisoire au 31 décembre 1959.

La situation au 31 décembre 1959 se totalise à 1.077.812 millions d'anciens francs, plus haut niveau atteint à ce jour, et fait apparaître, par rapport à la situation établie à fin 1958, une augmentation de 207.191 millions.

Au passif, les Comptes de chèques progressent d'une année à l'autre de 218.223 millions à 289.452 millons, les Comptes courants de 330.385 à 404.140 millions et les Bons et comptes à échéance de 74.214 à 112.524 millions.

A l'actif, le Portefeuille-effets s'établit à 729.825 millions, en hausse de 160.796 millions par rapport à fin 1958. Pour la même période, les Banques et correspondants passent de 60.222 à 72.733 millions et les Comptes courants de 118.585 à 138.331 millions.

permet de faucher le poil le plus dur sans aucune douleur et "sans feu du rasoir"

RAZVITE permet de se raser en 1 instant sans eau, sans savon, sans blaireau.

Compagnie du RAZVITE - Colombes (Seine)

L'ALLEMAGNE ET L'ANTISÉMITISME

(LE RETOUR DES SPECTRES)

par Robert d'Harcourt

La persécution des Juifs a une longue histoire. Une histoire presque aussi vieille que celle du peuple juif lui-même. Pour ne parler que de la seule Allemagne, Hitler a eu de nombreux précurseurs. C'est cependant avec lui que la persécution a pris son plus éclatant et son plus hideux visage. L'antisémitisme a été le chancre monstrueux du national-socialisme. Un chancre qui, finalement, l'a dévoré en soulevant contre lui dans le monde l'unanimité du dégoût.

Il faut relire dans un livre qui, malgré l'effondrement du IIIe Reich dans les décombres, demeure aujourd'hui encore la bible des barbouilleurs de croix gammées, il faut relire dans *Mein Kampf* les pages qui retracent l'origine de la passion antijuive chez Hitler. Il est à Vienne où il vit les « plus sombres années de son existence », où il gagne, comme peintre en bâtiment, tout juste de quoi « s'acheter le morceau de pain et la bouteille de lait » qui sont sa seule nourriture. C'est dans la capitale autrichienne, liée pour toujours dans sa mémoire aux plus mélancoliques souvenirs, qu'il fait la découverte qui, en orientant sa vie, lui donnera sa flamme, une flamme qui, un jour, montera des crématoires d'Auschwitz.

Il a rencontré le Juif. Il l'a vu souvent dans cette ville de 2 millions d'habitants où Israël compte 200 000 de ses fils. Il le *voyait,* il ne le *regardait* pas. Un jour, au coin d'une rue, il le *regarde,* et ce regard est une brusque illumination. Il a devant lui l'homme d'un autre sang qui

vivra en Allemagne, mais ne sera jamais un Allemand, l'Etranger venu du fond de son Orient, « avec sa pouillerie et son caftan », avec son regard sombre et ses longs cheveux annelés. L'homme venu pour faire du mal à l'Allemand, pour le « pourrir et le détruire ».

Hitler a découvert le Juif, le « porteur de bacilles ». Il le verra partout. Dans la rue, au café, dans les salles de rédaction des grands journaux, à toutes les jointures de la vie sociale, à toutes les positions-clés. Partout aussi où il y a une « ordure » (*Unrat*) à exploiter, un abcès qui suppure (traite des blanches, prostitution). Partout, le Juif lui apparaîtra embusqué, guettant sa proie, suçant comme un vampire le sang de l'immense ville. L'antisémitisme a jailli en lui comme « une flambée », c'est le mot même dont il se sert. Il a pris un caractère d'obsession, il est devenu une psychose. Et en même temps, malgré le paradoxe des mots, une sorte de messianisme à rebours. Le persécuteur a une mission providentielle. Il devient le soldat de Dieu. « En combattant le Juif, écrit en toutes lettres Hitler, j'accomplis l'œuvre du Seigneur. »

Les premiers barbouilleurs de croix gammées.

Quelle a été, sous le IIIe Reich, devant l'antisémitisme nazi en action, devant les synagogues qui flambaient, devant les Juifs marqués comme du bétail, l'attitude des Allemands, leur réaction émotionnelle ? Sans doute, chez beaucoup, en même temps que la peur, la honte. Mais aussi, chez certains, la satisfaction d'un instinct obscur surgi du fond de l'être. N'oublions pas le mot atroce qui, *après* la guerre, *après* le châtiment, tomba de quelques bouches allemandes : « Hitler aurait dû achever sa besogne ; il n'en a pas détruit assez ! »

C'est la survivance de cet instinct viscéral qui, en partie, explique la récente et brusque floraison de croix gammées dont l'Allemagne a été le théâtre à la fin de l'an dernier et au commencement de l'année présente. Nous n'aurons pas à rappeler le début : le barbouillage de svastikas sur la synagogue de Cologne et sur le monument élevé à la mémoire des morts de la Résistance dans la nuit de Noël par deux jeunes gens, Schoenen et Strunk.

Le premier est un employé de commerce qui habite bien sagement chez ses parents. Le second est un petit apprenti boulanger. Nous avons eu leurs photographies sous les yeux. D'assez bonnes têtes, naïves, insignifiantes. Pas du tout des têtes de bandits. Ces jeunes gens appartiennent à un parti d'extrême-droite, la D.R.P. (*deutsche Reichspartei*), pauvre d'effectifs, d'aucun poids dans la vie politique de la République fédérale. Ils se nourrissent de littérature nazie dont la police fera à leur domicile une abondante cueillette. Ils se tiennent pour des patriotes appelés à une mission : rendre sa grandeur au visage de l'Allemagne. Chez l'un d'entre eux la perquisition amène la découverte d'une quantité industrielle d'affiches sur lesquelles est imprimé le fier mot d'ordre : « *Pour plus de*

propreté dans notre Allemagne démocratique. » (*Für mehr Sauberkeit in unserem demokratischen Deutschland.*)

Ils ont agi en novices, abandonnant sur le théâtre des opérations les pots de peinture qui leur ont servi à leurs barbouillages et sur lesquels s'étalent largement, bien visibles pour la police qui aura la tâche facile, leurs empreintes digitales. Ils seront cueillis dans les vingt-quatre heures. Des maladroits qui, en dépit de leur noble mission de régénérateurs de l'Allemagne, tremblent devant leur exploit. L'exécution trahit la fièvre, la précipitation de la peur. L'un d'eux n'a pas même réussi à tracer correctement au pinceau le mot de flétrissure sur la façade de la synagogue qu'il veut vouer au déshonneur. Il a mis une lettre de trop au mot « Juif ». Il écrit *Junden* au lieu de *Juden.*

Ils se prennent très au sérieux. Schoenen, en quittant le juge d'instruction, gratifie d'un large salut nazi les représentants de la presse qu'il a la belle surprise de trouver nombreux devant lui. Il ponctue son geste d'une parole noble : « Paix à tous les peuples. » Faire de l'effet, avoir sa place dans les journaux — c'est manifestement l'ambition de ces « patriotes ». Une ambition qui s'avoue sans détours. Au juge qui lui demande pourquoi il a choisi la sainte nuit de Noël pour accomplir son exploit, Schoenen répond avec simplicité : « D'abord pour être moins dérangé dans ma tâche, ensuite pour que mon geste ait plus de retentissement dans le monde. » Faire du bruit dans le monde — c'est le rêve qui hante ces jeunes excités. Le succès dépassera leurs plus audacieuses espérances. Ils ont jeté la première pierre dans une eau immobile. Autour de cette pierre des ondes concentriques iront s'élargissant à l'infini.

Certains Allemands veulent minimiser les faits.

Cabotinage, ambition de la vedette — il y a certainement beaucoup de cela chez ces jeunes. Mais il y a aussi quelque chose de plus profond, quelque chose de plus grave que nous avons le devoir de prendre au sérieux. Il est trop facile, comme l'ont fait d'instinct et d'emblée quelques Allemands, de minimiser les manifestations d'antisémitisme qui, sur tout le territoire d'Allemagne occidentale, ont suivi la profanation d'une synagogue rhénane dans le silence d'une nuit de Noël. Trop facile de minimiser ces réactions en chaîne en les traitant de « gamineries ». Que l'on nous permette de citer ici une lettre qui nous paraît un exemple typique d'une volonté assez troublante d'esquiver le vrai problème. Voici la lettre d'un Allemand :

« *Permettez-moi de vous faire part de l'étonnement que me cause le grand tapage mené autour de la profanation de la synagogue de Cologne. Et l'étonnement plus grand encore que me causent certaines voix de la presse britannique. Des hommes de notre pays, des hommes faits déposent gravement des couronnes portant l'inscription : « Les assassins sont toujours parmi nous. » Qu'il n'y ait pas malentendu. Il va de soi que l'affaire de Cologne me révolte. Mais il ne s'agit là que d'une gaminerie de polissons, d'une gaminerie d'enfants mal diri-*

gés, mal éduqués. Tâchons donc enfin de comprendre. De comprendre que chez nos jeunes qui n'ont pas aujourd'hui de modèle sur lequel fixer leur regard, tout va aujourd'hui de travers et à la dérive sur le triple plan intellectuel, moral et physique.

» *J'ai connu un garçon de quatorze ans qui signait toutes ses lettres* Heil Hitler ! *en ponctuant de croix gammées sa profession de foi. Il devait tout de même y avoir une cause. Cette cause, je l'ai découverte dans la personne du répétiteur qui profitait des leçons supplémentaires données à notre collégien pour lui farcir le crâne de sottises sur le IIIe Reich. Résultat : la déclaration catégorique suivante dans la bouche de notre endoctriné : « Il n'existe que deux races d'hommes propres de par le monde : les Allemands et peut-être, à la rigueur, les Japonais. Tout le reste de l'humanité ne vaut rien. »*

» *Notre garçon, bien entendu, ne savait rien de Hitler et encore bien moins des suites du IIIe Reich. Mais le poison était entré ! Pensons un instant à tous les scandales intérieurs que nous avons vécus ces derniers temps et, pour ne prendre qu'un exemple, à la scandaleuse indulgence dont le gouvernement a fait preuve à l'égard des commerçants malhonnêtes se faisant de l'argent avec des denrées alimentaires avariées.*

» *Que disent alors chez nous les bonnes gens : « Ces choses-là, cela n'existait pas sous Hitler ! Les empoisonneurs du peuple, on leur coupait la tête ! » Conclusion : tout allait mieux sous le IIIe Reich. Voilà le processus de l'intoxication des esprits. Mais tout cela ne change rien au fait que, dans toute cette affaire, ce ne sont pas des antisémites que nous trouvons devant nous, mais des enfants. Des enfants qui méritent une bonne fessée, mais point de grandes tirades indignées.* »

Le sentiment d'Allemands comme celui que nous venons d'entendre, l'indulgence du haussement d'épaules devant des méfaits dont les auteurs désirent surtout faire parler d'eux et dont on a comblé les vœux en dramatisant dans la presse leurs exploits — nous serions presque tentés de l'extérieur de les partager en lisant le procès-verbal d'audience de l'interrogatoire subi par un des coupables. Nous sommes à Lüneburg, petite cité pittoresque de Basse-Saxe, vers la mi-janvier. Le déferlement des croix gammées a déjà pris en Allemagne son caractère d'épidémie. Un barbouilleur de croix gammées a été surpris la main dans le sac, ou plutôt dans le pot de peinture qui lui sert pour ses « graffiti ».

L'ornementation murale, c'est son affaire. Il est de son état peintre-décorateur. Il se nomme Schachta et ne peut invoquer pour sa défense le bénéfice de l'âge. Nous n'avons plus du tout affaire à l'un de ces « gamins hauts comme trois pommes » qu'un témoin allemand cherchait tout à l'heure à excuser. Cet amateur de svastikas a largement dépassé la quarantaine. Le juge l'interroge sans indulgence : « Voyons, dites-nous vos idées politiques. » Réponse : « Je suis entré aux Jeunesses hitlériennes en 1933. J'en ai été exclu au bout de six mois. Je n'avais pas le goût de la chose (*ich hatte keine Lust dazu*). Je n'aime pas la politique. Je n'ai jamais voté. » Cette attitude de neutralisme politique ne satisfait naturellement pas le juge qui s'obstine, qui voudrait savoir : « Mais, enfin, vous devez tout de même avoir eu une raison pour vous être livré aux actes qui vous amènent ici ? » Le délinquant avale péniblement sa salive, reste un long moment sans répondre. Puis enfin, d'une voix toute proche des larmes : « Non, vraiment, je n'avais aucune raison. J'ai agi comme

quand on casse des carreaux pour s'amuser. J'avais vu la veille des croix gammées sur des murs de notre ville. Je me suis dit que, moi aussi, je pourrais en faire autant. »

En vérité, malgré la maturité de l'âge, un pitoyable accusé ! Le procureur, lui, est impitoyable. Il requiert une punition qui soit un exemple : « Ces manifestations doivent être étouffées dans l'œuf. » Le président du tribunal : « Accusé, vous avez entendu le procureur : sept mois de prison ferme ! Que dites-vous de ça ? (*Was sagen Sie dazu ?*) » L'accusé éclate en sanglots, invoque du regard l'assistance : « Sept mois sans travail, c'est la fin de ma carrière ! Tout ce que je voulais laisser à mon fils de seize ans est perdu. » La délibération du jury est brève. Le dessinateur de croix gammées récolte les sept mois réclamés par le procureur.

Diagnostics plus sévères.

Nous avons plus haut donné la parole aux Allemands qui s'efforcent de minimiser les faits. D'autres Allemands ne partagent pas du tout cette paternelle indulgence. Voici de graves paroles : « Le retour à la barbarie dont les récentes manifestations nous apportent la preuve devrait alarmer tous les hommes responsables de notre peuple. Rappelons-nous : c'est comme cela, exactement comme cela, qu'a commencé le nazisme : des profanations de cimetières israélites, des barbouillages de synagogues, des inscriptions insultantes sur les murs. Mais alors nous avions comme excuse l'ignorance. Aujourd'hui nous savons comment les choses commencent et comment elles finissent. Soyons sur nos gardes ! Veillons à ce que le passé d'hier ne se réveille pas ! Nous n'avons pas le droit de rester indifférents devant le poison qui s'infiltre partout, devant le vieux poison qui retrouve aujourd'hui sa jeunesse et qui, depuis longtemps, aurait dû être extirpé. Ce qui s'entend, ce qui se dit chez nous, soit à voix basse et sur le ton du chuchotement, soit tout haut et de la voix mâle et assurée de la conviction, dans le tramway, chez la fruitière, à l'école, dans la famille, dans les entreprises et les associations, sans jamais rencontrer ni riposte ni contradiction — voilà ce qui encourage l'antisémite, voilà la source d'où il tire sa force. Voilà ce qui le fortifie dans son idéologie. L'antisémitisme de la rue et de la vie quotidienne, soi-disant inoffensif, en fait de la plus grande importance, voilà où devrait d'abord porter la lutte. Une lutte qui n'est pas du ressort du législateur ni des pouvoirs publics. Une lutte qui regarde chacun d'entre nous et qui en particulier devrait être la tâche de l'élite intellectuelle. »

Oui, voilà de sérieuses paroles et un assez troublant diagnostic chez un homme connaissant bien son peuple. Un diagnostic fort différent de celui que nous avons entendu porter par d'autres témoins. Il ne s'agit plus du tout maintenant des mauvaises plaisanteries de quelques gamins excités. Un Allemand dévoile devant nous un mal dont la gravité spécifique est

faite de son étendue et plus encore de sa profondeur, des régions de l'organisme social qu'il atteint : le psychisme affectif d'un peuple.

Contre cette lésion diffuse, que notre témoin dénomme d'un mot parfait quand il parle de « l'antisémitisme de la vie quotidienne », la lutte s'annonce par avance difficile. Comment ne pas voir que les efforts les mieux intentionnés risquent de rester inefficaces devant ce mal fuyant, insaisissable qu'est le sourd mécontentement d'un peuple ? Car, ne nous y trompons pas, il y a dans l'Allemagne actuelle, et en dépit d'une éclatante façade, il y a dans le petit peuple qui n'a pas sa part de la prospérité des gros, qui gagne âprement, laborieusement son pain et pour lequel les mots de « miracle économique » prennent un accent d'ironie, beaucoup de malcontents, d'aigris. Ce petit peuple fait des comparaisons. Entre l'hier et l'aujourd'hui. La dureté de sa condition actuelle lui présente comme un mirage sa condition d'hier. La guerre, certes, lui fait horreur (et surtout la guerre perdue !) et ce ne sont pas, bien sûr, ces temps-là qu'il regrette, mais ceux de la préguerre, ceux de la « force par la joie » et même, à certaines heures d'amertume, ceux des *débuts* de la guerre, quand celle-ci se présentait encore comme une opération « rentable », quand la colonne des profits dépassait la colonne des pertes. Hitler qui savait manier son pays avait l'intelligence intuitive de la psychologie du petit monde. C'est dans les couches sociales modestes, auprès du petit employé, du petit commerçant, qu'il a trouvé son plus ferme appui. L'Allemand moyen a été dès le début son meilleur allié.

Les croix gammées qui ont surgi comme des champignons sur le sol germanique ne sont compréhensibles que sur le fond de toile d'un mécontentement collectif. Elles sont un exutoire de la mauvaise humeur. Une espèce de protestation, de raidissement. Et aussi la manifestation, bien moins d'un antisémitisme *réel* que de la nostalgie d'un passé où l'éclat se mêlait à l'horreur, d'une époque où l'Allemagne, fabuleusement dilatée, dévorait la carte de l'Europe.

D'un antisémitisme *authentique,* il ne peut pas sérieusement être question dans un pays qui a eu 240 000 Juifs et où les crématoires nazis n'en ont laissé que 30 000 [1]. L'antisémitisme allemand d'aujourd'hui a ceci de paradoxal qu'il est un antisémitisme auquel manquent les victimes, un antisémitisme sans matière. Des écolières d'une grande classe d'un collège de Lübeck, auprès desquelles a été faite récemment une collecte pour des Juifs dans le dénuement, ont répondu qu'elles ne connaissaient pas un seul Juif (miséreux ou non), mais qu'elles donneraient tout de même

1. Voici à titre documentaire quelques chiffres comparatifs des destructions de Juifs sous Hitler. Pologne : avant Hitler 3 300 000, tués 2 900 000 ; pourcentage des destructions : 88 %. France : 300 000, tués 130 000 ; pourcentage des destructions : 43 %. Hollande : 150 000, tués 120 000 ; pourcentage des destructions : 80 % ; Tchécoslovaquie : 360 000, tués 300 000 ; pourcentage des destructions : 83 %. La Belgique présente un pourcentage de destructions à peu près équivalent à celui de la France : 40 %.

volontiers leurs petites économies parce qu'elles avaient été bouleversées par la lecture du journal d'Anne Frank. 30 D.M. qui furent envoyés à la Ligue judéo-chrétienne de Hambourg.

Responsabilité de l'école et du milieu familial.

Si l'on cherche les responsables principaux de l'antisémitisme actuel dans une partie de la jeunesse d'Allemagne, il semble que la réponse doive être : l'école, la famille. L'école, où le maître omet délibérément d'instruire ses élèves des monstruosités d'un passé pour lequel il garde lui-même au fond du cœur un reste de secrète tendresse. La famille, où le père nourrit, à l'endroit du IIIe Reich, les mêmes sentiments d'impénitence et de silencieux et prudent regret.

Que l'on nous permette de rapporter ici l'un des plus lucides témoignages que nous ayons entendu porter par des Allemands sur l'antisémitisme de la jeunesse. Notons tout de suite que celui que nous allons citer est antérieur de près d'un an à l'éclosion récente de croix gammées. « Quelle est la riposte à laquelle se heurte, chez nous, le maître qui se hasarde à parler devant ses élèves des horreurs du nazisme ? Toujours la même : « Oui ! mais c'est tout de même à Hitler que nous devons nos autoroutes ! » L'autoroute, voilà la conquête sur laquelle le scepticisme et l'esprit d'opposition de nos jeunes, dès qu'on tente de flétrir devant eux le IIIe Reich, prennent instinctivement leur point d'appui. Quant aux Juifs, que pensent nos adolescents ? Ceci : qu'il faut bien, tout de même, qu'il y ait eu des raisons pour que, sous Hitler, on les ait pourchassés et traqués comme on l'a fait sans que nos parents aient élevé la moindre protestation. Les psychiatres parlent du réflexe de la « fuite devant le réel », du refuge cherché dans une espèce de justification de l'horreur. C'est ce réflexe-là qui joue chez nos adolescents en même temps que le désir d'éviter d'entrer en conflit avec la famille.

» Il convient également de tenir compte d'un autre facteur : le réflexe de résistance, de durcissement, d'instinctif esprit de contradiction qui joue chez nos jeunes quand on veut leur faire prendre conscience avec un zèle exagéré des crimes commis par le IIIe Reich. En particulier de l'atrocité des destructions de Juifs et de l'abomination des camps de concentration. Nous avons fait beaucoup d'erreurs ces dernières années dans l'éducation de la jeunesse. L'une de ces erreurs, pour prendre un exemple, a été la présentation du film *Nuit et Brouillard*. Il ne faut pas s'exagérer les effets salubres de l'horreur. L'horreur engendre l'épouvante (*das Entsetzen*) chez le jeune spectateur. Mais elle peut aussi faire naître autre chose : le raidissement, une espèce d'endurcissement (*Verstocktheit*), la fuite dans la négation, dans l'opposition, pour se libérer d'une sensation d'oppression, s'évader du complexe de la faute. »

Il nous semble qu'il y a beaucoup de justesse et de clairvoyance psychologique dans cette analyse. Elle fait cependant surgir spontanément en

nous une question. Comment faire, chez le jeune, l'éducation du dégoût devant l'horreur, si on ne lui montre pas l'horreur ? Il reste vrai que les efforts de rééducation antinazie massive sont en général restés sans effet sur les populations allemandes et ont même obtenu quelquefois l'effet contraire à celui que l'on cherchait, alors que la meilleure propagande était faite par ce petit livre qui atteignit l'Allemagne au tréfonds de sa conscience : *le Journal d'Anne Frank.*

C'est encore le milieu familial qu'incrimine un autre témoin, l'un des plus brillants journalistes d'outre-Rhin, dans une page écrite près d'un an avant la marée d'antisémitisme qui a déferlé récemment sur l'Allemagne. Et cette antériorité du diagnostic a son importance. Le mal était là bien avant son éclatement au grand jour, et sa présence n'échappait pas au regard des cliniciens lucides.

Notre nouveau témoin nous fait assister au dialogue d'un père de famille allemand avec son fils. Celui-ci, encore un enfant et, comme tous les enfants, avide d'émotion violente, demande à son père, les yeux brillants de la curiosité de l'attente, de « lui parler de la guerre ». Et voilà qu'un curieux phénomène psychologique se produit. Une sorte de transfiguration des faits. Du récit dans lequel se lance l'homme de quarante ou de cinquante ans, l'immense misère de la guerre a disparu. L'épopée a effacé l'atrocité. « Et quand, poursuit notre témoin, on en vient, après le drame, au chapitre du *crime,* au chapitre des camps de concentration, alors, chez le père, c'est le silence, ce silence embarrassé, que nous connaissons tous. Un silence dans lequel entre d'abord, bien sûr, le souci de ne pas assombrir un cœur d'enfant. Et puis une vague inquiétude : si le petit vient à te poser des questions désagréables, s'il te demande quel rôle tu as joué, toi, dans tout cela, que vas-tu lui répondre ? Ensuite, la difficulté de faire comprendre à un enfant ce que l'on démêle à peine soi-même. Enfin le geste de la main qui balaye (*wegwischen*) tout ce passé mort : non, au fond, je ne dirai rien ! Et voilà comment personne, chez nous, n'ose dire la vérité, cette très simple vérité qu'un criminel authentique a durant des années été le maître de notre pays. »

Nous avons, dans les pages précédentes, rappelé très brièvement des faits, étudié plus longuement des causes. Dans cette recherche des *sources* du mal nous avons été aidés par des témoins allemands (les plus qualifiés en l'espèce). Parmi leurs dépositions, celles qui étaient antérieures à la récente floraison d'antisémitisme nous ont paru les plus précieuses. Cette soudaine floraison de croix gammées qui a étonné le monde, elles nous la montraient préparée de longue date et ayant son explication principale dans une longue carence éducative de l'école et de la famille. Elles nous faisaient comprendre un phénomène en éclairant son terrain.

Elles nous faisaient toucher du doigt les racines profondes de ce qu'on appelle improprement le néo-nazisme. Il n'y a pas de néo-nazisme. Il y a le nazisme d'hier qui continue. Qui s'est fait prudent. Qui continue de

suppurer en se cachant. Il y a la nostalgie impénitente d'une époque où l'Allemagne imposait sa loi au monde. Il y a l'attachement à ce qu'un journaliste allemand appelle très justement une « mystique ». Mystique de la force et de la domination qui est le vrai fond de toile sur lequel se dessine un antisémitisme, toujours odieux, mais aujourd'hui presque risible puisqu'il lui manque en Allemagne son objet : le Juif. Une attachante étude serait à faire sur les prolongements du vieux nationalisme allemand, celui du *Turnvater Jahn* qui, à travers Bismarck et Guillaume II, a abouti à Hitler. Un certain nombre de voix allemandes s'essaient aujourd'hui à la tâche difficile, et peut-être dangereuse, d'une dissociation entre ce qu'elles appellent le « sentiment national » (*Nationalgefühl*) et le « complexe national » (*Nationalkomplex*).

Positions d'Adenauer.

Nous relisons le discours radiodiffusé et télévisé qu'Adenauer, à l'occasion des explosions multipliées d'antisémitisme dont l'Allemagne était le théâtre, a adressé à son pays le samedi 16 janvier. Il y a dans ce discours toute une partie excellente. Celle dans laquelle le chancelier remet sous les yeux de son peuple les titres personnels qui le qualifient d'exceptionnelle manière pour flétrir et combattre chez les autres, non seulement l'antisémitisme, mais le national-socialisme dont il est inséparable.

Le vieux lutteur évoque les années où il a été lui-même l'objet de la persécution nazie. Son passé lui confère, quand il parle du IIIe Reich, l'autorité du condamné à mort qui n'a échappé que de justesse au bourreau. « Ma famille et moi-même avons été les victimes du national-socialisme. Quatre fois mon nom a été porté sur les listes d'exécutions des nazis. Je puis dire que c'est à un miracle que je dois d'avoir traversé vivant ces années-là. Et maintenant, ma position à l'égard des Juifs ? Quand, sous Hitler, ma famille et moi-même nous nous trouvâmes sans ressources, quels furent les hommes qui les premiers vinrent à notre secours en nous apportant une aide financière ? Deux Juifs. Deux Juifs qui savaient bien quelle avait été ma position de toujours à l'égard de leurs coreligionnaires. Plus tard, quand je suis devenu chancelier, de toute ma force je me suis employé à faire aboutir des mesures de réparation (prenant la forme d'un contrat) envers Israël. Mon intention était de faire éclater aux yeux du monde la répulsion que l'antisémitisme inspire à l'Allemagne d'aujourd'hui. La profanation de la synagogue de Cologne est à la fois une honte et un crime. Le gouvernement de la République fédérale au nom duquel je parle, veillera à ce que la justice s'accomplisse dans toute sa rigueur. »

Tout cela est parfait. Juste, habile, inattaquable. Ce qui l'est moins, à notre sens, c'est ce qui suit, et qui est malheureusement à peu près la seule partie, soulignée d'énormes manchettes, du discours du chancelier qui ait été portée à la connaissance du lecteur de notre presse.

Nous faisons d'abord quelques réserves sur l'invitation au public allemand à administrer lui-même la justice en infligeant une exemplaire « raclée » aux « voyous » (*Lümmel*) barbouilleurs de croix gammées surpris sur le fait. Cette invitation, formulée en des termes d'une indéniable verdeur, ce blanc-seing accordé au passant qui se sent la vocation de « père-fouettard », a satisfait l'auditoire allemand dans sa majorité. Reconnaissons qu'elle a également assez plu, en général, à l'étranger. Nous ne partageons pas ce sentiment. Nous voyons dans l'appel à la justice de la rue, de la part d'un gouvernement, d'abord la faillite de la légalité, ensuite un aveu de faiblesse plutôt qu'un témoignage de force. Un Allemand, outré des quelques réserves qui se sont manifestées au sujet de la justice du trottoir, écrit d'une plume vigoureuse : « Allons, allons ! En voilà une affaire ! Depuis que le monde existe, les pères de famille n'ont-ils pas donné la fessée à leurs enfants quand ceux-ci faisaient des bêtises ? Et la méthode pédagogique qui vaut encore pour la famille, on n'admettrait pas qu'un chef d'Etat, qui voit des voyous déshonorer leur pays, en recommande l'emploi aux citoyens honnêtes et patriotes ? » Ce parallèle ne nous convainc pas. Nous gardons notre point de vue.

Toutefois, plus encore que l'invitation adressée au passant à user de la « main forte » (*die starke Hand*), ce qui nous fâche c'est le terme dont se sert le chancelier pour flétrir les manifestations d'antisémitisme de son pays. Il emploie, à deux reprises, le mot *Flegeleien* qui veut dire « polissonneries ». Un mot où il y a une espèce de paternelle indulgence envers des exploits de gamins auxquels on ferait trop d'honneur en les prenant au sérieux.

Ces mots-là ont certainement plu à cette partie de l'opinion allemande dont nous avons parlé qui cherche à minimiser les faits. Sont-ils très adroits de la part du chef du gouvernement ? Ne donnent-ils pas une espèce de démenti à la vigueur avec laquelle la même bouche, un instant plus tôt, flétrissait le crime ? Tranquilliseront-ils enfin à l'étranger les esprits qu'inquiète l'Allemagne d'aujourd'hui et plus encore celle de demain, ces *Zweifler* (douteurs) vers lesquels, par-dessus les frontières, se tourne le chancelier ? Nous laissons ces questions ouvertes. Minimiser n'est pas une bonne façon de rassurer.

Les éruptions d'antisémitisme donnent plus d'insistance et une soudaine actualité à certains points d'interrogation qui depuis longtemps travaillent beaucoup de consciences allemandes. Comment un homme, dont la position à l'endroit du national-socialisme est aussi indiscutable, aussi indiscutablement pure que celle du chancelier, a-t-il laissé entrer dans l'appareil de l'Etat autant d'anciens nazis dont il est loisible de suspecter les sentiments de contrition ? Comment y a-t-il ce pourcentage de nazis d'hier dans les chancelleries ? Dans la magistrature ? La conscience publique cherche des noms, et les trouve sans difficulté. Elle les découvre jusqu'aux sommets de la hiérarchie. Le doigt se pointe vers un

secrétaire d'Etat, un ministre... Les adversaires du chancelier ont beau jeu pour l'attaquer à travers ses collaborateurs.

Que l'on nous permette, à l'appui de ce que nous disons là, de rapporter un petit fait récent. Un Allemand a appliqué les conseils d'Adenauer. Il a administré un fouet vigoureux à un très jeune néo-nazi (dix ans) surpris en train de tracer avec application des croix gammées sur les murs avec de la neige. Le père du bambin se fâche, dépose une plainte contre le « justicier » accusé de « sévices contre enfants ». S'il agit ainsi, c'est d'abord qu'il n'est pas du côté d'Adenauer, mais surtout qu'il sait qu'il a pour lui le sentiment d'une grande partie de son pays. Le sentiment qui s'exprime par exemple dans cette déclaration du président des syndicats du Würtemberg. « Aussi longtemps que le chef de notre politique tolérera à ses côtés l'homme qui a rédigé le commentaire des lois raciales de Nüremberg, aussi longtemps que des hommes comme le ministre des Réfugiés et d'autres contribueront à la direction de la politique allemande, il ne nous sera pas possible de nous coucher le soir avec le sentiment qu'au fond les choses ne vont pas si mal en Allemagne. »

Noble examen de conscience.

Nous voudrions conclure, et notre conclusion nous l'emprunterons à la déclaration faite au nom du Bundestag par son vice-président Carlo Schmid dans la séance du 20 janvier :

« Que ces choses-là (les inscriptions nazies et antisémites) aient pu se passer dans notre pays est une honte, une honte que n'atténue nullement le fait que dans d'autres pays il y ait eu aussi des barbouillages de croix gammées. En vérité nous n'avons pas le droit, nous autres Allemands, de montrer du doigt les autres. Ailleurs, il a pu, sous le signe de la croix gammée, se produire des manifestations de violence aveugle, des actes de goujaterie (*Rüpeleien*). Mais chez nous, ce sont six millions de Juifs qui, sous le même signe, ont été assassinés. Voilà pourquoi les faits qui se sont passés chez nous, durant ces dernières semaines, sont plus honteux qu'ailleurs. Voilà aussi pourquoi la réaction chez nous doit être plus forte et l'examen de conscience plus profond. »

L'orateur passe brièvement en revue les « origines diverses » qui peuvent être assignées à des manifestations déshonorantes : désir de jouer un rôle, d'avoir son nom dans le journal ; sectarisme politique qui peut être inspiré et organisé du dehors (allusion à une possibilité de téléguidage soviétique) ; mentalité de « blousons noirs » (*die Halbstarken*). Ici l'orateur va plus loin, pousse impitoyablement dans le vif son scalpel : « blousons noirs ? » Peut-être ? Mais pourquoi aujourd'hui ont-ils choisi *cette* forme de manifestations, celle de l'antisémitisme, au lieu de leurs manifestations habituelles d'agressivité : « enfoncer des vitres, renverser des autos ». Il faut une raison à ce changement d'habitudes et de champs d'opérations. Cette raison, Carlo Schmid la découvre dans quelque chose

d'obscur enfoui dans les profondeurs du subconscient. « Chez beaucoup de nos jeunes il reste des coins sales qui n'ont pas été balayés (*unaufgeräumte Unrat-Ecken*). »

A cet inquiétant bas-fond il revient plus loin quand il parle des « sombres régions » où il faut porter la lumière si l'on veut la guérison, de ces « chiens de l'enfer qui sommeillent encore » (*schlafende Höllenhunde*) au fond de trop d'Allemands et quand il ajoute que « leurs soudains aboiements auront eu au moins cet avantage de nous faire comprendre combien nous étions encore près de l'enfer ». C'est dans le même esprit qu'il se refuse à partager les vues de ceux de ses compatriotes que fâche « tout le bruit mené autour de cette boue ». « Seule la vérité affranchit. Oui, la vérité avec tout le poids que l'Histoire peut mettre sur nos épaules. »

***

De ce désir passionné de purification, quelque humiliante que celle-ci puisse être et à quelque prix qu'elle puisse être achetée, nous voudrions rapprocher un autre témoignage, lui aussi tout récent. L'un des plus sinistres tortionnaires des camps de concentration, un certain Bugdalle, vient en Allemagne d'être condamné aux travaux forcés à vie. On peut regretter que ces assassins ne soient jugés que maintenant, à une telle distance de leur crime, le regretter d'autant plus que la prescription sera bientôt acquise au coupable et penser qu'il subsiste dans ces délais de la justice quelque chose de troublant. Le monstre en question prenait un plaisir sadique à faire danser devant lui ses victimes. Il appelait ce jeu la « danse de l'ours » (*Bärentanz*). Quand il s'était suffisamment amusé des contorsions des malheureux, il les forçait, à coups de bottes, à franchir une ligne au-delà de laquelle ils étaient abattus par des sentinelles faisant des cartons sur ces cibles vivantes.

Pourquoi nous écrivons ici, et aujourd'hui, ces choses qui ne nous sont que trop connues ? Pourquoi nous ajoutons ce « cas » au florilège de l'horreur ? Pour la double et caractéristique réaction qu'il a provoquée. Il s'est trouvé des Allemands pour dire : « Pourquoi réveillez-vous toutes ces vieilles histoires ? Vous ne voyez donc pas l'aliment que vous fournissez à l'antigermanisme de l'étranger qui n'a jamais été aussi déchaîné qu'aujourd'hui ? Et c'est cette heure-là que vous choisissez ! Ou bien pensez-vous qu'on ne nous déteste pas assez ? » Mais il s'est trouvé d'autres Allemands pour dire, pour écrire : « Nous refusons le silence. Ces hontes, nous avons le devoir de les crier. Même si l'étranger s'en empare pour nous accabler. Notre passé nous condamne au purgatoire. Nous récoltons la moisson de Satan (*Satans Nachlese*). »

C'est sur le témoignage de ces Allemands-là que nous voudrions clore ces pages.

ROBERT D'HARCOURT,
de l'Académie française.

TALLEMANT DES RÉAUX

par FÉLICIEN MARCEAU

On a fait de Tallemant des Réaux un historien. « Historien probe et sincère », écrit Georges Mongrédien dans sa préface aux *Historiettes* [1]. Cela n'est pas faux, bien entendu. Tallemant ne parle que de gens qui ont réellement vécu. Il parle de Louis XIII et du cardinal de Richelieu. Voilà bien de l'Histoire. Ce qu'il dit est exact, on peut le penser. Tallemant n'invente rien ou, si cela lui arrive, c'est sans le vouloir, certainement. A cet égard, il se montre même scrupuleux. Il revient sur ce qu'il a écrit, corrige, complète, rectifie. Quand il n'est pas trop sûr de ce qu'il avance, il a soin de l'indiquer. « On a dit que... Je ne sçay ce qu'il en est... Il se peut que... Je donne cela pour tel qu'on me l'a donné... Il y en a qui disent mais je n'oserais l'assurer. » Et ses *Historiettes* enfin, pour l'histoire de son temps, sont utiles, précieuses. Tout cela est d'un historien.

En ce qui concerne Tallemant, le terme pourtant, il me semble, reste un peu court, le recouvre insuffisamment, ne rend pas bien compte de sa démarche. On imagine mal une œuvre historique sans un certain souci de la composition. Tallemant prend bien soin de débuter par une historiette sur Henry IV « afin de commencer par quelque chose d'illustre ». L'ordonnance générale de son ouvrage cependant reste floue et l'auteur en convient lui-même. « Ce ne sont que des petits mémoires qui n'ont aucune liaison les uns avec les autres. » Les premières vertus de l'historien sont l'ordre et la clarté. Tallemant manque des deux. Certaines de ses historiettes sont fort embrouillées et le meilleur, souvent, est dans la parenthèse. Autre vertu de l'historien : l'ampleur de vues. Tallemant n'en a aucune. Nous restons résolument dans l'anecdote. De la petite Histoire ? Si l'on veut. Très petite alors. Tous ces cocus... Tallemant n'a pas non plus le souci ni le sens de ce qu'on pourrait appeler la perspective. Il consacre, il est vrai, de longs chapitres à Louis XIII et à Richelieu qui sont les personnages capitaux de son temps. Mais, souvent aussi, à propos de tel ou tel personnage dont

1. Edition Garnier. C'est d'après cette édition que sont indiquées, ici, les références.

le rôle n'a pas été nul, il ne rapporte que des détails pittoresques mais infimes. Ailleurs encore, nous le verrons expédier Blaise Pascal en trente lignes alors qu'il consacre vingt pages à une obscure commère. Bref, si Tallemant n'avait pour se sauver que ses vertus d'historien, ces « petits mémoires » ne constitueraient qu'un de ces ouvrages d'appoint, précieux pour les spécialistes, sans intérêt pour les autres et à ranger aux côtés de cet autre ouvrage qu'il cite, du docteur Héroard, « où vous ne voyez rien sinon à quelle heure il (le Roi) se resveilla, desjeuna, cracha, pissa, etc. » (II, 154).

On pourrait penser, évidemment, que, tout en voulant faire œuvre d'historien, Tallemant a échoué dans son dessein et que, notamment, il s'est abusé sur l'importance respective de ses personnages. Il n'en est rien et même, pour quelqu'un qui parle de ses contemporains, Tallemant se montre singulièrement perspicace. Voir, par exemple, ses jugements littéraires. En gros, ce sont encore les nôtres, ce qui nous incite à les trouver justes. Non, de toute évidence, si Tallemant consacre plus de pages à Mme Pilou qu'à Pascal, ce n'est pas parce qu'il la croit plus importante, c'est parce qu'il l'a mieux connue, parce qu'il dispose, sur elle, d'anecdotes plus curieuses ou plus drôles. Voilà qui n'est déjà plus tout à fait une démarche d'historien. En recherchant... les adresses de ses personnages, M. Emile Magne a pertinemment démontré que des Réaux a fait surtout l'histoire de ses voisins immédiats dans les trois paroisses parisiennes qu'il a successivement habitées. De ses voisins immédiats... Cela achève de nous éclairer.

Avant tout, Tallemant veut nous décrire son petit univers. Nous sommes plus près de Jouhandeau que de Seignobos ou de Gaxotte. Peu importe dès lors que Mme Pilou n'ait pas laissé un sillon bien important dans les labours de l'Histoire. Ce qui compte, ce n'est plus Mme Pilou, c'est le pittoresque du personnage, c'est la qualité du chapitre que Tallemant lui consacre, bref c'est surtout Tallemant lui-même. Bien entendu, des curieux d'Histoire pourront être heureux de trouver dans Tallemant tel ou tel détail sur cette Mme Pilou, je veux dire sur la vraie Mme Pilou, née en 1578, morte en 1668. Mais on peut aussi bien se moquer parfaitement de cette vraie Mme Pilou et trouver cependant un plaisir extrême à lire son historiette. Exactement comme nous nous moquons bien de la vraie Mme Bovary ou du vrai Julien Sorel. Ce qui compte, ce n'est pas l'importance historique de cette Bovary ou de ce Sorel, c'est l'importance qu'ils ont prise respectivement dans les têtes de Flaubert ou de Stendhal. Dans ces conditions, le manque de perspective cesse d'être un défaut. Nous ne demandons plus à l'écrivain de nous présenter ses personnages sur la stricte balance de l'historien. Nous acceptons sa balance personnelle où les foucades d'une cuisinière peuvent peser plus, peuvent l'inspirer mieux que les décisions d'un chef d'Etat. Si nous acceptons si aisément que Tallemant nous parle plus longuement de Mme Pilou que de Pascal, bien plus si nous lisons d'un

meilleur appétit le chapitre Pilou que le chapitre Pascal, c'est, simplement, parce que le chapitre Pilou est mieux réussi. Parce que, finalement, c'est Tallemant qui nous intéresse. Parce que, visiblement, il éprouve du plaisir à parler de Mme Pilou alors que, tout aussi visiblement, il en éprouve moins à parler de Pascal.

Le plaisir... Le mot évoque aussitôt la spontanéité, la fraîcheur, le naturel, les chapitres écrits surtout pour le bonheur d'écrire. Il y a tout cela dans Tallemant. Et, comme le bonheur est contagieux, au bonheur d'écrire répond le bonheur de lire. On lit Tallemant avec bonheur. Il raconte les choses comme elles lui viennent. Pour qui n'a pas de génie, c'est une bonne méthode. Qui court après l'esprit attrape la sottise. Tallemant ne court après rien du tout. Il écrit parce que ça l'amuse, sans être trop sûr que cela puisse intéresser le public (« Je donne cela à mes amis »), sans être trop sûr même que ses *Historiettes* puissent jamais être publiées (« Je sçay bien que ce ne sont pas choses à mettre en lumière »), avec cette petite nuance cependant où perce l'homme de lettres : « quoyque peut-estre elles ne laissassent pas d'être utiles ». Il y a des phrases exquises dans Tallemant. On a l'impression que c'est le seul bonheur d'écrire qui les a dictées, qu'elles sont venues se fourrer là presque par hasard. Il parle d'une femme qui arrive à se guérir d'un amour qui la tenait. Elle disait : « Ma chère, quand je revins de ma folie, j'estois aux champs ; ah, disois-je, je pense que voylà de l'herbe ; ce sont là des moutons : avant cela je ne voyois pas ce que je voyois. » (IV, 7.) C'est ravissant. Mais l'anecdote qui précède est nulle et celle qui suit insignifiante. Dans les réussites du naturel, il entre souvent une part de hasard.

D'où aussi, pour Tallemant, ses limites. Ce sont les limites du naturel. On fait grand état maintenant du naturel. On a raison. Le naturel, c'est une bouffée d'air pur. Sans air, une littérature défaille. S'il ne vient pas s'y ajouter quelque nourriture, elle défaille aussi. Cent pages de Tallemant, c'est chose exquise. Mais, pour cet article, je viens de relire les huit volumes de l'édition Garnier. Là, c'est trop. On éprouve un peu la même impression que lorsqu'on lit tout d'une suite les ouvrages de Léautaud. Le naturel tout seul, c'est une vertu d'écrivain rare. L'écrivain rare, on s'en aperçoit tous les jours, a malheureusement un inconvénient : il écrit autant que les autres. Apparaît alors que le naturel tout seul, ce n'est pas assez. Que, réduite aux seules vertus du naturel, une œuvre finit par sembler petite ou mesquine ou étouffante. Phénomène étrange : à forte dose, le naturel a quelque chose de maniaque. Pour faire lire huit volumes, il faut davantage. Il faut l'ampleur de vues de l'historien véritable, l'invention du romancier, l'étrange mais virulente passion de Saint-Simon. Tallemant n'a rien de tout cela. Il a la vue nette mais son regard ne porte pas très loin. Quant à sa passion... Le démon de l'écriture ? Le démon de la connaissance ? A condition de prendre le mot alors dans son sens le plus familier, comme l'employait cet huissier de l'Elysée à qui on demandait

si, avant de mourir, Félix Faure avait repris sa connaissance et qui répondait : « Sa connaissance ? Il était quasiment dans ses bras. »

Il y a un autre point aussi où, pour Tallemant, le hasard me semble avoir joué son rôle : le moment précis où il écrit. Le français qu'il parle est déjà le nôtre. Nous le lisons sans effort. Mais il y reste des traces d'un français plus ancien, il y reste des mots, des expressions, pour Tallemant sans doute très ordinaires mais, pour nous, inattendus et pleins de suc. « Elle parloit Phébus »... « Là, il avoit des mignonnes et il crapuloit »... « Cette femme a l'honneur de vérifier le proverbe qui dit : grosse teste et peu de sens »... « Voiture, Conrart et d'autres montoient sur des eschasses pour le louer, vous diriez qu'ils se vont rompre le cou à tout bout de champ tant ils font de rudes cascades. » Il y a là pour nous un dépaysement, un déplacement, une saveur dont Proust, mais lui à dessein, nous donnera l'équivalent en reproduisant le langage diplomatique de Norpois ou le langage paysan de Françoise.

A la saveur du langage, aux vertus du naturel, vient s'ajouter la drôlerie des anecdotes. Il y a, dans les *Historiettes*, mille traits, « contes, naifvetez, bons mots », d'un comique irrésistible. Voici la bonne Mme de Champré qui, un jour d'orage, regarde par un trou de serrure et qui voit un homme et une femme faisant l'amour. « Jésus ! dit-elle, par le temps qu'il fait ! » (VIII, 14.) Ou ceci, qui brave l'honnêteté mais avec tant de fraîcheur qu'on m'excusera de le citer : « Est-il possible, dit Carlincas en pleurant, qu'un garçon qui n'a que dix-huit ans et qui a dix-huit pouces de... ne trouve pas à gaigner sa vie dans une ville comme Paris. » (VIII, 76.)

Quant aux jugements, avis et réflexions personnelles dont Tallemant assaisonne ses narrés, le trait le plus remarquable en est la bonhomie. Tallemant donne souvent son avis. Cet avis, généralement, est modéré, tolérant. « Voilà-t-il pas qui est beau ! »... « Regardez ce que c'est ! »... « Regardez quelle bizarrerie. » Le spectacle du monde l'amuse et le fait rire plus souvent qu'il ne le scandalise. Décrivant une société, Tallemant juge surtout en termes sociaux, je veux dire qu'il juge les actes sur leur opportunité, sur leur prudence, sur leur agrément, rarement sur leur morale. Une femme qui empêche sa nièce de devenir la maîtresse du Roi, pour lui ce n'est pas un mouvement de vertu, c'est simplement une chose « assez raisonnable ». Ailleurs, parlant d'un homosexuel qui s'en prend à un barbu, « luy disant que c'est le fin d'expédier comme cela des gens graves », il se borne à trouver que c'est « estrange » (I, 43). Un mari qui, pour séduire une fille, lui raconte que sa femme est agonisante et qu'il pourra bientôt se remarier, pour Tallemant, cela devient : « Il attrapa plaisamment une demoiselle. » (I, 87.) En revanche, ce qui l'irrite, par exemple, c'est un duc qui s'amuse à chanter : « Cela est pourtant ridicule ! » Ou un vieillard qui se remarie : « Pour moy, cela me scandalise, et cela est de mauvais exemple. » (I, 157.) Ou encore une marquise trop prude. Devant elle, « on n'oserait prononcer le mot de cul ». Tallemant en est agacé. « Cela va dans l'excès. » (II, 320.) On

le voit, la morale, dans tout cela, n'intervient guère. Il y a une exception : l'historiette sur Louis XIII. Là, enfin, Tallemant donne libre cours à sa passion et elle lui donne le trait acéré du moraliste. « Il estoit un peu cruel comme sont la pluspart des sournois et des gens qui n'ont guères de cœur, car le bon sire n'estoit pas vaillant... On luy a trouvé pourtant une vertu de roi, si la dissimulation en est une. » (II, 149 à 158.)

Cette bonhomie, cette tolérance enchantent. On finit par se demander si elles ne recouvrent pas une certaine indifférence, une certaine insensibilité ou, du moins, une sensibilité foncièrement différente de la nôtre. Le monde que nous décrit Tallemant est jovial. Le farceur et l'extravagant y pullulent. Mais c'est aussi un monde rude où la vie, la mort comptent pour peu de choses. Tallemant parle de l'exécution de M. de Thou. L'oraison funèbre est courte : « Je trouve qu'il mourut en pédant. » (II, 65.) Autre oraison funèbre : « Le bonhomme mourut de crapule en moins de rien. » (II, 100.) Ou ceci, sur le chagrin d'une mère : « Elle fit de si terribles lamentations sur la mort d'une fille bossue qui luy mourut qu'on eust dit qu'elle avoit tout perdu. » (I. 155.) En réalité, rudesse et bonhomie, cruauté et tolérance, passion et gaillardise, tout cela semble ici faire assez bon ménage. On trouvera un curieux mélange du tout dans l'historiette assez drue (I, 95) où Tallemant nous parle d'un certain Salignac, lequel était si épris de Marguerite de Navarre qu'il lui offrit de mourir de sa main. Voilà de la passion, je pense. « On prend jour. » La Reine tend le poison. Salignac le boit. Voilà la cruauté. Mais, en guise de poison, la Reine a fait préparer un vigoureux laxatif. C'est de fort bonne humeur que, deux heures plus tard, elle vient délivrer Salignac de la pièce où elle l'avait laissé tête à tête avec la mort et dans l'état que l'on imagine. Voilà la gaillardise.

FÉLICIEN MARCEAU

M. KHROUCHTCHEV A PARIS

par André Fontaine

TANDIS que toute la France, à la fin janvier, retenait son souffle dans l'attente des nouvelles d'Alger, une grave affaire réunissait dans un bureau du quai d'Orsay un proche collaborateur de M. Couve de Murville et un émissaire du Kremlin. De quoi parlaient-ils ? Entre autres de la tenue que M. Khrouchtchev revêtirait, lors de sa venue en France, pour dîner à l'Elysée et se rendre à l'Opéra. Le costume sombre, coupé, dit-on par un artiste italien, et agrémenté de quelques médailles qu'il arbore habituellement dans les grandes occasions ? Ou bien le frac que portent fort bien ses ambassadeurs, mais dans lequel il a jusqu'à présent refusé d'emprisonner ses robustes épaules ?

La question ne sera sans doute tranchée qu'à la dernière minute. A première vue, elle paraît futile. Et pourtant ce choix vestimentaire en symbolise un autre, politique celui-là et que le chef du gouvernement soviétique ne pourra pas indéfiniment éluder. Selon qu'il fera passer d'abord le désir de paraître « comme il faut » ou celui de souligner par l'austérité de sa tenue, sa fidélité aux principes de la Révolution, il montrera dans une certaine mesure comment il conçoit l'évolution de la coexistence qu'il prêche avec tant d'insistance.

Celle-ci ne peut pas être éternellement la vie parallèle et séparée, en chiens de faïence, de deux systèmes dont chacun continue d'afficher sa foi dans sa victoire sur l'autre. Les petits-enfants du président Eisenhower seront communistes, répète M. Khrouchtchev, auquel le docteur Adenauer prédit que ses propres petits-enfants auront cessé de l'être. Mais les armes que les deux camps ont stockées à coups de milliards de dollars et de roubles sont désormais si puissantes qu'il leur est interdit, à moins de folie, de songer à les employer. Et l'humanité, maintenant qu'elle sait qu'ils ne se battront pas, se passionne de moins en moins pour une rivalité dont l'objet lui paraît volontiers anachronique. Que dirait en effet le Huron s'il apprenait que les plus grandes puissances de la Terre ont été à deux doigts de s'exterminer mutuellement parce qu'elles n'étaient pas d'accord sur la meilleure forme de propriété des moyens de production ? Il penserait sans doute, comme M. Sekou Touré et d'autres l'ont maintes fois répété, que le grand problème de l'humanité, dans la seconde moitié

du XXe siècle, n'est pas cette querelle d'économistes et de juristes, mais son aptitude à vaincre la faim, la maladie, l'analphabétisme, à faire face à la prodigieuse prolifération de l'espèce qui constitue à n'en pas douter le phénomène essentiel de notre temps.

A moins d'être, pour paraphraser Clausewitz, la guerre froide continuée par d'autres moyens, ce qui réduirait la portée de l'actuelle « détente » à celle d'un épisode sans lendemain, la « coexistence » doit donc tôt ou tard déboucher sur un certain dépassement des systèmes. Que le rideau de fer se soulève un peu, les différences de mœurs et d'aspirations s'estomperont vite, et la rivalité se transformera en concurrence, en attendant que la concurrence évolue elle-même en coopération. Après tout, le souvenir de la Saint-Barthélémy ou des Dragonnades n'empêche pas catholiques et protestants de faire aujourd'hui bon ménage, pas plus que celui de la Terreur ne pèse vraiment sur les rapports des descendants des blancs et des bleus de jadis.

Certes, les dirigeants soviétiques ne perdent pas une occasion d'insister sur le caractère inconciliable des deux philosophies politiques qui se disputent le monde. Robuste quadragénaire, le régime soviétique conserve des timidités d'adolescent soucieux de préserver sa vertu. Vainqueur de l'espace, recordman du monde de tir à longue distance (2 kilomètres d'écart à 12 500 kilomètres), il éprouve vis-à-vis des séductions bourgeoises un étonnant complexe d'infériorité. Tout récemment encore le comité central du parti communiste de l'U.R.S.S. a publié une longue directive destinée à mettre en garde ses ouailles contre la pernicieuse influence d'une conception et d'un mode de vie dont il ne cesse pourtant de répéter qu'ils sont à l'agonie. Et M. Khrouchtchev, à peine rentré d'Amérique où il avait copieusement fraternisé, a prononcé dans diverses villes de son vaste empire un grand nombre de discours dont le leitmotiv était que la détente internationale ne devait en aucun cas signifier un relâchement de la vigilance, un abandon de la lutte idéologique.

Le président du Conseil soviétique le pense-t-il vraiment ? Sortant de chez lui, Aneurin Bevan disait que s'il n'était pas sincère, c'était bien le plus grand comédien qu'il ait jamais rencontré. Les deux notions ne sont pas incompatibles. M. « K » est certainement sincère dans sa conviction que le système qui a fait de lui et de la Russie ce qu'ils sont, est meilleur que celui qui tant bien que mal lui résiste.

En est-il de même lorsqu'il répète que le triomphe final, universel, de ce système, est une loi démontrée et que tous les efforts des « réactionnaires » et des « attardés de la guerre froide » pour empêcher l'histoire de s'accomplir sont voués à l'échec ? Cet empiriste, ce réaliste, après tant de voyages, d'entreprises où sa volonté a buté sur la calme résistance de l'adversaire, ne commence-t-il pas à réaliser que les choses ne sont pas tout à fait aussi simples que l'enseigne le catéchisme marxiste-léniniste ? Sans abandonner sa foi collectiviste, n'admettra-t-il pas un jour, comme Tito l'a déjà fait, que le socialisme peut l'emporter grâce à l'avènement progressif, par

divers moyens, de structures économiques nouvelles, et non pas seulement sous la forme de la victoire d'un « bloc » auquel la prospérité et la croissance économique sont en train de faire perdre, dans le monde occidental, son allié naturel, la classe ouvrière ? Et dans ce cas ne comprendra-t-il pas que son plus grand titre de gloire serait, après avoir fait connaître à son peuple le vertige de la puissance, de lui ouvrir les portes de la liberté et de la réconciliation avec l'humanité tout entière ?

Sans doute Nikita Sergueievitch Khrouchtchev qui a tiré de sa fabuleuse ascension un immense orgueil et un irréductible optimisme n'en est-il pas encore là, tant s'en faut. Mais on ne peut s'empêcher d'espérer qu'il a depuis quelques années beaucoup appris et que le prisme à travers lequel il regarde notre civilisation d'agités est sensiblement moins déformant que celui dont il se servait à ses débuts.

Les conversations qui vont s'engager à Paris avec le maître du Kremlin permettront-elles de discerner ce qui l'emporte dans sa nature complexe, du communiste qui veut croire à la victoire finale de son idéologie, et de l'homme d'Etat conscient de ses responsabilités vis-à-vis de son peuple et des limites de ses possibilités ?

Certes, les intentions d'un communiste de la bonne école sont largement fonction des réalités qu'il rencontre. Il y a donc moins d'intérêt à spéculer sur leur nature qu'à examiner la meilleure politique à suivre à son égard.

Il est néanmoins fort profitable de savoir à quel genre d'homme on a affaire. Même si l'on professe le déterminisme le plus strict, il est difficile de ne pas admettre que la personnalité de Staline a donné une certaine coloration à la politique soviétique et que celle de Khrouchtchev lui en donne une autre. C'est en tout cas bien l'avis du général de Gaulle qui n'a pas tendance évidemment en ce qui le concerne à sous-estimer le rôle des grands hommes de l'histoire. Enumérant, lors de sa conférence de presse du 10 novembre 1959, les facteurs de la nouvelle détente, il a déclaré en propres termes : « *Sans doute enfin, et peut-être surtout, la personnalité du chef actuel de la Russie soviétique, discernant qu'à l'échelle suprême des responsabilités, le service rendu à l'Homme, à sa condition, à sa paix, sont le réalisme le plus réaliste, la politique la plus politique, joue-t-elle un rôle déterminant dans le début d'une nouvelle orientation.* »

L'hommage est assez nouveau dans sa bouche. Au printemps dernier, il avait parlé avec une certaine condescendance du chef du gouvernement soviétique, qu'il avait aperçu jadis dans l'entourage de Staline, et qui avait depuis fait « *quelque chemin* ». Aujourd'hui il brûle de faire la connaissance d'un des rares personnages de la scène mondiale qu'il considère probablement comme d'une taille comparable à la sienne. Il est bien normal, puisque MM. Macmillan et Eisenhower, chacun en ce qui le concerne, l'ont déjà accueilli chez eux, qu'il tienne avant la conférence au sommet à se faire une idée personnelle de l'homme qui tient en mains, pour parler comme M. Prudhomme, les destinées d'une moitié du monde.

Que par-dessus le marché il ait réussi à faire défiler à l'Elysée et à Rambouillet tous les Grands de la planète avant d'aller leur rendre visite, que le « *sommet* » se réunisse à Paris, à la date qu'il avait dès le début préconisée, qu'enfin le calendrier du tourisme diplomatique soit ainsi agencé qu'il rencontrera les dirigeants anglais puis américain juste après ses entretiens avec M. Khrouchtchev, se plaçant ainsi en position d'intermédiaire, cela prouve seulement qu'on peut avoir embrassé la carrière des armes et être en même temps un fort habile diplomate. Personne ne saurait en tout cas y trouver à redire, et nombreux sont ceux qui se féliciteront d'autant plus de voir le chatouilleux amour-propre de l'homme du 18 juin recevoir ces satisfactions qu'au fond elles ne leur coûtent pas cher.

Certains cependant se demandent si tant d'astuce, et de si efficace, s'explique uniquement par la recherche de succès de prestige et s'il ne faut pas y voir la preuve que le président de la République n'a pas renoncé à ce rêve de « troisième force » qu'il nourrissait, à en croire ses *Mémoires*, au lendemain de la Libération. N'écrit-il pas au tome III qu'il voulait alors « *amener à se grouper aux points de vue politique, économique, stratégique, les Etats qui touchent au Rhin, aux Alpes, aux Pyrénées. Faire de cette organisation l'une des trois puissances planétaires, et, s'il le faut un jour, l'arbitre entre les deux camps soviétique et anglo-saxon.* »

Ce texte n'a pas été rédigé il y a quinze ans, mais il y a quelques mois. Il a été publié alors que son auteur était revenu depuis longtemps au pouvoir. Celui-ci devait nécessairement avoir conscience de l'attention avec laquelle on le lirait. Il ne saurait être surpris, lui qui aime à se mouvoir dans des perspectives historiques à long terme, et se vante volontiers de sa prescience et de son inflexibilité, que l'on cherche dans ces lignes moins l'évocation du présent que la clé de l'avenir. Comment donc certains ne seraient-ils pas tentés de faire un rapprochement entre ce programme et telle ou telle de ses initiatives d'aujourd'hui qui paraît si bien s'y raccorder — qu'il s'agisse de son attitude pour le moins réservée vis-à-vis de l'O.T.A.N. ou de son adhésion à la frontière Oder-Neisse ?

Cela dit, à supposer que le général de Gaulle songe vraiment à une réorientation de la diplomatie française, ce ne peut être que dans une perspective à très long terme, une perspective dans laquelle la France, libérée de la guerre d'Algérie et dotée d'une force de frappe atomique, serait redevenue sur le continent la première puissance militaire, où les Etats-Unis, rassurés par leurs fusées intercontinentales et leurs sous-marins atomiques, ne croiraient plus nécessaire de se maintenir en Europe, où l'U.R.S.S. enfin aurait achevé sa reconversion en Russie.

Nul doute cependant, semble-t-il, pour le chef de l'Etat, que ces trois événements un jour se réalisent. Et c'est sans doute pour se rendre compte à quelle distance se trouve encore le troisième qu'il cherche à sonder à fond Nikita Khrouchtchev.

De notoriété publique en effet il porte moins d'attention au choc des

idéologies qu'à la rivalité éternelle des nations. A ses yeux, les philosophies politiques sont de nature essentiellement passagère. Monarchiste, bonapartiste, républicaine, la France est toujours la France. Tsariste ou communiste, la Russie est toujours la Russie. C'est-à-dire, a-t-il déclaré lors de sa conférence de presse du 10 novembre 1959, « *une nation blanche de l'Europe, conquérante d'une partie de l'Asie, fort bien dotée en terres, mines, usines et richesses* ». Or, cette Russie, a-t-il ajouté, « *fait face à la multitude jaune qu'est la Chine, innombrable et misérable, indestructible et ambitieuse, bâtissant à force d'épreuves une puissance qu'on ne peut mesurer et regardant autour d'elle les étendues sur lesquelles il lui faudra se répandre un jour* ».

Voilà pour cet homme qui aime penser loin le véritable conflit, qui fait passer au second plan la commune confession marxiste sur laquelle repose aujourd'hui la solidarité sino-soviétique. Comme, en même temps, la virulence de l'idéologie recule sous la pression de masses assoiffées de « *vie meilleure et de liberté* », comme il est démontré que les populations d'Europe orientale subissent impatiemment la férule communiste, pour lui la solution se profile aux horizons de l'histoire. La Russie, rassurée quant aux intentions de l'Allemagne, renonce à imposer sa loi à ses voisins. Elle se rapproche des grandes nations civilisées pour contenir le « péril jaune ». Et l'Europe, conduite bien entendu par la France, retrouve avec l'unité son rôle éternel qui est d'être la source de la civilisation, le cerveau de l'humanité, et « *s'il le faut* », l'arbitre entre les deux immenses empires industriels que rapprochent tant de traits communs.

Nombreux sont parmi les plus proches collaborateurs du général ceux qui lui reprochent de sous-estimer la force des liens que l'identique foi marxiste crée entre Pékin et Moscou, ou qui ont de la peine à se faire à l'habitude qu'il a de ne pas toujours distinguer très nettement entre le présent et l'avenir. Ce qui est sûr en tout cas, pour reprendre un mot du docteur Adenauer, c'est que de Gaulle n'est pas un homme du XIXe siècle, autrement dit un nationaliste étroit. Il a très bien compris que notre époque était celle des grands ensembles, et c'est pourquoi il s'est converti à la fois à l'Europe et à la communauté africaine. Il a même compris davantage en vieillissant à savoir que la « querelle de l'homme » importe plus en dernier ressort que les conflits entre les Etats. Il revient trop souvent sur ce thème, en ce moment, pour qu'on n'y voie pas une de ses préoccupations fondamentales : celle d'un philosophe, qui, au soir d'une vie de gloire et de combats, a saisi la vanité de la politique au vieux sens du terme. Mais cette conclusion de l'esprit heurte tout ce qui chez lui a été façonné par la tradition : l'amour métaphysique de la France, le portrait du chef qu'il a brossé avec une étonnante conviction avant de s'appliquer à lui ressembler.

Ce n'est pas s'avancer beaucoup que de penser que de Gaulle tiendra ce langage au maître du Kremlin. Se considérant comme son aîné, sinon par l'âge — il n'a que quatre ans de plus que lui — du moins par l'expé-

rience du pouvoir — il était déjà un grand de ce monde alors que personne, hors de l'Ukraine, ne connaissait le nom de Khrouchtchev — et aussi par l'histoire — la France ayant commencé d'être une nation des siècles avant qu'apparaisse la Russie — il aimerait sans doute pouvoir lui donner des conseils, un peu sur le ton du Roi-Soleil recevant jadis, à Versailles, un monarque de moindre naissance. Mais l'homme n'est pas de ceux qui aiment à se faire donner la leçon, même paternellement. L'un de ses traits de caractère semble bien au contraire la susceptibilité, une susceptibilité que le pouvoir, en ressuscitant depuis quelques mois un certain « culte de la personnalité », n'a pas précisément apaisée. La contradiction l'exaspère, et tour à tour le chancelier Adenauer, M. Macmillan, le maire de Los Angeles, MM. Walter Reuther et Nixon, le président Gronchi et quelques autres ont essuyé le feu de ses proverbiales colères. Sur tous ceux-là cependant, le président de la Ve République possède un avantage : son ascendant personnel, qui a plus d'une fois transformé en agneaux, une fois introduits dans son cabinet, des lions qui rugissaient dans l'antichambre. Il est fort capable d'en imposer à M. Khrouchtchev, comme il a su en imposer à d'autres coriaces de la politique, tels que John Foster Dulles ou le docteur Adenauer.

Par-dessus le marché, le chef du gouvernement soviétique vient en France, de notoriété publique, avec une idée précise en tête et qui devrait lui inspirer au moins au début, beaucoup de courtoisie ; il veut convaincre de Gaulle de la persistance du danger allemand, et l'amener à desserrer ses liens avec la République fédérale. Dans l'insistance avec laquelle Moscou dénonce les « revanchards » et les « militaristes » de Bonn, qui ne rêveraient, à l'entendre, que de plonger à nouveau le monde dans l'abîme d'un conflit mondial, il y a une bonne part de mauvaise foi. M. « K » réfute d'ailleurs lui-même sa thèse lorsqu'il répète avec complaisance que si l'Allemagne commettait la folie d'attaquer l'U.R.S.S., elle serait anéantie en vingt-quatre heures. C'est vrai, et de le savoir suffirait à lui enlever toute velléité de s'y frotter, si par hasard elle l'éprouvait ; ce qui est peu sûr, tant la conscience de la vanité des guerres est encore forte chez elle. D'ailleurs, le même M. « K », lorsqu'il discute avec les Allemands, ne tient pas tout à fait le même langage, leur disant, par exemple, qu'ils ont bien tort de se prêter aux noirs desseins des fauteurs de guerre américains.

Cependant il ne fait pas de doute que pour en avoir durement éprouvé dans leur chair, pendant quatre ans, la férocité, les Russes conservent vis-à-vis des Allemands — y compris semble-t-il ceux de l'Est — une méfiance instinctive, quasi organique, et dont la simple doctrine marxiste serait bien en peine de fournir la justification « scientifique ». Il ne fait pas de doute non plus que l'alliance franco-allemande leur paraît plus que dangereuse, inexplicable, et quasiment contre nature. Comment de Gaulle, qui tint haut dès la première minute le drapeau de la résistance à Hitler, qui s'allia contre lui à la Russie, qui voulait démanteler le Reich, qui plus récemment a combattu avec véhémence l'armée européenne et le Marché

commun, comment de Gaulle a-t-il pu devenir l'intime ami du « vieux monsieur » de Bonn ? Cette amitié est-elle sincère ? Ne dissimule-t-elle pas quelque calcul compliqué du Machiavel de l'Elysée ? N'aurait-il pas adopté une position si ferme dans l'affaire de Berlin pour pouvoir acheter ultérieurement le concours soviétique dans l'affaire algérienne ? M. Khrouchtchev se pose ces questions et l'un des buts de sa visite en France est d'en avoir le cœur net.

Il a toutes chances d'être déçu. Il n'est pas aujourd'hui d'homme politique étranger avec lequel le chef de l'Etat français se sente autant en communion d'idées qu'avec le chancelier de Bonn. Certes, les revendications de « rang » qu'il pose au sein de l'alliance occidentale, son refus de « l'intégration » dans l'O.T.A.N. paraissent au docteur Adenauer un peu anachroniques ; certes, l'Allemand attache à l'idéologie une importance que le Français juge exagérée, certes de Gaulle a pris sur la frontière Oder-Neisse, dans l'espoir assez gratuit pour le moment de détacher Varsovie de Moscou, une position qui a fait un peu grincer des dents outre-Rhin. Il n'en reste pas moins que pour l'essentiel, ces deux grands vieillards que rien — ni la nationalité, ni la carrière, ni même la psychologie — ne prédisposait à s'entendre, sont en complète harmonie. Et il faut que l'on sache bien que la politique française n'a pas eu depuis dix-huit mois un avocat plus convaincu dans les cénacles internationaux que le docteur Adenauer.

A Khrouchtchev, de Gaulle répondra donc qu'il est aussi vital pour la France de s'entendre avec l'Allemagne que pour lui d'être sûr de la Pologne. Que l'Allemagne d'aujourd'hui a « les reins brisés » et que ses craintes à son égard sont vaines. Et si l'autre insiste, il peut lui répliquer que c'est la politique agressive de l'U.R.S.S. qui a amené l'Occident à réarmer, bien malgré lui, l'ennemi d'hier, de même que c'est son refus de laisser le peuple allemand choisir librement son destin qui rend celui-ci aujourd'hui si hostile au Kremlin. Et c'est peut-être le moment qu'il choisira pour l'inviter à regarder un peu plus loin que le bout de son nez et à détourner un instant son attention d'un péril devenu imaginaire pour s'intéresser à celui qui est en train de grandir à ses côtés et qui a nom la Chine.

S'imaginer que le général ébranlera le commissaire est aussi puéril que de croire le contraire. Chacun restera vraisemblablement sur ses positions, même si M. « K » tente d'amorcer, comme certains le pensent, un marchandage au sujet de l'Algérie. En dépit des conseils de certains de ses proches, le président de la République n'ignore pas en effet que son invité n'est pas en mesure de faire quoi que ce soit dans ce domaine : l'U.R.S.S., dont la stratégie fondamentale repose sur l'alliance avec les prolétariats d'Occident et les peuples d'outre-mer ne peut pas, en approuvant ouvertement la politique française en Algérie, se mettre à dos tout le bloc de Bandoeng. Tout ce qu'elle est en mesure de proposer ce sont de bonnes paroles. Il faut lui rendre cette justice qu'elle n'en a jamais été avare.

Il faut d'ailleurs l'imagination combative de certains militaires trop influencés par la lecture de Mao Tsé-toung pour croire que Moscou tire les ficelles du F.L.N. Le principal soutien que l'U.R.S.S. lui a jusqu'ici apporté c'est celui de ses votes à l'O.N.U. accompagnés de quelques cargaisons d'armes vendues par les démocraties populaires. C'est que la sympathie générale de l'U.R.S.S. pour l'indépendance algérienne est tempérée par la crainte que la venue du « G.P.R.A. » au pouvoir (« *ce sont des fascistes* », aurait dit M. Khrouchtchev à M. Sudreau) ne s'accompagne d'un tel désordre que les Américains finissent par se substituer à la France, comme ils l'ont fait au Sud-Vietnam.

La confrontation des points de vue d'ensemble ne devrait donc guère, en bonne logique, mener les deux interlocuteurs beaucoup plus loin qu'une meilleure connaissance de leurs personnalités réciproques. La discussion des problèmes pratiques sera-t-elle plus fructueuse ? Les récents propos de M. Khrouchtchev laissent peu de doute quant au fait qu'il entend toujours maintenir les problèmes de Berlin et du traité de paix allemand au centre de la rencontre au sommet. Sachant que sur ces deux points la France a toujours entièrement soutenu les thèses allemandes, il cherchera sans doute à infléchir sa position. Mais quels arguments nouveaux peut-il mettre en avant ? Il répétera pour la millième fois qu'il faut supprimer cette cause de troubles, cette séquelle de la guerre mondiale, ce vestige de la guerre froide que constitue le statut d'occupation de Berlin-Ouest. A quoi il lui sera répondu que les Occidentaux n'entendent pas renoncer à des droits qu'ils tiennent des accords sur la délimitation des zones d'occupation de 1944-1945, et qu'ils n'ont malheureusement pas encore assez confiance en la parole soviétique pour renoncer à la présence de leurs troupes dans l'ancienne capitale.

Cela dit, la France ne demande pas mieux que d'examiner, comme son ministre des Affaires étrangères l'a fait pendant trois mois l'an dernier, les possibilités d'aménager le *statu quo* et en particulier de calmer l'enthousiasme des organismes qui utilisent Berlin-Ouest pour encourager la résistance au communisme de l'autre côté de la porte de Brandebourg.

Rien, dira le général de Gaulle à M. Khrouchtchev, ne devrait s'opposer à ce que nous reprenions au « sommet » le travail que nos ministres ont débroussaillé l'été dernier. Mais il faudrait que le président du Conseil soviétique y mît beaucoup du sien pour que l'on puisse arriver à un accord. Et qu'il ne s'imagine pas qu'il en faciliterait la conclusion en continuant d'agiter la menace d'un traité de paix séparé avec la République démocratique allemande. Toute tentative de pression est condamnée à durcir la résolution alliée, en faisant planer le doute — c'est un euphémisme — sur les ambitions des Soviétiques et la façon dont ils comptent s'y prendre pour les satisfaire.

L'équilibre actuel repose sur des bases trop fragiles, dira le chef de l'Etat, pour qu'on puisse sans péril songer à les modifier en quoi que ce soit.

Indiscutablement il existe chez le chef du gouvernement soviétique une tendance naturelle à donner du poing sur la table, à chercher à briser les résistances qu'il rencontre. Il est possible aussi que l'attitude de M. Macmillan et celle du président Eisenhower lorsqu'il les a rencontrés en tête-à-tête, l'incite à s'exagérer leur malléabilité et qu'il compte sur l'effet de ses discours, à Verdun ou ailleurs, non pas tant pour renflouer le parti communiste français, ce dont il se soucie à peu près comme d'une guigne, que pour raviver chez nous la peur de l'Allemand. Les rencontres diplomatiques de ce printemps devraient cependant lui enseigner, s'il ne l'a pas encore compris, que la tactique de l'intimidation et de l'appel aux peuples par-dessus la tête de leurs gouvernements est pour le moment celle qui réussit le moins. Autant le climat de détente émousse à la longue la capacité de résistance occidentale, autant les diplomates résistent mal au grignotage tel qu'a su le pratiquer avec une rare obstination M. Gromyko, autant tout ce qui vient rappeler les méthodes hitlériennes a pour effet immédiat de resserrer les liens entre les puissances atlantiques et de freiner leurs velléités de concessions.

Le succès de la grande négociation qui va s'amorcer avec la visite en France de M. Khrouchtchev dépend donc au premier chef de celui-ci. S'il choisit de parler haut, de tempêter, d'exiger, l'échec est inévitable et une nouvelle période de tension s'ouvrira dont il aurait tort de se croire assuré de bénéficier. Si, au contraire, il veut jouer les bons apôtres et convaincre les derniers hésitants que l'U.R.S.S. cherche sérieusement la pacification, il trouvera en face de lui des auditeurs bien disposés, tant le désir d'entente est profond dans ce pays, et des interlocuteurs dont aucun n'a d'intérêt à prolonger la guerre froide un jour de plus que nécessaire. Il ne saurait mieux les tranquilliser qu'en répétant qu'il ne songe pas à recourir à la force pour régler le problème de Berlin, et en admettant de bonne grâce que les droits des alliés dans l'ancienne capitale allemande ne sont en aucune manière prescrits.

S'il daignait accomplir ce premier pas, alors sans doute serait-il relativement plus aisé de débrouiller, avant de le renvoyer, soit aux ministres des Affaires étrangères, soit à un autre « sommet », le dossier des autres litiges Est-Ouest. L'arrêt des expériences atomiques est déjà un fait, et avec un peu de bonne volonté de part et d'autre il devrait être possible de l'entériner dans un traité. La France, ayant essayé sa bombe, et s'étant mise ainsi en posture d'obtenir quelque assistance de la part des Etats-Unis, pourrait elle-même s'y joindre ; ce qui certes n'apporterait aucune espèce de sécurité nouvelle, mais créerait inévitablement une impression de soulagement. La réduction des effectifs, en cours de part et d'autre, pourrait, elle aussi, fournir un terrain d'entente et la suggestion de M. Jules Moch de créer un contrôle sur les « véhicules » des armes atomiques, plus facile techniquement à exercer que celui des armes elles-mêmes, pourrait être mise à l'étude. L'idée de M. Edgar Faure de détourner des dépenses militaires, pour affecter aux pays sous-développés,

un certain pourcentage, serait sans doute reprise, et le général de Gaulle pourrait trouver là l'occasion d'exposer la thèse qui lui est chère sur la participation de l'Est et de l'Ouest à des plans communs d'assistance, dont le premier effet serait de ne plus faire du tiers monde un enjeu de la guerre froide.

Le président de la République ne considère certes plus la conférence au sommet, ainsi qu'il le faisait il y a quelques mois encore, comme une confrontation décisive, qui engagerait durablement le monde sur la bonne ou sur la mauvaise voie. Il sait que rien n'est plus nécessaire que la patience, et que les rapports Est-Ouest ne peuvent évoluer que lentement. Il n'est pas cependant homme à se déranger pour rien, à se contenter de phrases vides de sens, ou à se prêter à des concessions, à la dernière seconde, dans le seul but d'éviter l'échec. Il le dira, sans doute, à M. Khrouchtchev lorsqu'ils examineront l'un et l'autre les perspectives de la réunion du mois de mai. La manière dont il a imposé son autorité aux insurgés algérois, dont il tient tête à l'occasion aux Américains, le ton même sur lequel il s'exprime, sont probablement de nature à convaincre le maître du Kremlin de la solidité de ses nerfs. La plupart des crises, nationales ou internationales, naissent d'un malentendu : sur l'intention ou sur la détermination, sinon sur les deux à la fois. N'aurait-elle d'autre résultat visible dans l'immédiat qu'un modeste accroissement des échanges culturels ou commerciaux entre les deux pays, la venue chez nous de Nikita Khrouchtchev — personnage trop différent de notre tempérament pour séduire réellement nos compatriotes — ne sera pas inutile si elle dissipe en lui toute illusion sur les idées et la volonté de l'homme du 18 juin.

ANDRÉ FONTAINE

L'OCCASION

par Jean Hougron

Les mains de l'homme se déplacèrent sur le volant et l'enfant, qui était accroupi sur ses talons, à l'arrière de la voiture, dut tordre le cou pour suivre le mouvement de l'aiguille. Quand elle progressa vers les cent dix, il mordit ses lèvres et ses doigts s'enfoncèrent dans l'étoffe du dossier. L'aiguille revint en arrière en sautillant et l'enfant qui s'était dressé, buste tendu, le visage avide, retomba sur ses talons, déçu.

— Tu serais allée chez Chevillard qu'ils t'auraient fait dix pour cent...

Dans la pénombre de la voiture qu'éclairait seul le tableau de bord, le corps de la femme se boursouffla de gestes mous, inachevés, qui étaient des protestations inconsistantes, des justifications aussi qu'elle n'osait pas exprimer parce qu'elle savait que c'était inutile. Sa tête s'enfonça dans ses épaules, tandis qu'elle glissait peu à peu dans un songe morose, remâchant les propos trop optimistes du docteur Auriac, leur cherchant un sens secret. Le père répéta, obstiné :

— Chevillard te les aurait faits les dix pour cent... Ils savent qu'on est clients...

Le corps de la femme qui ressemblait à un gros sac bourré à la hâte d'objets informes s'agita avec malaise. Elle n'aimait pas Mme Chevillard, qui croyait avoir le droit de se montrer désagréable avec les clientes parce que sa maison avait une réputation d'honnêteté. Elle détestait cette femme sèche et précise qui parlait trop net. Un bourrelet se gonfla au-dessus des sourcils de l'homme et lui donna le profil hargneux qu'il finissait toujours par prendre quand sa femme restait trop longtemps silencieuse. En dépit des années, il ne s'y habituait pas. Alors, elle fit un effort, poussa les mots hors de sa bouche.

— Ce n'est guère élégant chez Chevillard. On dirait des modèles d'avant-guerre...

L'enfant bâilla de faim ou d'ennui. Il chantonna : « Chevillard... Chevillard... » et se tut de nouveau après un petit bâillement vif de jeune chien.

— Ils sont honnêtes chez Chevillard...

L'homme s'appuya plus lourdement au dossier jusqu'à ce que son cou et sa tête forte et dure fassent un bloc avec ses épaules massives.

— ... Du temps de la Madourie, ils nous faisaient déjà la remise...

La Madourie. La femme joua avec le mot qui avait une saveur de vacances et de rires innocents, puis elle le rejeta dans la nuit et soupira. Sur le volant, les mains agacées de l'homme répétaient le mécontentement de son profil rigide. Sous la voiture, le chant aigre des pneus tomba d'un ton tandis que la route noircissait et que la portée des phares semblait diminuer. L'enfant s'agita sur ses talons, une de ses mains quitta le dossier pour faire un geste faux de mauvais comédien.

— Ils la finiront jamais, cette route !...

Il s'était efforcé d'imiter le ton de mépris viril de son père qui avait dit la même chose quand ils s'étaient rendus à Lagny au début de l'après-midi. Il acheva la phrase.

— ... Une route qu'ils ont commencé à réparer depuis mars...

Sa main refit le même geste faux, excessif. Les mots avaient éveillé un lointain écho de sympathie chez le père qui grogna. L'enfant allait pousser plus avant sa petite cour servile quand une lueur violente se déploya derrière la ligne de peupliers qui marquait le virage. Presque aussitôt, on entendit le grondement rond et puissant de la moto et le phare surgit comme un œil énorme et tressautant. Il éclata en soleil blanc dans la voiture. Le père jura, secoua la tête, aveuglé ; le volant tourbillonna. L'enfant dressé à l'arrière, cria contre la nuque de son père :

— Braque... Braque...

La voiture dériva encore vers la gauche. Il y eut un choc mat puis un autre plus clair à l'arrière. Quelque chose passa en boule d'ombre contre la vitre. Le père se cramponna au volant et le tronc d'arbre peint à la chaux jusqu'à mi-hauteur qui occupait le champ du pare-brise disparut dans la nuit. La voiture sursauta durement sur le bas-côté, tangua avant de filer d'un élan rigide, lancée par un coup d'accélérateur. La femme, qui avait crié d'une voix exténuée quand le phare avait jailli sur le pare-brise, restait courbée, le front dans ses mains, le visage contre sa robe. L'enfant dit :

— Il s'est ramassé en plein goudron...

Il était debout, serrant le dossier des deux mains. Le père crachait des jurons et des paroles indistinctes entre ses dents serrées. Sur le cadran, l'aiguille battait à petits coups pressés contre la barre de cent trente. L'enfant racla sa gorge.

— ... Il s'en est fallu d'un poil qu'on y passe nous aussi...

La femme releva la tête. Elle vit la route noire, la ligne d'arbres sur la droite. Elle demeura immobile, courbée en avant, comme fascinée. L'homme lâcha l'accélérateur. Il passa sa main sur son visage, la laissa sur sa bouche et dit encore avec mollesse :

— Le con... le con... Ah ! le con... Pleins phares...

Il se détourna vers l'enfant.

— Tu es sûr qu'il est tombé ?

— En plein goudron... Plaff... La moto l'éclairait... Il a fait un drôle de saut... Il est mort, le gars, raide mort...

L'enfant se tut brusquement et se mit à regarder le profil de son père, la bouche entrouverte comme s'il venait de comprendre le sens des paroles qu'il venait de prononcer. Les mains posées à plat sur le bas du volant, le père ne répondait pas. Sur le cadran, l'aiguille oscillait entre cinquante et soixante. La voiture ralentit encore. L'homme ne sortit de son mutisme que lorsqu'il sentit que sa femme allait parler.

— Peut-être qu'en ce moment il y est regrimpé sur sa sacrée moto, et fouette...

— Je l'ai vu en plein goudron que je te dis... Mort...

L'homme interrompit l'enfant avec colère.

— Qu'on croit... Il a pris un valdingue et après...

Sa voix s'apaisa, devint soudain soupçonneuse :

— Où que tu dis qu'il était ? D'ailleurs comment que t'as pu le voir ?

— Puisque je te dis... En plein goudron qu'il était et la moto à vingt mètres qui l'éclairait. Je l'ai assez regardé. Je croyais même qu'il allait se relever...

— Et comment qu'il était au juste ?

— A plat, les jambes écartées et un bras qui avait l'air retourné... Il bougeait pas... Ah ! tu l'as pas loupé !

— Il s'est jeté sur la voiture... A plus de cent qu'il roulait.

— T'allais pas doucement non plus...

— Quatre-vingts, quatre-vingt-cinq...

L'homme prévint la protestation de son fils.

— Faut pas s'occuper de ce que dit le compteur, surtout celui-là...

— Pourtant, l'autre jour tu m'as dit...

L'enfant se tut et recula dans l'ombre, alerté par le mouvement d'épaules vif de son père. L'homme répéta :

— Quatre-vingts, quatre-vingt-cinq... J'allais sûrement moins vite que lui en tout cas...

Il y eut un silence de plusieurs secondes, puis la femme se mit soudain à trembler avec violence. Elle rejeta son buste en arrière d'une secousse, aspira l'air avec force, bouche large ouverte comme si elle suffoquait.

— Tu ne vas pas te trouver mal ?...

Le buste de la femme perdit de sa raideur. Elle aspira encore l'air avec force puis ses épaules s'affaissèrent. Elle joignit ses deux mains dans le creux de sa robe et baissa les yeux dans une pose accablée. Elle n'avait pas tourné la tête vers son mari qui l'observait avec inquiétude.

L'homme freina, jeta un coup d'œil dans le rétroviseur et s'engagea dans un chemin de terre. L'enfant avança son visage au-dessus du dossier.

— Pourquoi que tu prends par le Recou ?...

Il comprit soudain, dit :

— Ah oui... T'as raison...

Et se détourna vers la lunette arrière de la voiture. Il explora la nuit. Le père dit soudain :

— De deux choses l'une : ou bien le gars à l'heure qu'il est...

L'enfant eut un petit éclat de rire dur. Il revint s'accroupir derrière le dossier d'une détente.

— A l'heure qu'il est, il est mort le gars...

Il vit la nuque de son père se raidir, recula mais dit quand même, rageusement, près des larmes :

— Je l'ai vu... Je l'ai vu que je te dis...

La femme contemplait ses mains qu'elle nouait et dénouait sur sa robe. Elle ne semblait pas écouter. L'homme lui jeta un regard à la dérobée et dit, reprenant son idée :

— A supposer qu'il soit mort...

Il examina cette supposition, les yeux à demi-clos, haussa les épaules.

— De toute manière...

L'indignation l'empoigna de nouveau.

— Pleins phares qu'il a débouché... A cent ou cent vingt... Ça devait arriver...

— Pas si tu avais accéléré au lieu de laisser aller...

L'homme se redressa d'un coup de reins sur le siège, et se détourna pour faire face une fraction de seconde à l'enfant qui sauta en arrière et heurta le siège de la hanche.

— Je sais ce que je dis... Ce n'est pas toi qui vas...

Il s'apaisa aussitôt. Il observait sa femme à la dérobée. Elle regardait toujours ses mains qui étaient agitées de petites saccades convulsives. Il pensa : « Elle ne parlera pas... » A genoux sur le siège arrière, l'enfant regardait par la lunette. Il dit :

— On n'a croisé personne et il n'y avait pas de voitures derrière...

Il commenta, l'air sagace :

— T'as vraiment bien fait de prendre par le Recou... Pourvu qu'on rencontre personne maintenant...

— Tu vas te taire?

L'enfant poussa un soupir bruyant, s'adossa au siège et garda le silence. Ils dépassèrent un groupe de maisons et rejoignirent la route nationale.

⁂

Dans la cour de la ferme, le père arrêta la voiture devant un hangar de planches construit contre la grange. Sa femme descendit avec des mouvements gourds. Il lui toucha l'épaule.

— Ça ne va toujours pas ?

Elle parla, et c'étaient ses premiers mots depuis l'accident :

— Non, pas trop...

La démarche chancelante, elle se dirigea vers la fenêtre de la cuisine, de l'autre côté de la cour. L'homme l'avait accompagnée pendant quelques pas, main tendue, comme s'il s'apprêtait à la soutenir, puis il s'était immobilisé et la regardait qui s'éloignait. Quand il pivota, il vit l'enfant agenouillé près de l'arrière de la voiture. L'enfant releva la tête.

— T'as un beau jeton sur l'aile...

Le père marcha rapidement vers son fils qu'il releva brutalement.

— Va porter les sacs à provisions à la cuisine.

L'enfant prit les sacs. Il s'en allait. Le père hésita. Il fit deux pas.

— Personne n'a rien vu...

L'enfant se détourna. Il souriait.

— Tu penses !...

Il se remit en marche. Le père le suivait du regard en se mordant les lèvres. Quand la porte de la cuisine fut refermée, il fit demi-tour, écouta, à l'affût d'un bruit de moteur, puis il alla ouvrir les portes du hangar et gara la voiture. Ensuite, il alluma la lampe. Sa main glissa contre le flanc gauche de la carrosserie. Il jura et mit un genou à terre pour examiner de plus près l'éraflure de la portière. Ses doigts passaient et repassaient sur la tôle, explorant le sillon long d'une vingtaine de centimètres. Le père jura encore avec douceur. Sur l'aile arrière, il découvrit un enfoncement comme le creux d'une cuiller à soupe. Il murmura « Saloperie ! » mais il pensait en même temps que c'était moins grave que l'éraflure, plus facile à réparer. Pendant quelques instants, il explora l'enfoncement du pouce. Il réfléchissait. Parfois, un sursaut d'indignation, de révolte venait interrompre le cours de sa pensée. Alors il jurait de nouveau. A la fin, il se releva, fit le tour de la voiture, éteignit la lumière. Sur le seuil du hangar, il se demanda s'il fermerait la porte à double tour et emporterait la clé. On ne fermait jamais la porte. Il pensa : « Il faut rien changer. » Puis après, ce qui le décida : « A quoi ça servirait ? » Il marcha vers la cuisine où des ombres passaient et repassaient derrière les vitres de la fenêtre éclairée.

A l'entrée de la pièce, il marqua un temps d'arrêt. Quand il fut certain que tout était normal, il avança. Pendant une seconde, en poussant la porte, il avait eu peur, il ne savait exactement de quoi.

L'enfant mangeait quelque chose qu'il avait dissimulé dans sa main lorsque le père était entré. Il mâchait avec précaution, les joues gonflées. Jacqueline disait :

— Au fond, il ne vous a rien trouvé de grave, le docteur...

Assise près de la table dans une pose accablée, la mère fit un geste vague. Elle avait un visage fin, à peau délicate, à pommettes hautes, qui

contrastait avec son gros corps. Elle passait sa main d'un mouvement régulier dans ses cheveux roussâtres et soyeux. Le père se demanda ce qu'elle regardait fixement. Il se détourna avec précaution mais il ne vit que le mur et les trois chaises de paille rangées côte à côte. Face à la fenêtre, l'enfant faisait des mouvements légers. Il continuait de manger ce qu'il avait dissimulé dans sa main.

Jacqueline continuait de parler.

— ... J'ai eu une tante qui ressentait les mêmes choses que vous... Vous savez à quel âge on l'a enterrée ?...

Elle avait une voix bonasse, mais il y avait du mépris et une attention aiguë dans le regard qu'elle posait sur la mère. Elle essuya ses mains sur son tablier à petits carreaux noirs et blancs, leva les yeux vers le réveil posé au-dessus de la cheminée et feignit l'effroi.

— Huit heures vingt... Il faut que je parte... Henri va encore crier...

Le père accrocha sa canadienne au portemanteau. La servante passa dans le réduit où on cuisinait les repas ; alors il se rapprocha de sa femme.

— Ça ne va toujours pas ?

— Si...

— Marche un peu, ça ira peut-être mieux...

Auriac lui avait dit qu'elle n'était pas vraiment malade, que c'était autre chose de beaucoup plus compliqué qui se passait dans sa tête. Il lui avait demandé si ça guérirait : Auriac ne savait pas. « Cela dépend d'elle, et peut-être aussi de vous », avait-il dit. Il n'avait pas osé lui poser d'autres questions.

La mère se leva. Elle hésita, la main sur le dossier de la chaise, puis elle fit quelques pas. Il dit :

— Alors ?

Elle fit un de ses gestes habituels. Il soupira, montra à Jacqueline qui sortait du réduit, les sacs posés sur le carrelage.

— On t'a acheté tes deux paires de bas... Dans celui-là.

Elle fouilla dans le sac, trouva le paquet et remercia.

— Je vous les paierai demain matin...

Elle enfila son imperméable, revint vers la table près de laquelle le père était debout, immobile, attendant qu'elle s'en allât.

— Ça a été comme vous vouliez pour l'assurance ?

— A peu près...

Sa femme ne lui avait pas parlé de l'assurance quand il l'avait retrouvée assise dans la voiture.

La main sur la poignée de la porte Jacqueline dit encore.

— Demain, je vous rapporte quelque chose du village, à part le pain ?

— Non.

Il écouta le cliquetis du vélo qui rebondissait sur les pavés de la cour,

puis il alla dans la cuisine et rapporta la soupière qu'il posa sur la table. Il leva la main vers sa femme qui se dirigeait vers le buffet.

— Reste... Il vaut mieux que tu te reposes...

Il mit la table, aidé par l'enfant qui était allé boire un verre d'eau au robinet. Après la soupe, quand il revint du réduit, un plat à la main, sa femme était à mi-chemin entre la table et l'escalier qui menait au premier étage.

— Je crois que je vais aller me coucher...

— Si tu penses que c'est mieux...

Le plat à la main, il la regarda qui gravissait lentement l'escalier de bois. Il était soulagé qu'elle ne soit plus là. Tandis qu'il mangeait sa soupe, il l'avait surprise qui l'observait. Il n'avait pas aimé ce qu'il avait lu dans ses yeux.

Il posa le plat sur la table. De temps à autre il levait les yeux vers le plafond pour suivre le mouvement des pas à l'étage supérieur. Qu'avait-elle pensé de l'accident ? De son attitude ? Il n'en savait rien. Il n'avait jamais vraiment su ce qu'elle pensait de lui et même des autres.

L'enfant se rejeta en arrière et s'essuya la bouche.

— On a quand même eu de la chance de rencontrer personne... Comment que tu vas faire pour le jeton de l'aile ?... Ils sont marioles, les flics...

La main du père s'abattit sur la table.

— Je ne veux plus qu'on en reparle... Tu as compris ?

Il poussa le plat vers l'enfant qui se servit et se mit à manger, boudeur. Le père prit un morceau de viande, le plus petit, et l'arrosa d'une cuillerée de sauce. Cela faisait plusieurs minutes qu'il n'avait pas pensé à l'accident. Il regarda son fils avec colère, planta sa fourchette dans la viande puis il s'en coupa une grosse bouchée qu'il mâcha interminablement, le visage dur. Au premier étage, les pas s'étaient arrêtés.

— Va te coucher maintenant...

Les paupières de l'enfant se plissèrent. Il avait pris un air de victime.

— J'aurais bien mangé un bout de fromage.

Le père hésita. Il fut très près d'envoyer l'enfant dans sa chambre avec un coup de gueule. L'enfant devait le savoir, car il n'avait déjà plus qu'une fesse sur sa chaise, le corps en alerte.

— Va le chercher...

Tandis que l'enfant mangeait le gruyère qu'il découpait minutieusement en fines lamelles avant de les piquer de la pointe du couteau, le père essaya de se souvenir de chaque détail de l'accident. D'abord, les traces de dérapage sur le bas-côté de la route. Il faudrait qu'il remette de vieux pneus à la voiture. Il en avait. Heureusement qu'il ne se débarrassait jamais de rien. Au Recou, il y avait bien quelqu'un qui avait entendu passer l'auto. Ce n'était peut-être pas une si bonne idée que ça d'avoir pris ce détour. Il y en a qui s'étonneraient. Un coup de haine

crispa le père. Il haïssait cet homme qu'il n'avait jamais vu et qu'il avait probablement tué.

— Va te coucher...

L'enfant se leva. Il traîna dans la pièce, escorté par le regard morose du père qui se nettoyait les dents avec un bout d'allumette. L'enfant prit son sac de classe sur l'appui de la fenêtre.

— Tu éteindras tout de suite...

Sur la première marche de l'escalier, l'enfant se détourna.

— Bonne nuit.

— Bonne nuit.

Le père alluma une cigarette et repoussa son assiette. Il fumait lentement, sans jamais que la cigarette quittât ses lèvres ou qu'il en secouât la cendre. Quand la cigarette fut achevée, il l'écrasa dans l'assiette.

Dans la cour, il leva les yeux vers les deux fenêtres du premier étage. Sa femme avait laissé la lumière allumée. Il se demanda si elle dormait.

Il entra dans le hangar, referma la porte et se mit au travail.

⁂

Le lendemain, il se leva un peu plus tôt que d'ordinaire. Il avait mal dormi, mais c'était surtout à cause de la mère qui n'avait pas cessé de se tourner et de se retourner. Il lui avait demandé si ça allait plus mal et si elle avait besoin de quelque chose. Elle lui avait à peine répondu. Il aurait aimé parler de l'accident, s'expliquer, montrer la part de responsabilité de chacun mais, comme d'habitude, elle s'était arrangée pour qu'il ne puisse pas le faire. Il connaissait si bien sa manière de ne pas répondre ou bien de prendre un air dolent, épuisé, de se perdre en paroles incertaines qui n'avaient qu'un rapport lointain avec les questions posées, qu'il n'avait osé rien dire. Il savait aussi que s'il la poussait un peu, s'exaspérait, elle se réfugierait tout de suite dans cette maladie imprécise qui se manifestait de dix façons différentes et déroutait les médecins de Lagny.

Le père chargeait du fumier dans le banneau quand elle sortit sur le pas de la porte. Elle resta là, inactive, les mains pendantes le long de sa jupe. A une vingtaine de mètres d'elle, il lançait de grandes fourchées régulières dans le banneau. Elle ne le regarda pas une seule fois. Il se dit — et cela il l'avait pensé des centaines de fois — qu'il n'aurait jamais dû l'épouser. A force d'y avoir réfléchi, ce n'était plus à elle qu'il faisait reproche de ce mariage mais à lui seul.

Il planta sa fourche dans le fumier et prit la bride du cheval. Il croisa la servante au portail. Elle mit pied à terre, lui sourit et rangea son vélo pour laisser passer le banneau. Au passage, il l'examina avec une gravité sévère. Elle lui sourit de nouveau avec quelque chose d'intime, d'amical, mais il demeura grave et se contenta de la saluer par son prénom. A son visage, il jugea qu'elle ne connaissait pas encore la nouvelle de l'accident.

Tandis qu'il marchait près du cheval, il ne pensait plus à l'accident mais à Jacqueline et à son mari, un bel homme incapable, qui passait ses journées au café du bourg. Il songea à sa femme et se dit que les choses ne s'arrangeaient pas souvent comme elles auraient dû. Malgré tout, il savait bien qu'il n'aurait jamais envisagé d'épouser une fille comme Jacqueline. Il fit halte au bord de la pièce labourée. Le cheval fit encore deux pas et détourna sa longue tête vers lui, attendant, alors le père claqua de la langue et le cheval repartit.

Dans la cuisine, la mère était assise près de la fenêtre. Elle surveillait la cour et au-delà le chemin. Elle attendait et parfois ce qu'elle imaginait avec force devenait si réel que la respiration lui manquait, alors l'angoisse la soulevait un peu de sa chaise. Elle ne s'occupait pas de l'enfant qui prenait son petit déjeuner, un livre de classe ouvert près de son bol. Il repoussa soudain sa chaise avec bruit, referma le livre dans un claquement et le fourra dans son sac de classe. Il rencontra le regard apeuré de sa mère qui s'était détournée et renifla, interdit. Dans la cour, il alla au hangar. Il tenta d'ouvrir la porte mais elle était fermée à clé. Il jeta un coup d'œil furtif vers la fenêtre de la cuisine et s'en alla en balançant son sac de classe dont il avait passé la courroie à son épaule.

Jacqueline entra, un panier de haricots verts à la main. La mère se leva, erra dans la salle d'un meuble à l'autre, déplaça une chaise, ouvrit sa boîte à couture et finit par revenir s'asseoir près de la fenêtre.

— Ça ne va pas mieux ?

La mère hocha la tête. Elle n'aimait pas Jacqueline, son maigre visage, ses geste nerveux, l'audace de son regard qu'elle plantait droit dans le vôtre. Elle aurait voulu que ce soit Louise qui fût là, mais Louise n'était restée que deux mois à la maison. Son mari prétendait qu'elle faisait les choses à demi mais c'était une femme douce qui ne prétendait pas sans cesse juger les gens ou bien tirer d'eux quelque chose, des paroles, des opinions, pour aller les répandre ailleurs.

La mère commença d'enlever les fils des haricots. Elle les cassait en deux et les jetait dans une casserole posée sur le carrelage. A intervalles réguliers, elle explorait le chemin du regard. Quand elle vit le facteur appuyer son vélo contre la barrière, elle suspendit sa besogne. Le facteur traversa la cour. Jacqueline prit le journal. Ils bavardèrent, La mère se remit à son travail, tête baissée.

— Gourier dit qu'il y a eu un accident hier soir sur la route de Lagny, à moins de dix kilomètres d'ici... Une moto et une auto. Il y a un mort...

La mère qui n'avait pas relevé la tête fit un de ses gestes incertains. La servante attendit une réponse, un commentaire, puis elle s'en alla vers la cuisine, une expression de mécontentement et d'humiliation légère sur son visage.

Le journal plié dans sa bande était au bord de la table. La mère le regardait mais elle ne se leva pas. Ses doigts continuaient de casser les haricots en deux et de les jeter dans la casserole.

Jacqueline revint, ses doigts effleurèrent le journal.

— Peut-être qu'ils en parlent...

— Vous avez fini les chambres ?

— Non... J'y vais...

Elle n'y alla pas tout de suite, rôda à travers la salle, remua des assiettes dans la cuisine. A la fin, elle se décida, adressa encore un coup d'œil hostile à la mère du pied de l'escalier et disparut. On entendit son pas qui allait et venait à l'étage. La mère avait repris son guet. Elle ne regardait plus le journal. Bientôt, elle cessa sa besogne, bien qu'il y eût encore un tas de haricots dans le panier. Les mains dans le creux de son tablier, les épaules un peu affaissées, une moue d'amertume sur son visage où la peau claire était un peu mauve aux joues, elle resta ainsi, immobile, tressaillant parfois, les yeux tournés vers le chemin.

A dix heures, le père entra dans la salle. Il vit le journal mais se coupa une tranche de pain et de pâté avant de l'ouvrir. En première page, en dessous d'un titre qui portait en lettres plus grasses « Chauffard homicide », il y avait la photo du motocycliste. Le père lut l'article sans cesser de mâcher son pain et son pâté, puis il feuilleta le journal, parcourut les titres de la page agricole et le reposa sur la table après l'avoir plié en deux. La servante descendait l'escalier. Le père dit, avant qu'elle fût en bas :

— Tu peux lire, ça n'est pas pire...

La femme tourna à demi la tête vers lui, ses épaules bougèrent mais elle continua de casser les haricots qu'elle tenait dans sa main. Le père quitta la salle à l'instant où Jacqueline arrivait au bas de l'escalier.

Il fit quelques pas dans la cour, s'arrêta. Près du tas de fumier, attelé au banneau, le cheval attendait l'encolure basse. De temps à autre, il soufflait avec force vers les pavés, levait un petit tourbillon de poussière et de fétus.

Le père descendit à la cave. Il tira un verre de vin d'une barrique posée sur un chevalet de bois. Il pensa : « Deux secondes, même pas, et tout est en l'air. » Il trouvait cela injuste et chercha obscurément une signification à ces deux secondes face à quarante années de vie. Il secoua la tête. Cela n'avait pas de sens. On aurait dû effacer les deux secondes, c'était là la justice. Il se mit de nouveau à haïr le motocycliste. Il remplit de nouveau son verre. Pendant que le filet de vin se tordait sous le robinet, il pensa de nouveau : « Ça n'a pas de sens. »

Dans la cuisine, la mère lisait l'article. Quand elle eut fini, elle regarda encore le visage du motocycliste. Il lui déplaisait. Elle n'aurait pas aimé le connaître. Bien qu'il fût mort, elle détestait ce visage long, aux yeux ronds et petits, dont le nez pendait sur les lèvres avalées. Il était marié et travaillait à la comptabilité du Comptoir des Fers de Lagny. Elle s'aperçut soudain qu'elle avait oublié de surveiller le chemin et courut à la porte avec une vivacité lourde. Elle vit le cheval qui broutait une touffe d'herbe entre les pavés au milieu de la cour. Elle se demanda ce que faisait son mari et porta sa main à sa poitrine. Dans la cuisine, Jacqueline chanton-

nait. La mère se mit en marche avec lenteur d'abord, puis de plus en plus vite. Elle était un peu haletante quand elle s'arrêta en haut de l'escalier de la cave. Avant de descendre la première marche qui était très haute, de sorte qu'elle se mit presque de profil pour ne pas perdre l'équilibre, elle vérifia si personne ne venait sur le chemin.

Le père était devant la barrique. Il y avait un peu de vin dans le fond du verre qu'il tenait à hauteur de son visage. Il regarda sa femme descendre et venir à lui.

— Il n'avait pas d'enfant...

Il fit un petit signe de tête. A vrai dire, avant de lire le journal il n'avait pas pensé que le motocycliste puisse être marié et avoir des enfants.

— Où est Jacqueline ?

— A la cuisine...

Elle ne faisait rien que le contempler avec désarroi ou reproche, il ne savait trop. Pourquoi était-elle venue ? Peut-être espérait-elle qu'il irait se dénoncer. Si seulement elle le lui avait dit. Il se sentit seul. Quelques minutes plus tôt, en regardant le vin couler dans le verre, il avait eu une immense pitié de lui, si forte même que sa gorge s'était gonflée comme s'il allait se mettre à pleurer. C'était parti comme c'était venu, sans laisser de trace, comme la haine qu'il portait au motocycliste, qui montait dans sa poitrine puis s'évanouissait comme si elle n'avait jamais existé.

— Tu ferais mieux de remonter...

Elle était venue pour qu'il lui parle. Hier soir, c'est cela qu'il avait attendu mais maintenant il s'apercevait qu'il n'avait rien à lui dire. Il était trop tard.

Il faisait frais dans la cave et elle serrait le col de son tricot dans sa main. Peu à peu, le désarroi sur son visage avait fait place à l'habituelle expression d'indifférence chagrine.

Le père acheva le reste de vin la gorge renversée. Il dit :

— Il n'y a pas à se faire d'inquiétude inutile... Il sera toujours temps de voir...

Des paroles qu'il ne pensait pas, dites plutôt pour qu'elle s'en allât et pendant qu'il les prononçait, il se disait qu'elle ne l'avait jamais vraiment aidé au moment où il en avait besoin. Elle avait toujours été ainsi, ne disant rien ou presque rien, ou parlant encore quand ça n'avait plus d'importance. Des phrases inachevées, des silences qui dissimulaient maladroitement un reproche, car c'était d'abord sa manière de parler, de vivre, qu'elle n'aimait pas, bien qu'elle ne le lui ait jamais avoué en seize ans de mariage.

Elle ne lui demandait pas ce qu'il allait faire, non pas parce qu'elle le savait, mais parce qu'elle ne voulait pas le savoir. Autrefois, quand il l'aimait, qu'il avait de l'espoir, même après qu'il eut appris, jour après jour, qu'elle ne l'avait jamais aimé, ne l'aimerait jamais, il se mettait en colère, il la bousculait de paroles, de questions, pour lui arracher quelques mots et connaître enfin ce qu'il y avait derrière ce silence et cette

attitude secrète qui l'avaient tant attiré avant qu'il l'épouse et même longtemps après.

Elle s'en alla. A mi-chemin de l'escalier, alors qu'il ne voyait déjà plus que le bas de son corps, elle se détourna vers la cave. Ses lèvres tremblaient, son visage se bouleversa, mais elle reprit son ascension sans avoir rien dit.

Le père attendit plusieurs minutes, debout devant la barrique, la tête rentrée dans les épaules, dans une posture assommée. Il se secoua, but encore un demi-verre de vin et répandit ce qui restait sur la terre battue, puis il remonta.

Il ramena le cheval près du tas de fumier et chargea le banneau. Il fut tout à son travail et ne leva même pas la tête quand le triporteur du boulanger s'arrêta devant la barrière et donna un coup de trompe.

Jacqueline vint chercher le pain. Elle fit un crochet pour s'approcher du père. Elle avait envie de faire un bout de conversation avec lui mais le regard vide qu'il posa sur elle la découragea et elle rentra dans la salle.

Le père fit deux autres voyages de fumier, rentra le cheval à l'écurie et ouvrit la porte du hangar dont il avait gardé la clé dans sa poche. Il examina avec soin la carrosserie de la voiture, passa ses doigts sur les réparations qu'il avait faites. La peinture de l'enfoncement et de l'éraflure était sèche mais si on examinait avec attention on pouvait déceler la réparation. C'est pour cette raison que pendant la nuit, il avait fait deux autres éraflures sur l'aile et la portière droite à l'aide d'un burin. Il les avait réparées avec autant de soin que les traces laissées par l'accident.

Il examina les deux pneus arrière qu'il avait remplacés par des pneus plus usagés. Il se demanda comment il pourrait s'en débarrasser et songea que le mieux était encore de les enterrer. A ce moment, il entendit un bruit léger et se détourna vivement. Son fils regardait la voiture, penché vers la portière avant.

— Ça se voit encore un peu... C'est quand même une chance que tu avais de la peinture noire...

L'enfant se redressa et soutint une seconde le regard de son père qui avait marché vers lui. Il rompit d'un pas et dit :

— Ce matin, ils en parlaient tous... Jusqu'à l'instituteur qui nous a fait une leçon là-dessus...

— Qu'est-ce qu'il a dit l'instituteur ?

Le père avait posé la question avec gravité. Il estimait Bordonier, l'instituteur.

— Il ne te donne pas raison, bien sûr. Mais moi, c'est ce que je dis, il y a du pour et du contre...

— A qui l'as-tu dit ?

— Aux copains... Tu peux croire que c'est pas moi qui en ai parlé le premier...

A la fenêtre de la cuisine, dans l'encadrement exact d'un des carreaux,

la mère montrait un visage blême et anxieux. Le père demanda avec la même gravité soucieuse :

— Et qu'est-ce qu'ils disent, tes copains ?

L'enfant changea de position. Le père attendait, patient, comme s'il attachait une grande importance à la réponse. L'enfant finit par dire avec rancune :

— Et qu'est-ce que tu veux qu'ils disent ?... Moi, j'ai eu beau leur expliquer qu'il ne fallait pas juger sans savoir, qu'il y avait du pour et du contre...

— Du pour et du contre ?

Le père observait l'enfant, attentif. Il l'aimait bien. Son fils lui ressemblait, en plus dur peut-être, mais ça c'était la part de la nouvelle génération. Ils étaient plus avancés aujourd'hui. Il était content qu'il lui ressemblât et ça lui plaisait de se dire qu'il était ainsi, avec un visage insolent, des cheveux en mèches rudes, et des jambes vigoureuses, lorsqu'il avait quatorze ans.

L'enfant expliquait avec véhémence :

— Par exemple, qu'est-ce qui prouve que le chauffeur de la voiture a pas été ébloui, que je leur ai dit... Ça suffit pour perdre le contrôle, surtout en plein virage. Même ça ne prouve rien qu'on l'ait retrouvé à sa droite, le gars de la moto. Il aurait pu rouler en pleine gauche et se rabattre au dernier moment...

Le père examina cette idée comme une défense possible devant un tribunal. Elle lui parut assez bonne.

— Et qu'est-ce qu'ils t'ont répondu ?

L'enfant hésita, flattant du plat de la main l'aile de la voiture.

— Dis...

Il haussa les épaules.

— Que c'était pas une raison pour foutre le camp comme...

— Comme ?

— Comme... comme un voleur...

Ce n'était certainement pas ce mot-là qu'ils avaient employé. L'enfant frappa avec colère l'aile de la voiture.

— Il y avait pas moyen de les faire sortir de là... Des gars comme Bouteillau ou Romery...

Il fit une grimace de mépris pour montrer ce qu'il pensait des deux garçons.

— Et toi ?

— Moi ?

L'enfant parut surpris, ou plutôt il mimait la surprise avec un peu d'outrance, pensa le père.

— Il y a du pour et du contre...

Le visage de l'enfant se ferma. La mère était toujours à la fenêtre, d'où elle surveillait le chemin. L'enfant faisait semblant de s'intéresser à un

des pneus arrière qu'il flattait du bout des doigts, accroupi. Le père fit demi-tour.

— Le certificat, c'est le douze, cette année... Reste plus que deux mois...

Le père qui était venu se camper devant les deux pneus qu'il avait enlevés, pivota vivement. Il n'aimait pas le ton geignard, un peu cauteleux, que son fils avait pris. Il ne voyait pas en entier le visage d'enfant qui était toujours accroupi devant la roue arrière.

— ... Le vélomoteur, que tu me le payes aujourd'hui ou dans deux mois, qu'est-ce que ça change ?...

— Tu l'auras si tu es reçu.

— C'est tout comme...

L'enfant qui s'était relevé, demanda la voix irritée :

— Alors, tu me le payes pas ?... Hier à Lagny, au *Cycle pour Tous*, j'en...

Le père marcha vers son fils qu'il saisit rudement par l'épaule et bouscula hors du garage. La mère les observait.

— Le vélomoteur, tu l'auras si tu es reçu... Maintenant, va à la maison et que je ne te revoie pas ici...

Il donna une poussée à l'enfant qui courut sur quelques pas et continua ensuite de marcher vers la maison, mains aux poches, en balançant les hanches.

Le père rentra dans le hangar. Debout devant les pneus qu'il poussait du bout du pied, il pensa que lui aussi, aurait fait beaucoup de choses autrefois pour avoir un vélo. Malgré tout, il était déçu, comme il avait été déçu par le silence de sa femme. Ses lèvres bougèrent. Il murmura : « Après tout, si les gendarmes me trouvent, qu'est-ce que ça change ? » A ce moment-là, il le pensait vraiment. Il se baissa, releva les deux pneus qu'il appuya contre la cloison de planches. Les pneus resteraient là. Il ne les enterrerait pas. Les gendarmes pouvaient bien venir. Maintenant même, il regrettait de les avoir changés.

Il sortit du hangar et laissa la porte ouverte derrière lui.

L'enfant lisait le journal. La mère était dans la cuisine. Jacqueline mettait la table.

— Ce matin, je vous aurais bien pris des sardines chez Raillot. Il y en avait à cent quatre-vingts francs le kilo... Ce n'est pas souvent qu'il en ont à ce prix-là...

Le journal que l'enfant avait vivement posé sur une chaise, déployé en grand, glissa à terre. Le père le ramassa. Avant de le replier, il étudia le visage du motocycliste. Il le trouva déplaisant, avec quelque chose de méchant et de faux. Il pensait à lui, non pas comme à un homme mais comme à un objet qu'il aurait heurté.

La mère entra dans la salle tenant un plat dans ses mains. Jacqueline remarqua :

— Vous ne m'avez pas montré la jupe que vous deviez acheter à Lagny... Vous n'avez peut-être pas trouvé ce que vous vouliez ?...

— Si...

Elle n'avait pas envie de montrer la jupe à Jacqueline, pas plus qu'elle n'avait envie de la montrer à quiconque.

Ils commencèrent à manger. De temps en temps, Jacqueline se levait et allait à la cuisine, en commentant les gestes qu'elle faisait. Quand elle fit observer au père qu'il n'avait guère d'appétit, il se força à reprendre des macaronis. Un peu plus tard, il dit brutalement à son fils qui engloutissait de grandes fourchetées, le nez au ras de son assiette.

— Couche-toi sur la table pendant que tu y es...

La mère n'avait pas levé les yeux. Le père lui jeta un coup d'œil hostile. Elle mangeait avec délicatesse, sans faire de bruit. Cela lui avait plu au début de leur mariage, et sans qu'il ait jamais tenté de l'imiter, il avait été content qu'il en fût ainsi. Mais elle n'avait jamais fait une remarque à l'enfant. C'était comme si elle ne le voyait pas le plus souvent. Elle ne l'aimait pas, parce qu'il lui ressemblait, à lui le père, avec en plus l'arrogance des jeunes qui méprisent les gens mal portants.

Le père continuait de regarder sa femme, qui mangeait les yeux posés sur le dessous de plat de faïence au milieu de la table. L'accident venait remuer des questions que la routine, le jour-à-jour avaient endormies. Il se demanda pourquoi elle l'avait épousé. Il n'était ni riche, ni plus beau qu'un autre. Beaucoup plus tard, quand il avait compris qu'elle ne l'aimait pas, il l'avait interrogée. Elle s'était retranchée derrière des propos vagues, des mines un peu offensées. Qu'est-ce qu'elle ferait s'il allait en prison ? Lui manquerait-il ? Il ne le pensait pas. Il voyait tout ce qui les empêchait de former un couple. Il rêvait souvent à cette idée de couple. Au fond, c'était là qu'il avait toujours vu le véritable sens du mariage. Il la regardait comme s'il la découvrait et se disait qu'il l'avait aimée. De cet amour il restait quelque chose, qu'il chercha à définir sans y parvenir. Il fallait pourtant bien qu'elle ait une raison, cette tendresse qu'il continuait de lui porter. Quand il travaillait, il y pensait parfois. Il finissait toujours par se mettre en colère d'une manière ou d'une autre.

— Tu vas manger proprement, bon dieu...

L'enfant se redressa vivement et essuya ses lèvres d'un revers de main. Jacqueline se mit à rire, heureuse de sortir du silence, mais le visage dur du père la fit se taire. Elle dit indulgente :

— Sûr qu'il se tient mal, grand comme il est...

— Et toi, tu en ris comme une idiote...

Elle allait riposter, sans malice, mais elle vit les poings du père serrés de chaque côté de son assiette. Ils achevèrent le repas en silence.

Pendant qu'il prenait le café, Jacqueline débarrassa la table. La mère était retournée s'asseoir près de la fenêtre. L'enfant, accoudé, la tête entre ses mains repassait à mi-voix une leçon de géographie. Le père eut envie de relire l'article du journal mais il n'osa pas. Il alluma une cigarette et alla dans l'écurie. Là, il resta appuyé au mur, à regarder le cheval qui s'émouchait et tournait parfois la tête vers lui. Sa cigarette achevée, il

l'écrasa dans la rigole de ciment et rentra dans la maison. Devant la fenêtre, la mère attendait toujours les gendarmes. Qu'ils viennent, bon dieu, les gendarmes. L'enfant, qui lui tournait le dos, referma le journal et le repoussa loin de lui. Le père chercha Jacqueline du regard. Elle n'était pas là. Il dit :

— Je ne t'ai pas interdit de lire le journal...

L'enfant se leva, contourna la table et partit au fond de la salle où il prit une carabine à air comprimé qu'il se mit à dévisser. Le père pivota vers sa femme.

— Tu vas rester là toute la journée ?

Il n'attendit pas la réponse et s'en alla. La mère s'était levée. Elle erra dans la pièce, comme perdue et finit par s'asseoir sur une chaise devant la table. L'enfant souffla entre ses lèvres serrées.

— Ah là là, comme si c'était nous qui...

Il reposa la carabine, vint se camper devant la fenêtre, chercha son père du regard, ne le vit pas et prit le journal qu'il alla lire près de la cheminée. La mère contemplait ses mains qu'elle tournait et retournait avec lenteur.

— Ce type de Lagny, il n'était pas jeune... Pas beau non plus...

— Laisse ce journal, tu ferais mieux de te préparer.

L'enfant continua d'étudier la photo avec une voracité dégoûtée. Il replia le journal en quatre, le jeta de loin sur la table. Le journal glissa jusqu'aux mains de la mère dont les traits se crispèrent fugitivement. Une colère aiguë passa dans sa voix :

— Va-t'en à l'école...

L'enfant prit son sac de classe et sortit. Dans la cour il commença à siffler, ramassa un bâton qu'il lança devant lui le plus loin possible, avant de le ramasser de nouveau et de le relancer.

La mère retira la lettre de sa sœur de la poche de son tablier. Elle la relut. C'était la sixième ou septième fois depuis qu'elle l'avait reçue deux jours auparavant. C'était une longue lettre qui racontait la vie dans les deux pièces de Lagny. Germaine y parlait encore de leur enfance et des trois années de soleil qu'elles avaient passées dans la maison de Paulit, qu'elle avait un jour appelée « château » par moquerie et qu'elle continuait d'appeler ainsi. Elle parlait du temps où le père était riche, avant qu'il monte cette drôle d'affaire qui les avait ruinés.

La mère ne pensait pas au château mais au deux pièces de la rue Lesueur, où le soleil entrait un peu vers trois heures de l'après-midi dans la grande chambre.

⁂

Un bruit léger fit lever les yeux à la mère. Il pleuvait. Elle relut les dernières lignes et comme la veille au même endroit, elle soupira et se prit en pitié. Des larmes montèrent à ses yeux. Elles les essuya puis elle se leva et alla prendre le tricot qui était sur la tablette de la machine à coudre.

Elle hésita, le tricot à la main, puis une expression d'entêtement pesant apparut peu à peu sur son visage. Elle se dirigea vers la chaise près de la fenêtre.

Le père transportait à brassées les betteraves qu'il avait coupées en tronçons. Du seuil de l'écurie, il scruta le ciel. La pluie tomberait jusqu'au soir. Il traversa la cour et entra dans l'atelier. Là, il regarda les planches dressées contre le mur, les outils dans le râtelier. Il s'approcha de l'établi jusqu'à ce que ses jambes touchent le bois. Il saisit un ciseau à bois, le fit sauter dans sa main et le remit au râtelier. Il prit une des planches dressées contre le mur et passa sa main sur la surface rugueuse. Qu'aurait-il fait s'il avait été seul dans la voiture, ou bien simplement avec l'enfant ? Il n'allait quand même pas la rendre responsable de sa fuite, du coup de panique qui l'avait fait poursuivre son chemin ? Il se posa de nouveau la question. Il ne savait pas, mais ce qu'il savait, c'est que si elle lui avait dit : « Arrête-toi... » oui, sûrement, il se serait arrêté. Il n'y a que de cela dont il était certain. Pour le reste, il ne s'agissait que de suppositions. Sa main flattait la planche. Oui, il y avait ce qu'il voulait, ce qu'il souhaitait et qu'il ne faisait pas le plus souvent parce qu'elle était là. Dans ce qu'il accomplissait, sans qu'elle lui ait jamais rien conseillé ou déconseillé, il y avait une part qui ne revenait qu'à elle. Il ne savait pas exactement laquelle mais à cause de son silence, du jugement qu'elle ne prononçait jamais, il hésitait, tâtonnait, ajournait jusqu'à ce que l'occasion lui échappe. Quant il n'avait pas accepté les terres que lui proposait Cayaut, par exemple. Après, il lui en voulait. Ce n'était que de la faiblesse, de la lâcheté. Le mot l'arrêta. Il le soupesa avec prudence. Oui, à cause d'elle, il avait souvent été lâche. Il rejeta la planche sur l'établi. Ça n'empêcherait pas que c'était lui le coupable, pas elle. Il secoua la tête et se baissa pour ramasser la planche qui était tombée à terre après deux ou trois rebonds. Il la fixa dans l'étau, et penché sur l'établi, il se mit à raboter.

Un peu plus tard, il essuya la sueur de son front et se tourna vers l'homme en complet veston qui était entré. Il frotta ses mains contre son pantalon.

— Moi qui croyais vous amener le beau temps... Ça sera pour une autre fois...

Le représentant posa sa sacoche près du tas de copeaux.

— Ça va ?

— Oui...

— Je suis passé à tout hasard des fois qu'il vous manquerait un ou deux sacs de phosphates...

Le père fit un geste de refus. Il regardait Airelle. Son arrivée l'avait troublé et pendant une seconde il avait eu peur.

— J'ai eu un rendu de quarante sacs. Je me suis dit que je pourrais vous en faire profiter.

Le père hocha la tête. Par-dessus l'épaule d'Airelle, il voyait la mère qui était debout contre la fenêtre.

— ... A huit cent vingt-cinq, le prix d'usine...

— Le même que l'an dernier ?

— Celui à onze cents... Une bonne affaire... On ne suit plus cette qualité-là...

— A cause de quoi qu'on vous les a rendus ?

— C'est un propriétaire, Marty, de Bagneux, pour ne rien vous cacher. Il a décidé d'abandonner cinq hectares de pommes de terre pour essayer la prairie...

Marty ? Le père passa ses doigts sur la planche qu'il avait retirée de l'étau. La mère n'avait pas changé de position. Cependant, elle connaissait bien Airelle, depuis le temps qu'il venait à la ferme.

— Non...

— Tant pis... Ça vous fera peut-être faute... Et de la chaux ?

— Après le battage...

Le représentant tendit son paquet de cigarettes. Le père en prit une mais il ne l'alluma pas.

— Qu'est-ce que vous en dites, de cette histoire des Abrèdes ?

— L'accident ?

— Entre Lagny et Dormont, j'ai rencontré plus de vingt gendarmes...

La mère s'était assise.

— Ils cherchent un peu partout... Chez Thoriez, on m'a dit qu'ils examinaient toutes les voitures... Ils finiront par le retrouver... Des gars comme ça, je les guillotinerais sans procès, rien que pour l'exemple...

— Oui.

Airelle prit sa sacoche.

— Je vais vous laisser deux ou trois papiers.

Il tendit quelques feuillets de papier glacé.

— ... Ce que je vous recommande surtout c'est le « Bovo », à peine dix-huit francs le kilo et pour le bétail d'hiver, alterné avec le foin, ça donne des bêtes splendides.

Le représentant s'en alla. Le père avait posé les papiers sur l'établi. La main sur le rabot, il écouta la voiture qui s'éloignait. La mère entra.

— Qu'est-ce qu'il te voulait ?

— Me vendre quarante sacs de phosphates... Tu ne l'as pas vu assez souvent, Airelle, pour le reconnaître, non ?

Il lui tendit les feuilles de papier glacé.

— Range-les dans le buffet.

⁂

Quand elle fut partie, il se demanda comment aurait agi une autre femme à sa place. Ce n'est pas pour lui qu'elle avait peur. Pour qui alors, puisqu'elle ne risquait rien ? Sa nature qui s'effrayait sans raison ? Hier, le docteur avait encore parlé de ses nerfs trop délicats. Il lui avait donné des calmants. Le père pensa à cette idée de couple qui le tracassait depuis

plusieurs années, puis il se demanda de nouveau ce qu'il aurait fait s'il avait été tout seul dans la voiture. Alors, mais ce ne fut qu'une certitude fugitive, il fut persuadé qu'il se serait arrêté, ou du moins, le coup de panique passé, serait revenu en arrière. A quoi ça aurait servi puisque l'homme était mort ? Il secoua la tête, serra la planche dans l'étau et se remit à raboter.

En fin d'après-midi, l'épicier du village vint chercher cent kilos de pommes de terre. Le père les chargea dans la remorque accrochée à la bicyclette et les deux hommes entrèrent dans la salle. L'épicier posa trois billets de mille francs sur la table. Le père lui rendit cent francs.

— Vous me les comptez à vingt-neuf francs le kilo... La dernière fois, vous me les avez faites à vingt-sept...

— A vingt-sept, je ne m'y retrouve pas.

L'épicier était mécontent.

— On ne peut compter sur rien... Qu'est-ce qui me dit que la prochaine fois vous ne me les ferez pas à trente ?

— Ce n'est pas impossible.

Le père se demanda pourquoi il avait augmenté les pommes de terre de deux francs par kilo. Vingt-sept francs était déjà un bon prix. Il se dit qu'il n'aimait pas Loubilleux et qu'il aurait été content que l'épicier ne revienne plus à la ferme.

La mère tricotait près de la fenêtre. Elle n'avait pas regardé une seule fois l'épicier, sauf quand il était entré.

— Vous prendrez un verre ?

— Une autre fois...

Le père alla chercher la bouteille de vin. Il ne rapporta qu'un seul verre qu'il remplit et but à petites gorgées sous l'œil de l'épicier qui ruminait son mécontentement. Le père demanda, en observant sa femme :

— Et cet accident des Abrèdes, qu'est-ce que vous en dites ?

L'épicier leva la main avec indifférence pour montrer que l'accident ne l'intéressait pas. Il marcha vers la porte. La mère suivait chacun des gestes de son mari. Ses lèvres un peu retroussées montraient les dents claires et fines. Le père marchait à la suite de l'épicier, son verre à la main. Il demanda :

— On dit dans le journal que le gars sera arrêté avant ce soir... Vous y croyez, vous ?

— Si la police est bien faite, il sera arrêté, mais tels qu'on les connaît...

L'épicier poussa son vélo jusqu'à la barrière. Là, il l'enfourcha et pesa de tout son poids sur les pédales. La remorque le déséquilibra sur quelques mètres puis il partit droit, et se redressa sur la selle.

Le père rentra. Pendant une seconde, il s'arrêta devant sa femme, la contemplant, son verre vide à hauteur de son ventre.

— Pourquoi lui as-tu parlé de l'accident ?

— Pourquoi je ne lui en aurais pas parlé ?

Elle baissa la tête. Il emporta la bouteille et le verre à la cuisine.

Jacqueline secoua ses bottes de caoutchouc noir sur la première marche. Elle cria du seuil, furieuse :

— Il pourrait au moins répondre, Loubilleux, quand on lui dit bonjour...

Le père était debout dans l'encadrement de la porte de la cuisine, les paupières plissées de malice. Il se sentait joyeux. Jacqueline dit :

— Il ne soigne guère les clients... Il a de la chance de vendre moins cher que Toilu...

Il s'écarta pour laisser passer la servante et lui dit, alors qu'elle s'affairait déjà dans la cuisine.

— Je lui ai fait les pommes de terre à vingt-neuf...

— Il les revend trente-huit... Il les revendra quarante ou quarante-deux...

L'enfant entra dans un ébrouement de gestes. Il jeta son sac sur la table. Il ne prêta pas attention à sa mère et s'approcha de son père, les traits éveillés par l'excitation. Il aperçut alors Jacqueline qui était penchée sur l'évier. Il pinça les lèvres et fit un petit geste vif pour attirer son père dehors, la mine secrète et importante. Il chuchota :

— Viens..

Le père le suivit. De la malice plissait toujours ses paupières. Avant de franchir le seuil, il dit à sa femme, goguenard :

— On revient tout de suite...

Mais il s'arrêta à un pas de la porte. L'enfant se pencha pour distinguer le dos de Jacqueline.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

L'enfant hésitait, mécontent. Il montra la porte ouverte de l'atelier mais le père secoua la tête en souriant. L'enfant hésita encore puis se pencha brusquement jusqu'à ce que sa bouche viennent effleurer l'oreille du père.

— Tu n'as pas changé les pneus qu'il fallait...

— Comment ça ?

— Ils ont pris les empreintes de l'arrière. Il paraît que ça a marqué dans le goudron..

Devant l'air amusé du père, il s'enfiévra :

— C'est pas des racontars. C'est Baleillot, le fils du gendarme qui me l'a dit, et aussi qu'on avait trouvé des traces de peinture noire sur la poignée de freins de la moto...

— Bon.

Le père fit un pas de côté et montra la table de la cuisine à l'enfant.

— Maintenant, va faire tes devoirs...

L'enfant résista.

— Mais c'est pas des craques... Baleillot...

Le père s'était déjà éloigné de plusieurs pas. L'enfant rentra dans la salle en haussant furieusement les épaules. Il empoigna le sac sur la table, le dégrafa et le vida d'une secousse brutale qui dispersa en vrac les livres et les cahiers. La mère demanda :

— Qu'est-ce que tu voulais dire à ton père ?

— C'est pas tes affaires...

Jacqueline dit de la cuisine :

— Tu pourrais quand même répondre autrement... Attends ton père...

L'enfant souffla entre ses lèvres serrées, se laissa tomber sur une chaise et grommela des paroles indistinctes. Il ouvrit un cahier, un livre d'arithmétique et commença à écrire avec application.

Le père avait pris la route qui menait au village. Chez Doclay, le café-tabac, il y avait Burdon et Saulnier. Il but un pernod avec eux au comptoir. Saulnier parlait des trois mille plants d'artichauts qu'il avait fait venir de Morlaix. Après, il offrit une seconde tournée. Doclay quitta les deux femmes avec lesquelles il bavardait.

— Tu n'aurais pas un beau canard pour ma belle-sœur ?... Je passerai demain...

— Passe...

Doclay rendit la monnaie à Burdon, qui s'en alla.

— C'est une misère, cette affaire des Abrèdes... J'avais vu le gars deux ou trois fois au Comptoir des Fers.

Le père pensa qu'il avait dû le voir, lui aussi, quand il allait au Comptoir. Il n'avait pas dû le remarquer, car dans le journal sa photo ne lui avait rappelé aucun souvenir.

Saulnier but une gorgée de pernod.

— Un accident, ça arrive au plus malin, mais foutre le camp, c'est une autre affaire...

Il fit face au père.

— ... Et comme toujours dans ces cas-là, personne n'a rien vu.

Le père s'accouda plus confortablement au comptoir.

— A cette heure-là, j'étais sur la route...

— Et tu n'as rencontré personne, ni dans un sens ni dans l'autre ?

— Non...

Doclay, qui faisait sauter dans sa main un ouvre-bouteille, observait le père. Il remarqua :

— Vous avez dû passer juste avant...

— Oui...

— Il paraît que d'après l'analyse de la peinture qu'on a retrouvée sur le guidon de la moto, ça serait une traction noire...

La 15 chevaux Citroën du père était noire.

— ... Toujours d'après l'enquête, la voiture devrait porter des marques à un mètre de terre sur une des portières de gauche... Ils sont malins maintenant... Ils font ça scientifiquement...

— Oui... Ils finiront bien par retrouver le gars.

Le père paya. Saulnier s'en alla. Doclay ouvrit une cartouche de gauloises et rangea les paquets dans un des rayons de bois. Quand le père fut à la porte, il lui rappela :

— Pour le canard, je passerai en début de matinée.

Il faisait nuit. La pluie tombait toujours. Le père remonta le col de

sa canadienne. Il pensait à la manière soupçonneuse dont le buraliste l'avait observé. Doclay était en bons termes avec les gendarmes. C'était obligé dans son métier. Il y avait aussi les traces de peinture noire. Ils allaient vite maintenant. Malgré tout, ils pouvaient se tromper : la preuve, l'éraflure et l'enfoncement n'étaient pas à un mètre du sol, mais à cinquante centimètres à peine.

A une centaine de mètres de la ferme, il rencontra Jacqueline qui revenait au village. Elle descendit de bicyclette. Le mercredi, elle passait la soirée chez sa sœur, avec qui elle dînait.

— Votre femme se demandait où vous étiez...

Elle se tenait contre lui et avait son visage si près du sien qu'il sentait le parfum qu'elle mettait dans ses cheveux.

— Je n'avais plus de cigarettes.

— Elle n'a pas été bien tout cet après-midi... Ça fait pitié de la voir comme ça... Alors ils n'y peuvent vraiment rien tous ces médecins ?...

— Il paraît...

Il fumait à courtes bouffées pressées et la cigarette éclairait de rose le visage levé de Jacqueline. Il dit, parce qu'elle restait silencieuse, sans un geste, et qu'il en était un peu gêné, troublé aussi :

— Elle n'a jamais été bien...

— On peut dire que vous n'avez pas été gâté...

Il n'aima pas le ton un peu pleurnichard qu'elle avait pris pour dire cela. De toute manière, est-ce qu'elle croyait qu'il aurait préféré une fille comme elle ? Il s'écarta d'un pas.

— Allez, à demain...

— A demain... Elle m'a dit de rapporter des côtes de mouton...

***

Dans la salle, l'enfant lisait en remuant les lèvres, assis devant la cheminée.

— Où que tu étais ?

— Je n'avais plus de cigarettes...

La mère sortit de la cuisine. Elle posa le plat de saucisses aux haricots sur la table, rapprocha une chaise.

— C'est prêt...

Ils mangèrent. L'enfant, maussade, heurtait bruyamment sa fourchette contre l'assiette. Il lançait des coups d'œil de rancune à son père qui mâchait avec lenteur. La mère allait et venait de la cuisine à la table. Il vit qu'elle avait à peine touché à son assiette, mais il ne dit rien. Il se contenta de faire remarquer à l'enfant, qui s'agitait sur sa chaise et continuait de faire cliqueter sa fourchette contre son assiette pour attirer l'attention :

— Si tu restais tranquille...

Vers la fin du dîner, il annonça que s'il pleuvait encore le lendemain, il en profiterait peut-être pour réparer le plancher du grenier. Personne ne lui répondit. Alors il se leva et se mit en quête du journal. Il ne le trouva pas.

— Où as-tu mis le journal ?

La mère alla au fond de la salle et le rapporta. Il était sous la boîte à couture. Il lut les nouvelles de seconde page, les bandes comiques et les petites annonces. Ensuite il examina la photo du comptable en se nettoyant les dents et relut l'article. Pendant que la mère était à la cuisine, l'enfant s'approcha vivement de son père et dit à mi-voix :

— Bouteillau m'a dit qu'on en parlait dans les journaux de Paris...

Le père le regarda fixement et l'enfant battit en retraite. De la cheminée, il dit avec mauvaise humeur :

— Elle est pas là, Jacqueline... On peut parler. Y a que nous...

— Monte te coucher...

L'enfant rafla son livre d'histoire et s'en alla. Il monta l'escalier en faisant le plus de bruit possible, butant dans chaque marche. Le père et la mère avaient tourné leurs regards vers l'escalier. Le visage de la mère exprimait une résignation amère. Elle rentra dans la cuisine. Le père posa le journal sur la table et quitta la salle.

La pluie n'avait pas cessé. Il entra dans le hangar. Quand il revint, deux heures plus tard, le journal n'était plus sur la table. Il alla soulever la boîte à couture. Il n'était pas là non plus, alors il le chercha et finit par le trouver dans un placard au milieu d'une pile de vieux hebdomadaires. Il relut de nouveau l'article. Le motocycliste avait quarante-deux ans. C'était à peu près son âge à lui aussi. Il avait acheté la moto un mois auparavant. Le père posa le journal sur la table. Il l'avait plié en deux et on voyait en évidence la photo de l'homme qui occupait le coin droit. Il but un verre de vin et monta au premier étage.

— Pourquoi es-tu sorti ?

— J'ai changé les pneus avant et enterré les autres...

— Où ça ?

— Ça me regarde...

Elle était assise sur le lit, encore plus pâle que d'habitude, et ses lèvres étaient aussi blanches que le reste de son visage. La lumière au-dessus du lit faisait briller ses cheveux mousseux et leur donnait une couleur rosâtre.

Il ôta son pantalon.

— Tu devrais aller passer quelques jours à Lagny, chez ta sœur...

Il se ravisa aussitôt.

— Non... Tu l'aimes tellement que tu serais capable de tout lui raconter...

Il y avait des moments comme celui-ci où il la haïssait, mais cela ne durait jamais. D'ordinaire, c'était parce qu'il se sentait très seul ou très las.

La mère s'était laissée aller contre l'oreiller, la tête tournée vers le mur. Quand il souleva les couvertures pour s'étendre à son côté, elle avait fermé les yeux. Un peu plus tard, après qu'il eut éteint la lampe, il dit avec un reste de colère :

— Demain, il faudra veiller à ne pas passer la journée devant la fenêtre... Jacqueline est plus fine que tu ne le crois...

Il n'espérait pas de réponse. Il ajouta quelques instants plus tard :

— C'est moi qu'ils arrêteront, alors tu n'as pas lieu de t'inquiéter...

Il allait poursuivre, mais la main de sa femme se posa sur son bras. Il demanda :

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Dis-le...

Elle murmura :

— Si seulement cet homme-là n'était pas mort...

Comme d'habitude, elle n'avait pas voulu répondre. Sa main avait lâché son bras. Le père mit du temps à s'endormir. Il pensait aux premières années de leur mariage, à l'air de douceur et de discrétion de sa femme, à la sœur de Lagny, sucrée et complimenteuse, qu'aucun homme n'avait voulu épouser. Près de lui, la mère ne dormait pas. De temps en temps elle changeait de position avec précaution et soupirait.

Le lendemain, il ne pleuvait pas. Le père alla étendre du fumier dans le champ. Vers neuf heures, son fils vint l'aider. Auparavant, il était allé dans le hangar et avait vu que les pneus avant de la voiture avaient été changés. C'était jeudi. Il avait pensé à ses camarades qui joueraient au ballon sur la place. Il avait hésité, puis il avait pris une fourche et était venu rejoindre son père.

— Où que tu as enterré les pneus ?

— De quoi tu t'occupes ?... Tu ne te rappelles pas de ce que je t'ai dit ?

Plus tard, alors que tous les tas de fumier étaient étalés, l'enfant avait reparlé du vélomoteur. Le père n'avait pas répondu.

A onze heures, quand ils rentrèrent à la ferme, Jacqueline bavardait avec Doclay. Ils se turent à l'approche du père.

— Je suis venu chercher le canard.

— Va le choisir avec Jacqueline...

Le père vit le journal du matin sur la table. On avait enlevé la bande. La mère dit :

— C'est Jacqueline...

Elle reprisait une chemise devant la machine à coudre. Doclay et la servante revenaient avec le canard. Le père le pesa.

— Onze cent vingt... A quatre cent soixante le kilo...

— Bientôt, tu les vendras plus cher que Sormot.

— Je sais comment je les nourris...

Le père soutint le regard de Doclay, qui montra le journal du menton.

— Tu l'as lu ?

— Non...

— Je crois qu'ils ne sont pas loin de rattraper le gars... C'est dommage

que tu ne sois pas passé cinq minutes plus tôt aux Abrèdes l'autre jour... Tu aurais pu témoigner...

— C'est une chose dont on se passe...

— Il paraît qu'ils savent maintenant de façon sûre que c'est une voiture noire... Juste la couleur qu'il aurait pas fallu. Des voitures noires, il y a que ça...

Le père attacha les pattes du canard, qui se débattit et lança quelques cris.

— ... En tout cas, ils se remuent les gendarmes...

— Ils sont payés pour ça.

Le père compta l'argent et plia les deux billets de cinq cents francs. Il les mit dans une poche et la monnaie dans une autre.

— Tu viendras faire la partie ce soir ?

— Peut-être...

Doclay s'en alla, tenant le canard par les pattes. Jacqueline rejoignit le père devant la maison.

— Vous savez qu'ils examinent les voitures ?

— Pourquoi que tu me dis ça ?... Parce que j'étais en route ce soir-là ?

— Bien sûr que non...

— Tu as donné le fourrage ?

En traversant la cour, Jacqueline se détourna deux fois. Derrière le père, la mère qui était venue sur le seuil dit :

— Elle a son idée...

Il fit face à sa femme.

— Tu n'en aurais pas une à sa place ?

Elle avoua dans un souffle :

— J'ai peur...

Il la regardait. Lui aussi avait peur, mais pas de manière continue. Parfois même il se sentait plus à l'aise, plus détendu qu'il ne l'avait jamais été. Il finit par dire, car il voyait qu'elle attendait une parole :

— S'il y a une chance de passer au travers, autant ne pas la perdre...

Ce n'était pas tout à fait ce qu'il avait voulu dire. Il en fut mécontent, se détourna avec brusquerie et se dirigea vers l'étable. Il avait eu envie de rentrer dans la salle pour lire le journal, mais à cause de la présence de la mère qui n'aurait pas cessé de l'épier, il avait préféré attendre.

Il changea la litière des vaches. Dans l'écurie voisine, on entendait l'enfant qui parlait au cheval qu'il était en train de panser. Jacqueline allait et venait avec des brassées de fourrage. A plusieurs reprises, elle parut sur le point d'adresser la parole au père, mais son mutisme, le visage qu'il tournait obstinément vers sa besogne, la découragèrent et elle se contenta de l'observer tristement. Quand les râteliers furent pleins, elle sortit après un haussement d'épaules qu'il ne vit pas.

Le père n'ouvrit le journal qu'après le repas. Il n'y avait rien de nouveau. Il lut : « André Lecort sera enterré demain. On se réunira à l'église Sainte-Barbe à quatorze heures. » A cause de ce corps qu'on

allait mettre en terre, des gens qui suivraient le corbillard, la mort du motocycliste prit une certaine réalité pour le père. Pour la première fois, il plaignit l'homme. Il poursuivit sa lecture. On répétait que la police était sur les traces de l'assassin. Il le dit. Jacqueline eut un petit rire de mépris.

— C'est ce qu'on dit toujours...

Elle se tenait devant la mère, une pile d'assiettes à la main, la mine malveillante. L'enfant épiait son père avec une attention inquiète. Quand il le vit poser le journal sur la table, il se pencha et dit :

— Il y a pas de photo cette fois...

Jacqueline revenait de la cuisine en grommelant :

— La police... la police... S'il fallait qu'elle arrête tous ceux qui ont fait quelque chose...

La mère, qui fouillait dans sa boîte à ouvrage, dit à la servante qui passait près d'elle :

— J'ai pris du fil blanc ce matin au village... Vous pourrez vous mettre aux draps...

Jacqueline partit vers la cuisine et toute son attitude exprimait la hargne et qu'elle en voulait à la mère. Le père, qui enfilait sa canadienne, se demanda pourquoi la mère était allée au village, le matin. Elle y allait rarement et n'aimait pas cela, car elle détestait les manières bavardes des paysans qui l'habitaient.

L'enfant demanda :

— Qu'est-ce que tu es allée acheter au village ?

Le père, qui avait déjà descendu la première marche du seuil, attendit pour entendre la réponse.

— Il n'y avait plus de savon...

⁂

Le père rentra à quatre heures. La mère, qui était à la fenêtre, recula dans l'ombre de la salle. Jacqueline devait être dans la laiterie, car l'écrémeuse bourdonnait.

Il alla dans le hangar, examina les réparations qu'il avait faites et s'assit sur une caisse renversée. Il resta là plusieurs minutes, réfléchissant à tout ce qui se passerait si on découvrait qu'il était l'auteur de l'accident. Il n'éprouvait plus de colère contre le motocycliste, mais plutôt un écœurement diffus, presque physique, et le sentiment que tout cela n'était qu'une sotte plaisanterie.

Il se leva, posa la main sur le capot de la voiture, puis il marcha lentement vers la maison. Quand il aperçut la mère par la porte de la cuisine, il obliqua et entra dans la laiterie. L'enfant, pressé contre Jacqueline, lui caressait la poitrine. Le haut du tablier de la servante était déboutonné et on apercevait son corsage blanc. Elle se dégagea vivement, tandis que l'enfant, le visage rouge, faisait face. Le père

fit un pas, le gifla, l'empoigna par le col de sa chemise et le gifla encore à deux reprises. L'enfant cria, et quand le père le frappa de nouveau, il lui jeta au visage :

— Comme si tu pouvais parler, toi...

La main du père atteignit l'enfant qui trébucha. Le père se détourna. La mère était dans l'encadrement de la porte.

— Va à la maison...

L'enfant s'esquiva d'un bond.

— Toi aussi...

La mère hésita. Elle regardait Jacqueline. Elle dit :

— Ça devait arriver...

Elle toisait la servante avec un mépris satisfait. La jeune femme, debout contre l'écrémeuse, les mains à plat contre sa poitrine, avait les larmes aux yeux. Son tablier était mal reboutonné et on voyait son corsage. Le père dit :

— Non, ça ne serait pas arrivé si...

Il se tut, fit un geste furieux. Il ouvrait et refermait la main avec laquelle il avait frappé l'enfant. Il ordonna moins rudement :

— Allez, va-t'en...

La mère s'en alla. Le père marcha vers Jacqueline, qui se rencogna entre le mur et l'écrémeuse. Il se contenta d'arrêter l'écrémeuse, souleva le couvercle, regarda et le reposa.

— Il faudra que tu partes...

— Maintenant ?

— Ce soir.

— Vous le direz ?

— Je le devrais... Vous ne pouvez jamais vous tenir à votre place...

— J'allais pas crier...

Elle se tut, embarrassée. Il se demanda si c'était la première fois qu'elle se faisait ainsi serrer de près par l'enfant. Il en était à peu près sûr.

— C'est pas ce que vous croyez. J'avais les mains occupées, il m'a attrapée par derrière. J'ai été surprise...

Elle fit un pas en avant, le visage levé vers lui, et dit avec défi, la voix presque stridente :

— Votre femme croit bien que vous et moi... Pourtant...

— Les gens croient ce qui les arrange... Rajuste-toi et donne-toi un coup de peigne...

Il alla à l'écurie, attela le banneau et fit quelques voyages de fumier. Il ne rentra à la maison qu'à la nuit tombée. Sa femme faisait la cuisine. Il ne vit pas Jacqueline.

— Tu l'as payée ?...

— On lui devait treize jours... Je ne lui ai rien donné pour ses huit jours. Elle n'a pas eu le front de réclamer, d'ailleurs...

Elle restait devant lui, une casserole vide dans une main, un tampon

de paille de fer dans l'autre. Il fut gêné par la satisfaction un peu méchante qu'exprimait son visage. Elle n'avait jamais été bonne, ni généreuse. Il pensa : « Jacqueline vaut mieux qu'elle » et il en fut gêné.

— Où est le petit ?

— Je ne l'ai pas revu. Il s'est sauvé vers le village...

L'enfant rentra après le dîner. Il traversa la salle si vite que son père le vit à peine. Il courut dans l'escalier et la porte de sa chambre se rabattit en claquant. Ensuite, on n'entendit plus aucun bruit. Quand l'enfant avait escaladé les marches en courant, le père, qui mangeait sa soupe, l'avait suivi des yeux. Il y avait de la tendresse et de la gaieté dans son regard. La mère avait dit :

— Qu'est-ce qu'on va en faire ?

Il l'avait examinée. Il était quand même surpris. Il avait dit :

— Qu'est-ce que tu veux qu'on en fasse ?

Elle avait pris son visage de réprobation. Sa vaisselle faite, elle était allée se coucher. Avant de monter, elle s'était approchée de lui.

— Tu ne viens pas ?

— Plus tard...

Autrefois, il aurait vu de la sollicitude dans sa question. Maintenant il savait qu'elle était simplement inquiète, ce qui ne l'empêchait pas de penser qu'il se trompait peut-être, qu'il s'était toujours trompé et n'avait pas su la prendre.

Quand elle fut partie, il resta plusieurs minutes, sans rien faire, sans fumer, sans presque bouger. Il sautait d'une idée à l'autre, de l'accident à son fils et de là à la mère pour revenir encore à l'accident. Il se demanda encore ce qu'il aurait fait s'il avait été seul dans la voiture. En toute justice, il ne savait pas. Il alla chercher une pile de vieux illustrés dans le placard et se mit à lire, accoudé à la table, les joues dans les mains. Il monta se coucher quand il s'aperçut qu'il s'endormait sur sa lecture.

⁂

Les gendarmes arrivèrent à la ferme le lendemain matin à huit heures. L'enfant, qui déjeunait dans la cuisine, sortit en courant dès qu'il les vit, traversa la cour et ouvrit la barrière du potager où son père jardinait. Les gendarmes suivirent l'enfant, et l'un d'eux se mit à courir après quelques pas.

L'enfant cria :

— Ils sont là !...

Le père, appuyé sur sa bêche, regardait les deux gendarmes. Il essaya de la main et de la voix de calmer son fils, mais l'enfant sautait çà et là, d'une plate-bande à l'autre, comme un animal pris au piège.

— On est venus voir votre voiture.

Le père planta sa bêche dans la terre retournée. Il frotta ses mains l'une contre l'autre et rejoignit les gendarmes dans la grande allée.

— Ce n'est pas la peine, c'est bien moi qui ai tué le motocycliste...

L'un des gendarmes fit un signe d'approbation. Le père ajouta :

— Je crois que de toute façon, je serais allé vous trouver cet après-midi...

Le second gendarme sourit d'un air de doute. Son collègue sortit des menottes. Il les referma sur les poignets du père qui avait tendu les mains. Il dit à l'enfant qui, son poing sur sa bouche, les yeux fous, semblait sur le point de hurler :

— Rentre à la maison...

Dans la cour, le père demanda aux gendarmes :

— Comment que vous avez su ?

— Une lettre...

Le plus âgé des deux gendarmes tira de sa poche une feuille de papier écolier qu'il déplia. Il la montra à distance. Penché en avant, le père lut en fronçant les sourcils. Le gendarme dit :

— Ça a été arraché à un cahier d'écolier.

Le père monta dans la camionnette arrêtée devant la porte de la ferme.

— On va directement à Lagny.

Le père dit, en s'installant entre les deux gendarmes :

— Ce n'est pas mon fils...

L'enfant était au bord du chemin, les yeux brillants, sautant d'un pied sur l'autre, le visage parcouru d'ondes rapides. Le gendarme répéta :

— C'est un cahier d'école...

— Montrez encore...

Le moteur tournait. Le gendarme présenta de nouveau la lettre au père, qui la lut lentement, le front plissé. Quand il eut fini, il fit :

— Ah !

— Ce n'est pas votre fils ?

— Non.

— Qui alors ?

Il hésita.

— Je ne sais pas...

La voiture démarra. L'enfant courut pendant quelques pas comme s'il voulait la suivre. Le gendarme qui conduisait lui cria :

— Tu le reverras ton père !...

L'enfant s'arrêta à bout de souffle quand la voiture l'eut distancé d'une centaine de mètres. Il revint vers la ferme. Dans la cuisine, il s'assit sur une chaise et se mit à pleurer, doucement d'abord, puis à grand bruit.

La mère sortit de la cuisine, un torchon à la main. Elle s'arrêta devant l'enfant, le visage triste. Elle lui posa la main sur l'épaule, alors il se leva d'une détente, prit son sac de classe et s'enfuit en courant et pleurant à petits sanglots rauques.

La mère passa sa main sur son front. De la fenêtre, elle regarda le buste puis la tête de l'enfant disparaître peu à peu derrière le mur

qui bordait le chemin. Quand l'enfant eut disparu, elle se dirigea lentement vers la cuisine et fit couler l'eau sur l'évier. Demain, elle irait chez sa sœur, à Lagny, par le premier car. La tante de Berny, la sœur du père, accepterait de prendre l'enfant. Elle l'avait souvent proposé. Il serait plus heureux là-bas qu'avec elle.

La mère plongea ses mains dans l'eau, les retira, et tandis qu'elle les tenait devant elle, doigts écartés, et que les gouttes tombaient une à une, elle regardait autour d'elle avec un dégoût qui fit place peu à peu à de l'apaisement.

JEAN HOUGRON

CHRONIQUE DES LIVRES

L'AMANT DE CINQ JOURS

par Françoise PARTURIER *(Julliard)*

Un plaisant récit, gentiment immoral (*Les Lions sont lâchés*), des chroniques plus à leur place dans les colonnes d'un quotidien que dans les pages d'un recueil, ont fait connaître le pseudonyme de Nicole. Levant un voile sur cet anonymat bien parisien, l'une de ces deux jeunes femmes affiche aujourd'hui ses propres couleurs. *L'Amant de cinq Jours* (quel mauvais titre !) c'est le gigolo classique, qu'on croyait enterré par Françoise Sagan au profit de l'homme de quarante ans. Ce nouveau *chéri* est gai, spirituel, tendre à ses heures, d'une vitalité inépuisable et même il a du talent.

Deux dames l'aiment : l'une lui offre gîte, voiture et couvert, biens dont, en galant homme, il fait bénéficier l'autre ; la première le fait vivre mais ne nourrit plus ses rêves ; la compagnie de la seconde n'a été d'abord qu'un passe-temps pour devenir un besoin lancinant, qui ressemblerait à l'amour si l'auteur ne tenait un tel sentiment pour pitoyable et périmé. Mais ces *Liaisons dangereuses* 1960 finissent sur une conclusion morale : la jeune Mme Thiébault voulait bien combiner des semaines d'adultère et des week-ends conjugaux, non mettre en péril son confort psychologique et moral. Elle retrouvera donc son inspecteur des Finances de mari.

Dans ce récit piquant, banal et astucieusement cynique, on se gardera de voir un témoignage sur les mœurs d'aujourd'hui : *la facilité aussi est une convention* que l'auteur, qui ne manque pas de lettres, a suivie trop scrupuleusement. Son héroïne trompe son mari comme d'autres jouent au bridge et croit, d'assez bonne foi, que son ménage est excellent.

PIERRE DE BOISDEFFRE

LES PRÉS ONT ASSEZ BU

par Rodolfo FONSECA *(Ed. Albin Michel)*

« Je sais qui a tué le Polonais : c'est le Toto. » Ainsi Vlad, jeune Roumain de quatorze ans, poussé par sa mère, dénonce à la police l'assassin de l'amant de celle-ci, un veilleur de nuit que le père, géant « hématophobe » (*sic*) a payé pour agir à sa place.

Le vrai sujet — très beau — est la déception d'un fils devant l'inconduite d'une mère perverse. Elle meurt, et, délivré de la réalité, il peut recréer l'image maternelle idéale dont il a besoin.

Seuls le « veilleur de nuit » et la Prière d'Insérer situent l'action en Amérique du Sud. On se demande si une certaine sobriété, qui a son agrément, ne masque pas parfois l'impossibilité d'approfondir.

CLAUDINE DECOURCELLE

(Suite de la chronique des livres page 106.)

LE MAL DE L'ARMÉE

par JULES ROY

On aurait tort d'ignorer ou de mépriser les angoisses par lesquelles des milliers d'hommes justes passent, à certains moments de l'histoire nationale. L'armée, puisqu'il s'agit d'elle, n'est plus ce grand corps que les gouvernements peuvent manœuvrer à leur gré sans se soucier de ce qu'il éprouve. On l'a trop fait sans la ménager. On l'a soumise à trop de malheurs en vertu du principe qu'elle existe pour souffrir et pour obéir. Le temps est révolu où son état la condamnait, parce qu'elle était payée pour cela, à exécuter sans les discuter les ordres des princes à la solde de qui elle se trouvait.

Aussi paradoxal que cela paraisse à ceux qui ne la connaissent pas, la craignent ou la détestent, nulle masse n'est plus sensible qu'elle à l'adversité, au découragement, ou à l'équivoque d'une grande entreprise. Parce qu'elle détient l'innocence de l'adolescence et parce qu'elle représente la sauvegarde de l'intégrité de la nation, elle a besoin de se savoir aimée, protégée et admirée. L'habitude de recevoir des coups ne la console pas des trahisons. Sa vocation du sacrifice ne lui donne pas la sérénité dont elle rêve. Par respect pour sa fin qui est la mort pour la patrie, et qui lui confère une noblesse entre tous les membres du même pays, elle exige de savoir pour quoi et pour qui elle meurt. L'incertitude qui a présidé trop longtemps à son emploi dans des causes qui pouvaient être indifféremment défendues ou refusées par des hommes dont l'honnêteté n'est pas suspecte l'a conduite à douter de la vérité de sa fin. Elle s'interroge et c'est la plus grande infortune qui puisse lui arriver, puisque, s'interrogeant, elle se divise.

Il y a des moments où cette communauté qui vit repliée sur soi-même éprouve violemment le désir de rompre avec le monde qu'elle a mission de protéger parce qu'elle n'y trouve plus rien de ce qu'elle aime. Par tendance naturelle vers le fascisme ? Sûrement pas, du moins dans son ensemble. Par ascétisme. Par haine du mensonge. Se croyant trompée, depuis dix ans qu'elle verse son sang dans des guerres que la nation a paru renier ou dont on a pu croire à juste titre qu'elle se désintéressait, l'armée a paru décidée à en finir avec le mal profond de ces reniements,

quitte à mourir en beauté et à jeter un exemple de désintéressement parfait comme une insulte à la face du siècle. De cela il ne faut pas trembler. Un pays n'a rien perdu de sa jeunesse quand les hommes capables de tout risquer pour une idée n'y manquent pas.

L'armée ne reconnaît plus ceux qui essaient de lui faire entendre le langage de la raison s'il lui semble que la raison l'a trompée. Alors le vertige de l'aventure l'aspire. Son désir de donner une leçon de courage la pousse à écarter ce qu'elle considère une fois de plus comme des solutions trop faciles où elle discerne des signes de paresse ou de peur. On l'a tant humiliée dans le passé qu'elle voudrait prouver avec éclat ce dont elle est capable, et son besoin de victoire se débride par une menace de fronde à l'égard des gouvernements dans lesquels elle ne croit plus. Car la victoire est son pain.

Aussi vacille-t-elle parfois sous les tempêtes qui secouent la nation ou ce qu'elle voit de la nation. Elle est prête à se laisser abuser par la partie de l'opinion qui prétend défendre le principe de l'honneur militaire. A vrai dire, plongée dans l'action, comment dépasserait-elle du regard les limites du terrain où elle est engagée pour embrasser l'avenir ? Comment comprendrait-elle que son rôle s'achève, qu'il a déjà perdu son art classique dans les guerres nucléaires, et que, dans les guerres révolutionnaires, c'est moins une bataille de force qu'elle doit remporter qu'une bataille d'opinion, au service de la politique ? Elle qui souffre et saigne, comment saurait-elle que, si le rôle qu'elle joue est le plus pathétique, il n'est ni le seul ni le plus grand ?

⁂

« Je vous abandonne volontiers la guerre d'Indochine et tout ce que j'ai pu faire jusqu'à présent dans cet ordre d'idées. La seule cause juste pour laquelle j'aie jamais combattu est la guerre d'Algérie. N'y touchez pas. J'ajouterai en ce qui me concerne que si nous déposons les armes il ne faudra plus me demander de les reprendre pour quoi que ce soit. On pourra m'envoyer la musique de la garde républicaine et toutes les *Marseillaise...* »

Ainsi me parlait, il y a un an exactement, le commandant X... dans un café des Champs-Elysées où nous nous étions réfugiés pour avoir chaud. Quatre ans plus tôt, une amitié s'était nouée entre nous près d'un campement de chameliers suspects, dans le désert. A leur recherche, nous avions roulé en jeep pendant quatre ou cinq cents kilomètres de savane. On étouffait et le sable brûlait nos yeux et nos poumons. Le soir, nous avions entonné de pleines outres d'un mélange d'eau sucrée et de cognac. En la personne de cet officier, j'avais cru retrouver un Psichari de notre ère, qui acceptait de voir la Croix du sud se lever au-dessus des derricks, puisque le pétrole allait guérir la faim. A Paris, je ne le reconnaissais plus. Des flammes agitaient son visage tourmenté. Sa voix était devenue tran-

chante. Je le sentais hostile et fermé, décidé à s'engloutir avec ce qu'il considérait comme une cause sacrée dont nous étions les naufrageurs.

A l'époque, il n'était pourtant pas question de mettre fin à tout prix à la guerre, mais nous étions nombreux à nous efforcer de trouver un moyen honorable pour les deux partis de cesser le conflit et d'employer l'argent et la sueur à soulager la misère. Ce soir-là, je ne répondis pas et je reconduisis le commandant X... à son hôtel, mais je ne dormis pas. Le ton de son désespoir me hantait. Pourquoi cet attrait soudain pour le pire, ce dessein de rompre avec la communauté nationale, cette décision dont il m'avait parlé à mots couverts de lever une bande d'insurgés à l'image de celles de la révolution algérienne, et de s'enfoncer avec elle dans le maquis ? Je pensai que c'était par méfiance à l'égard du pouvoir civil, par dégoût d'une politique qui ne conduisait à ses yeux qu'au désastre. Par horreur de la défaite aussi. L'armée n'était pas remise de Dien Bien-Phu et de la victoire de Suez dont on l'avait frustrée.

Le lendemain, je le revis. Je lui expliquai qu'il n'était pas question pour nous d'infliger à l'armée la moindre honte mais de chercher ensemble une solution du problème et l'établissement d'une paix qui reposerait sur la justice et l'égalité des droits. Il convint que nous étions d'accord et je le quittai rasséréné. Mais sa violence de la veille me troubla longtemps. Ce qui m'inquiétait le plus était son aveuglement et son refus de tenir compte de l'opinion internationale. Nous nous quittâmes cependant rassurés sur nous-mêmes et il m'invita à venir le voir dans le sud algérois. J'acceptai et n'eus pas le temps de mettre ce projet à exécution. Deux mois plus tard, il était mort.

⁂

En vérité, cédant au désespoir ou se croyant engagée sur une fausse voie, l'armée est-elle donc capable de trahir le gouvernement ? Qui en doutait le 13 mai ? Pour le 24 janvier, on se demande comment quelques égarés ont pu être tentés d'accomplir ou de laisser s'accomplir un coup de force contre l'homme qui a, en 1940, refusé la défaite pour son pays. A cette époque, la légalité était en opposition avec le cœur et l'esprit. Deux ans plus tard, au débarquement des Alliés en Afrique du nord, la même angoisse séparait l'armée en deux camps. Pour peu de temps, il est vrai. Qui pouvait alors accuser de félonie ceux qui s'acharnaient à rester fidèles à un vieux maréchal qui avait juré de ne jamais les tromper ou ceux qui décidaient de ne plus l'écouter ?

« Où est la vérité ? Où est le devoir ?... » Telles sont les questions que se pose l'armée quand elle hésite entre l'obéissance au régime et l'aventure qui se déguise sous des oripeaux de vertu, et non pas : « Où est l'avantage ?... » Quitte à rompre avec une partie de la nation, elle voudrait savoir où est le plus difficile afin d'entraîner les meil-

leurs à sa suite, et la nostalgie de ne pas rassembler le plus grand nombre se charge d'une sombre résolution de parias. A croire qu'ils détiennent la vérité, les enfants révoltés goûtent une amère volupté. Chez eux, les mots perdent leur sens pour se charger de magie noire, les valeurs se confondent et les héros se laissent duper par des proclamations de barricade inspirées devant le zinc d'un bistrot.

Ces hommes, qui ne les comprendrait ? Qui n'admettrait qu'ils demeurent parmi les gardiens de l'honneur et de la fidélité, et que, rebelles ou tentés de l'être, ils croient prendre la relève des guides de la nation et d'un Etat qui a donné trop de preuves de défaillance ? Comment ne les excuserait-on pas d'avoir cru, un moment, que l'Etat gardait cette tête vulnérable dont on avait fini par se convaincre que toute volonté lui faisait défaut ? En vérité, il a suffi à l'Etat de montrer qu'il existait, savait ce qu'il voulait et ne cédait pas devant les risques de déchirements pour que les notions de subordination s'affirment à nouveau et que l'armée ait enfin le chef dont elle se plaignait de manquer.

⁂

Une nation comme la nôtre, habituée aux scissions politiques et aux unions de la dernière heure au point d'y lire les signes de sa santé intellectuelle voudrait se reposer de ses dissensions sur une armée qui ne lui ressemblât pas et demeurât un bloc sans fissure, hors des factions. Mais comment l'armée qui subit le sort de toutes les classes de la nation et se pétrit de leurs influences entrerait-elle dans ce jeu ? On ne brave pas les risques de guerre civile sans menacer l'armée des mêmes dangers. On n'attente pas à l'unité nationale sans ébranler les fondements de la discipline. On n'est pas en désaccord sur le but sans troubler la conscience des hommes qui sont chargés de l'atteindre.

Le coup de force réussi, la France sombrait dans le chaos pour un siècle. Il a suffi d'un homme providentiel. Il a fallu surtout qu'avec son aide une vieille nation au sang bouillant recouvre subitement son équilibre et le sens de la mesure pour que tout rentre dans l'ordre, que l'armée regagne sa place et les imposteurs le néant. Mais on serait coupables si on laissait croire à ceux qui détiennent, par délégation, la force des armes, qu'il puisse exister d'autre salut pour eux que celui de l'Etat. S'il est, parmi eux, des officiers assurés de posséder des lumières qui manquent au pays, la liberté de quitter les rangs leur est laissée. Ainsi pourront-ils, sans danger pour lui, choisir entre les bouffons et les héros, entre les escrocs de l'honneur et les hommes qui croient à l'avenir, tel que le bâtiront ensemble des ennemis réconciliés. Une armée est toujours aimée quand elle ajoute à ses propres mérites et à sa gloire la loyauté qu'elle doit, sans calcul, à la nation.

JULES ROY

VALSE VIENNOISE

par Marcel Brion

Parmi les particularités des Viennois qui, dans les années 1830, frappent le plus fortement les étrangers, la passion qu'ils ont pour la danse n'est pas la moindre. Déjà lorsque le chanteur irlandais O'Kelly, qui fut l'ami constant et quelquefois l'interprète de Mozart, rédigeait les souvenirs de son séjour à Vienne en 1787, il avait fait une large place à ce qu'il appelle « la fureur de la danse », la rage, la folie de la danse.

« Lorsque le carnaval approche, écrivait-il, la fièvre de plaisir commence à se manifester de tous côtés, et elle atteint, lorsqu'il est arrivé, un paroxysme que rien ne pourrait dépasser. Les salles de redoutes, où l'on donnait des bals masqués, se trouvaient dans le palais impérial ; si vastes que fussent ces appartements, les masques s'y embouteillaient comme dans le goulot d'un flacon. Le goût que les dames de Vienne ont pour la danse et la mascarade est si absolu, qu'elles ne supportent pas le moindre empêchement à leur plaisir favori. Oui, cela allait si loin que, pour les femmes qui se trouvaient dans un « état intéressant » et que, malgré cela, on ne parvenait pas à décider à rester chez elles, on avait muni certaines chambres de toutes les choses nécessaires, dans le cas fâcheux où il leur arriverait d'accoucher subitement. On m'a raconté cela très sérieusement, et je le crois volontiers, car il y a eu réellement des cas où l'on a été obligé de prendre ces dispositions d'urgence. »

— Ci-dessus *Valse viennoise* d'après une gravure autrichienne. (Centre culturel autrichien.)

Les dangers et les plaisirs de la valse.

Si le spectacle de Viennoises enceintes à leur neuvième mois, valsant éperdument, paraît cocasse à l'Irlandais, celui-ci note en revanche que ces dames « sont renommées pour leur grâce et l'élégance de leurs mouvements lorsqu'elles tournent sur elles-mêmes, chose dont elles ne se lassent jamais ». Elles ont adopté la danse nouvelle avec tant d'enthousiasme qu'elles ne se rendent pas compte à quel point, prétendent les détracteurs de la valse, cet exercice est nuisible à leur santé. « On m'a dit, rapporte O'Kelly, que valser de dix heures du soir à sept heures du matin provoque un vertige constant, avec affaiblissement de la vue et de l'ouïe, sans parler de conséquences encore plus graves. » Afin de détourner la société de ce périlleux amusement, on insistait sur les dangers « mortels » que présentait la valse, surtout lorsqu'on la dansait de la façon que décrit Adolf Bauerle, dans des salles d'une longueur prodigieuse, que les couples parcouraient le plus vite possible. Ils faisaient sept ou huit fois, à toute vitesse, le tour de ces salles, chaque couple essayant de dépasser les autres, et il n'était pas rare, affirme le chroniqueur, qu'un accident mortel mît fin à cette course insensée.

Malgré cela, vivre pour danser et mourir à force de danser semblent avoir si bien captivé les Viennois qu'ils ne pensent pas à autre chose. A quelle époque remonte cette passion pour la danse ? Les historiens ne se sont pas préoccupés de nous le dire, et comme il est évident qu'un goût collectif aussi affirmé, aussi généralisé, n'est pas de date récente, on peut supposer que, de même que l'amour de la musique, il est depuis longtemps enraciné dans le caractère et les habitudes. Sans doute cette passion s'est-elle accrue de toutes les danses belles et curieuses qui étaient particulières aux différents peuples de l'empire : les ländler tyroliens, les czardas hongroises, la mazurka et la polka originaires de Pologne, voire même le kolo montagnard balkanique. Tout cela se superposait aux danses généralement pratiquées au XVIIIe siècle : la gavotte, le menuet et tant d'autres danses nationales, provinciales, qui, toutes, s'effacèrent complètement, ou presque, lorsque la valse apparut.

Avec la naissance de la valse, cet amour pour la danse est devenu une passion désordonnée qui prend, à l'époque des Strauss, les dimensions d'un véritable phénomène social. La valse, en effet, c'est la danse vertigineuse, l'envol poétique, la griserie qui fait tout oublier, pour quelques heures, des banalités de la vie quotidienne. Jacob se demandait si elle était un narcotique ou un excitant ; il faut répondre : les deux en même temps. Le succès de la valse vient de ce que les danseurs s'abandonnent au délire du rythme qui les emporte, du tournoiement qui les étourdit et (ne négligeons pas cela) du corps féminin que l'on presse contre le sien, au contraire des danses anciennes où l' « on gardait les distances ».

Employant le vocabulaire des historiens de l'art, on pourrait dire que la danse est une « forme symbolique » où se reflète l'esprit d'un peuple et d'une époque. L'avènement de la valse serait alors le signe des transformations profondes qui se produisent dans la société à la fin du XVIIIe siècle et qui font pénétrer dans les salons une danse vraisemblablement paysanne.

C'est en 1780 que, pour la première fois, le mot « valse » est appliqué à une danse, et celle-ci apparaît pour la première fois sur la scène, dans l'opéra de Martin y Soler, *Cosa rara,* sous le règne de Joseph II. Le qualificatif « viennois » a été accouplé au mot « valse » à partir du moment où le violon démoniaque de Johann Strauss a enfiévré l'Europe, et la « valse viennoise », axe, centre, foyer lumineux de l' « opérette viennoise », a triomphé sans conteste jusqu'à l'autre « fin du siècle », celle qui a été marquée par la première guerre mondiale.

La valse a modifié la physionomie de Vienne parce qu'il a fallu satisfaire cette « fureur de danse » qui s'était emparée de la population tout entière, depuis le prolétariat jusqu'à l'aristocratie. Cette foule de danseurs et l'espace que réclamait cette danse ont obligé les directeurs de ce que l'on appelle laidement aujourd'hui des « dancings » à construire de grandes salles, comportant aussi des annexes, où l'on pouvait se reposer et reprendre des forces en mangeant et en buvant. Pour enfiévrer les danseurs, il fallait un important orchestre dominé par le violon, instrument romantique par excellence et promu à une éminence exceptionnelle, peut-être en raison de la part importante qu'occupent les musiciens hongrois dans la vie viennoise, ces *primas* tziganes dont on dit qu'ils viennent au monde un violon entre les mains. Le violon n'est pas seulement l'instrument principal de l'orchestre de valse, il en est aussi le conducteur : les chefs, comme Lanner et les Strauss, dirigent avec leur violon ; au siècle précédent, le chef d'orchestre était assis au clavecin.

Palais de danse.

Les hommes qui eurent le talent de comprendre ce que réclamait une nouvelle époque, une nouvelle société, ne se préoccupèrent pas seulement d'offrir aux milliers de valseurs qui se pressaient dans leurs établissements la place nécessaire à leurs ébats ; ils savaient que ce public dans lequel prédominait vraisemblablement la *middle-class* des petits fonctionnaires, des employés, des commis de magasin, aspirait à se voir environné d'un luxe égalant — et pourquoi pas dépassant ? — le luxe des salons aristocratiques.

Ils s'ingénièrent donc à ajouter à la salle de danse proprement dite, ruisselante de lumière, de lustres de cristal se reflétant dans d'immenses miroirs, toutes les « attractions » qui devaient en faire un véritable paradis terrestre. Luxe ostentatoire peut-être, mais non pas vulgaire, car

l'esprit de l'époque ne l'était pas, et Vienne ne l'a jamais été, luxe caractéristique de l'avènement de la bourgeoisie et des « puissances d'argent », luxe authentique, qui se manifeste, par exemple, dans l'extraordinaire « vaisselle plate », digne d'un palais, la profusion des fleurs (les bals de Sperl étaient annoncés sur les affiches : *Sperl in floribus*), l'élégance des rideaux, des meubles. Dans les restaurants associés à la salle de danse, on servait une quantité de mets différents, à des prix modiques, car, si grande que fût la somptuosité de ces établissements, tout y était bon marché afin que chacun pût librement jouir de cette splendeur. Une innovation précieuse, qui intimidait les clients inhabitués à ce luxe ignoré naturellement des guinguettes et des cabarets : des parquets merveilleusement cirés, sur lesquels on glissait sans effort et où l'on avait même l'illusion d'être emporté, entraîné, par le démon de la valse.

Ces établissements se multipliaient, et, pourtant, tous étaient envahis. Un journaliste allemand s'étonnait que, chaque soir, on vît cinquante mille personnes s'y presser, et faisait la statistique suivante : un Viennois sur quatre emploie sa soirée à valser. Cela se passait en 1809, époque où la vogue des gigantesques « palais de danse » n'avait pas encore atteint son maximum. La rivalité entre ces établissements devenait si ardente que les entrepreneurs audacieux dépensaient des sommes considérables pour contenter le goût de luxe qu'eux-mêmes avaient eu l'imprudence d'éveiller chez leurs clients.

C'est alors que se révélèrent ces extraordinaires personnalités qu'étaient Pramer, Wolfsohn, Sperl, Schwender, Dommayer, dont l'existence ressemble quelquefois à un étonnant roman d'aventures. Afin de frapper l'imagination de leurs clients, ces directeurs procédaient, lorsqu'ils ouvraient une nouvelle salle, à des fêtes d'inauguration vraiment éblouissantes, et l'on se prend à supposer que ces commerçants devenaient ces soirs-là des hôtes fastueux, désintéressés, déployant pour leur propre plaisir et pour celui de leurs invités tous les raffinements que l'on trouvait dans les salons des grands banquiers israélites et dans les palais des Esterhazy et des Kinsky.

L'INAUGURATION DE L'APOLLO.

Voici par exemple l'inauguration de la salle Apollo, construite par Sigmund Wolfsohn, dont la date avait été choisie de manière à coïncider avec celle du mariage de l'empereur ; dates historiques toutes les deux. « Ce fut un événement, écrit H.-E. Jacob. Plus de quatre mille personnes avaient tenu à y assister. Comme l'entrée était fixée à vingt-cinq florins, prix scandaleux pour l'époque, cette première soirée rapporta cent mille florins. Recette fabuleuse, mais nullement excessive si l'on voulait amortir dans un avenir relativement proche la construction du palais et, surtout, la décoration intérieure. La vaisselle

d'argent, exposée dans la grande salle à manger, avait coûté à elle seule plus de six cent mille florins. »

Wolfsohn était un homme qui « voyait grand » et, pourtant il ne semblait pas destiné à ce métier de restaurateur. Il était né à Londres en 1765, il avait fait des études de médecine et, s'intéressant particulièrement à la prothèse, il avait fabriqué des membres artificiels. Les guerres de la Révolution et de l'Empire favorisèrent son industrie. Il s'ingénia à munir les mutilés de bras et de jambes articulés. Il inventa aussi des bandages herniaires qui eurent un énorme succès et lui valurent un renom de philanthrope. Ce généreux bienfaiteur savait aussi utiliser à son profit les caprices de ses concitoyens ; il n'y eut belle Viennoise qui, bientôt, ne voulût coucher sur le « lit de santé » inventé par Wolfsohn, lit qui procurait les plus doux rêves et suscitait des songes amoureux, quoique ce ne fût pas autre chose qu'un matelas pneumatique en cuir de renne.

Comblé d'honneurs par l'empereur François, riche de tout ce que lui avait apporté le commerce des bandages, des bras artificiels et des « lits de santé », Wolfsohn eut l'ambition d'éclipser tous les autres palais de la danse, la salle Sophie, la salle Flora, le Bouc-Noir, la Grappe-de-Vigne, le Mouton, le Clair-de-Lune, le Nouveau-Monde ; il plaça son établissement sous le signe d'Apollon, ce qui, pensait-il, devait lui assurer la faveur des dieux en même temps que celle des Viennois. Des statues de déesses grecques, de Muses, de génies, alternaient, le long des murs de la grande salle, avec de hauts sapins verdoyants. De lourdes tentures de soie encadraient les portes. Wolfsohn avait piqué la curiosité des clients en publiant une annonce dans laquelle on réclamait vingt-quatre employés de cuisine et de cave, dix garçons de restaurant, quatre découpeurs. On ne parlait que des magnificences accumulées par le directeur de l'Apollo, et chacun était impatient de les voir ; aussi une foule énorme se pressait-elle devant sa porte, et l'on dut faire venir un corps de police à cheval pour maintenir l'ordre parmi les piétons et les équipages. Les jours ordinaires, l'entrée coûtera seulement cinq florins, mais les vingt-cinq réclamés pour la soirée d'inauguration n'ont écarté personne ; il y a de la place pour quatre mille danseurs ; on en a accepté cinq mille, mais la foule, dehors, proteste et veut entrer...

Une brochure anonyme raconte, avec un véritable enthousiasme, cette nuit mémorable dont Vienne parla pendant longtemps. « Imaginez, ma chère Clio, une salle circulaire, aux proportions harmonieuses, aux murs bleu pastel divisés par des pilastres ioniens dont chacun est flanqué de deux glaces. Sous la corniche se cachent des creux recouverts de plaques de verre coloré et éclairés de l'intérieur. Le plafond est peint de scènes mythologiques. Chacune des cent tables porte, dans son milieu, un chandelier, un dauphin, une déesse ou encore un bassin de rocaille d'où s'élève un jeu d'eau. » Telle est la salle à manger.

Dans la salle de danse, l'orchestre est invisible, la musique semble descendre du ciel, toute diabolique qu'elle est avec les traits furieux de ses violons. Lorsque les danseurs sont las de tourner vertigineusement, des salles de billard sont à leur disposition. Il y a des grottes artificielles, des confiseries peintes de paysages montagnards qu'on jurerait réels, des bosquets et des tonnelles, et de petites salles, au premier étage, où l'on peut souper sans se trouver au milieu de mille convives. Il y a de tout, a-t-on dit, pour tous les goûts...

La soirée d'inauguration fut parfaite, à cette restriction près qu'on se battit au vestiaire, que plusieurs personnes ne retrouvèrent plus leur manteau, et que, dans le désordre des voitures, certains durent rentrer à pied. Beau joueur, Wolfsohn fit publier dans les journaux, le lendemain, qu'il s'excusait auprès des hôtes de ces inconvénients, et qu'il les dédommagerait de tous les ennuis qu'ils auraient pu avoir.

L'époque du Congrès fut pour l'Apollo une période bénie : les « têtes couronnées » s'y retrouvaient volontiers et s'y amusaient simplement dans la compagnie des bourgeois. Wolfsohn gagnait beaucoup d'argent, mais, avec sa prodigalité et son goût pour le luxe, il finit par en dépenser plus encore. La dévaluation de 1811 appauvrit les Viennois et les incita à la sagesse : le florin ayant perdu quatre cinquièmes de sa valeur, tout le monde se mettait à l'économie. Wolfsohn se piqua de ne pas réduire le train de sa maison, mais il y engloutit sa fortune. En plein carnaval de l'année 1819, on vit sur les murs où avait été annoncée onze ans plus tôt la grandiose inauguration de l'Apollo des placards annonçant la faillite. « *Licit,* une maison à Oberneustift, appelée la salle Apollo, en même temps que tout son contenu, pour payer les dettes du propriétaire Sigmund Wolfsohn, se montant à quarante mille florins. »

Chacun voulant garder un souvenir de l'Apollo, fût-ce seulement une assiette de vermeil ou un tabouret laqué, le mobilier se vendit assez bien, mais cela n'empêcha pas le pauvre Wolfsohn de tomber brusquement, des hauteurs de sa splendeur et de sa gloire, dans une sombre misère, et cet homme, qui avait acheté pour six cent mille florins d'argenterie, ne possédait plus un kreuzer, le jour de sa mort, ayant vécu de la charité publique jusqu'à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Les grands amuseurs.

Le luxe, la fantaisie et le bon goût prodigués par les entrepreneurs de salles de danse les obligeaient à une incessante surenchère, car, une fois que les clients avaient pris l'habitude de la somptuosité, ils devenaient de plus en plus exigeants.

L'enrichissement subit de la classe bourgeoise, des commerces et des industries qu'elle faisait vivre, tout cela, joint à l'instabilité moné-

taire, favorisait l'étourdissement que des milliers de Viennois cherchaient dans la valse, parmi les lumières, les parfums, la musique de ces magnifiques établissements, paradis artificiels où tout était combiné pour « enivrer les sens, endormir la raison ». Au Mondschein, au Tivoli, au Casino de Dommayer, à l'Odéon, au Colisée de Schwender, tous venaient chercher une ivresse sensuelle où la joie de faire tourner entre ses bras une belle fille alanguie, aux accents d'une valse langoureuse ou infernale, semblait plus capiteuse encore que les vins de Hongrie ou des coteaux viennois.

« On pouvait se promener dans un jardin à l'anglaise, avec ses haies et ses rosiers, siroter des sorbets au pavillon turc, ou manger une omelette aux poissons dans une cabane de Lapons. Plus loin se dressait un énorme rocher drapé de cascades qui alimentaient une monstrueuse conque peuplée de nombreux poissons. Tous les styles contribuaient à la décoration de ces salles : mauresque, hindou, gréco-romain ou gothique [1]. » La passion de l'exotisme, qui est un phénomène essentiellement romantique, se manifeste dans ces lieux de plaisir où, autour de la salle de danse, s'organisent cent attractions variées. Toutes de bon goût, élégantes, raffinées, exemptes de vacarme, de la brutalité et de la vulgarité qui souillent les modernes luna-parks.

Chacun de ces établissements avait son caractère particulier. Chez Sperl, la société est mélangée, mais Johann Strauss conduit l'orchestre et cela suffit pour attirer les foules. Heinrich Laube a témoigné, pour avoir assidûment fréquenté ses salons, de l'extraordinaire atmosphère qui y régnait. « Evidemment, ce n'est pas tout à fait la haute volée. C'est même un public très mêlé, mais les éléments qui composent le cadre de ce bal constituent un spectacle de choix. Sous les arbres au feuillage éclairé et les arcades largement ouvertes, on mange et l'on boit, on bavarde, on rit, on écoute. C'est que, tout au centre, se trouve l'orchestre jouant les nouvelles valses qui exaspèrent nos doctes critiques musicaux, ces airs qui, telles des piqûres de tarentule, passent directement dans le sang. Sur l'estrade se dresse un héros moderne, le Napoléon autrichien, M. Johann Strauss, directeur de musique. Ce que pour les Français étaient les victoires du Corse sont, pour les Viennois, les valses de Strauss. Si les habitants de la capitale autrichienne avaient des canons, ils les enverraient à la fonte pour ériger une colonne Vendôme dédiée à ce virtuose du violon... Dans la foule bigarrée, les filles, rieuses et provocantes, s'amusent à bousculer les garçons. Leur souffle chaud joue autour de l'étranger solennel que je suis, j'ai l'impression de respirer le parfum ensorceleur des fleurs du Sud. Tiré, poussé, malmené, je me retrouve au milieu de la cohue. Ici, personne ne songe à s'excuser : chez Sperl, on ne demande pas pardon. »

Ailleurs, Laube notait que « la sensualité autrichienne n'est jamais vulgaire ; elle est naïve et ne commet guère de péchés. A Vienne, le désir

1. Description de l'Apollo, dans M.-E. Jacob : *Les Strauss et l'Histoire de la Valse.*

ne va pas jusqu'à la chute ; on regarde la pomme défendue, mais on ne la croque pas ». Pas plus qu'il ne se laisse alourdir par la nourriture, malgré son bon appétit et sa gourmandise, le Viennois ne permet à la boisson d'égarer sa raison. Ecoutons, une fois de plus, l'honnête Laube : « Pas une seule fois je n'ai assisté à des excès. C'est que, dans cette ville joyeuse, on ignore l'eau-de-vie, cette malédiction des pays nordiques. On n'y connaît que l'ivresse de la danse, une ivresse qui n'a rien d'avilissant. Le vin léger des vignobles autrichiens stimule les sens, sans les exaspérer, et les Viennois, s'ils ont l'estomac solide, ont le gosier plutôt étroit. » Aussi toute cette liesse se déroule-t-elle sans incident fâcheux, sans fausse note, dans une atmosphère de joie collective, où la foule, emportée par la danse, ne fait plus qu'une seule âme, qu'un seul corps. Et c'est ainsi chaque soir, dans ces dizaines de gigantesques palais de danse où Vienne vient chercher le bonheur.

Au Tivoli, c'est bien autre chose. Il s'agit ici d'un grand parc disposé sur la colline, à Obermeidling. Raimund a célébré dans son « Rossignol » cet éden paradoxal et captivant où il y a de profondes allées sous les arbres des terrasses, avec de beaux points de vue, des bosquets et des « fabriques » comme dans un jardin romantique, avec des montagnes russes et des attractions foraines. Dominant ce parc, étagé sur la colline, se dresse la salle de danse, avec ses hautes montées d'escaliers, ses colonnades imposantes, qui la font ressembler un peu à un temple grec, le classicisme étant à la mode, à ce moment-là, en même temps que le néo-gothique cher aux romantiques.

Le Mondschein [1] se trouve près de l'église Saint-Charles ; il existait à cet endroit une briqueterie appartenant à une certaine Margarete Mondschein : le nom plut et resta. « Le Mondschein, rapporte Bauerle, a acquis l'immortalité au prix de la mortalité qui s'y produit parmi les jeunes gens adonnés exclusivement à la valse... » Il n'avait pas une excellente réputation, car les filles de mœurs légères le fréquentaient volontiers, mais elles devaient conserver une allure décente, car la police viennoise ne plaisantait pas avec le « racolage ».

Toute femme surprise à solliciter un passant, même si celui-ci n'en manifestait aucun déplaisir, était arrêtée, tondue et obligée de balayer les rues, les fers aux pieds. Cette occupation les exposant à batifoler avec les bourgeois sur les souliers desquels elles envoyaient à plaisir de la boue et de la poussière, on supprima ce châtiment et on les envoya nettoyer le linge des malades dans les hôpitaux, ce qui était beaucoup plus désagréable. Cette décision contribua certainement à la bonne tenue de la ville.

Franz Morawetz avait eu l'ingénieuse idée de donner à sa salle le nom de l'archiduchesse Sophie. Cet édifice était si vaste et si audacieux que la police en interdit l'accès, craignant que le plafond ne s'effondrât sur les danseurs. Morawetz en appela à l'empereur, contre les décisions de son

1. Ou Clair-de-Lune.

ministre, et il eut gain de cause. Ce plafond, qui inquiétait tant les autorités, pouvait s'ouvrir et laisser tomber des pluies de roses sur les clients émerveillés.

Ferdinand Dommayer ouvrit son célèbre Casino, au mois de juin 1838, tout près du château de Schoenbrunn. Son nom reste attaché à celui du fameux chef d'orchestre et auteur de valses, Joseph Lanner, qui dirigea au Casino des bals mémorables et qui composa, en l'honneur de Dommayer, sa fameuse *Valse de Schoenbrunn*. De même que la « guerre des valses » opposa Lanner et Strauss, d'abord amis et collaborateurs, puis rivaux et adversaires, il y eut une « guerre des salles » entre Sperl et Dommayer. Cette querelle menaçait de ruiner les deux concurrents ; ceux-ci firent alors ce qu'avaient fait les deux grands brasseurs, Bosch et Dengler ; ils marièrent leurs enfants. Et, d'ailleurs, parmi les cinquante mille Viennois qui allaient danser chaque soir, il y avait une clientèle largement suffisante pour remplir plusieurs salles et enrichir leurs propriétaires, même si certaines de ces salles avaient les dimensions démesurées de l'Odéon, où pouvaient évoluer dix mille danseurs.

Deux fois plus grand que l'Apollo, trois fois plus que la salle Sophie, l'Odéon a un inconvénient : s'il ne s'y trouve qu'un millier de danseurs, ceux-ci ont l'impression de tourner dans le désert. Aucune atmosphère, aucune « ambiance », comme on dit aujourd'hui, lorsque la salle n'est pas remplie. Et comment retenir, soir après soir, dix mille personnes ? L'acoustique de l'Odéon est célèbre, et les chœurs d'hommes, si appréciés à Vienne, s'y font entendre mieux qu'ailleurs. Cela ne suffit pas, malheureusement, pour amortir ses frais.

Le dernier en date des grands palais de danse de la période biedermeier [1] fut construit par un Allemand de Karlsruhe, Schwender, qui avait débuté comme marqueur dans une salle de billard. Avec ses économies, il ouvrit un cabaret dans une étable dépendant du château des grands banquiers Arnstein-Pereira, à laquelle attenait une grande prairie. Il installa des tables à l'ombre des arbres et attendit les clients. Ceux-ci accoururent, l'endroit étant agréable, et Schwender put construire un véritable restaurant. Bientôt, un directeur de théâtre, Aloïs Pokorny, appréciant les avantages de ce lieu, y construisit une « scène de verdure » où se donnèrent nombre de pièces à succès. Ce théâtre d'été, muni de loges, de galeries, fit fureur, et Schwender s'y associa. Après le spectacle, les clients emplissaient les salles de danse intitulées salle de l'Amour, salle de Flore, où se déroulaient des bals masqués d'une incroyable somptuosité. Une autre salle, la salle de l'Harmonie, est destinée aux concerts ; il y a aussi une salle pour les « tableaux vivants », la grande vogue du moment.

Parmi les bals masqués, les plus singuliers qui se déroulent chez Karl Schwender, il y a le bal des Clochards, où toute la riche bourgeoisie et l'aristocratie se déguisent en mendiants et portent des masques repoussants. Le soir du mercredi des Cendres, pour célébrer l'ouverture du

1. Début du XIXe siècle.

carême, on célèbre la fête des Harengs Saurs, et l'on distribue des poissons secs sur des assiettes précieuses. Schwender, qui a eu l'ingénieuse idée d'organiser un service d'omnibus entre Vienne et Schoenbrunn, ce qui ne s'était jamais fait avant lui, draine vers son Colisée la foule des danseurs et des gourmets. Ses repas sont célèbres, en effet, où, certains soirs, les chefs cuisiniers se livrent à une joute épique. Les journaux de l'époque parlent beaucoup de ces tournois culinaires, qui devaient être exquis, si la saveur des mets répondait à l'originalité des titres. « Fresque de homards bouillis », « Menuet de truites », « Orphée naviguant sur le saumon géant », et bien d'autres.

Et tout autour de cet ensemble de salles de danse, de restaurants, de théâtres, Schwender déploie les merveilles de ce qu'il appelle « Le Nouveau Monde », avec ses jardins illuminés, ses palais des Mille et une Nuits, ses serres immenses, ses jets d'eau, ses attractions foraines : tout cela résumant à merveille le caractère et la physionomie de la Vienne qui « s'amuse », c'est-à-dire d'une grande partie des Viennois, car il fallait avoir l'humeur bien morose, ou ne plus posséder le moindre objet à porter chez le prêteur sur gages, pour se refuser à toutes ces tentations, à cet appel effréné des violons qui invitent à la valse la ville tout entière.

Les Strauss.

« C'est surtout le début de la danse qui est caractéristique. Strauss entame son prélude frémissant, ardent, tragique comme un bonheur encore empreint des douleurs de l'enfantement. Le Viennois enlace sa danseuse, la place au creux de son bras, et le couple, se berçant sur place, s'intègre peu à peu au rythme de la valse. Pendant plusieurs mesures, on entend encore comme un chant mélancolique de rossignol, chant infiniment mélodieux et captivant. Puis, soudain, jaillit le trille triomphant. La valse commence, déferle à une allure vertigineuse qui emporte tout sur son passage [1]. »

Laube a bien défini aussi cet instant de suspens, cette attente presque douloureuse, cette impatience, avec laquelle la foule attendait que le chef d'orchestre levât son bâton. Et, lorsque Johann Strauss était au pupitre, c'était comme une sorte d'idolâtre passion qui montait de cette attente immobile vers le musicien. « Tous les regards se tournaient vers lui. C'était un instant de recueillement général. Comme les générations futures voudront sans doute savoir de quoi il a l'air, ce Johann Strauss, je vais essayer de le décrire. Il a quelque chose d'africain, d'exotique, de fou, de moderne, de téméraire, d'agité, d'inquiet, de passionné... Que chacun fasse son choix parmi ces adjectifs. L'homme est noir comme un Maure, les cheveux crépus, le nez épaté, la bouche mélodieuse, entreprenante, aux lèvres charnues. Si son visage n'était pas si pâle, il

1. Heinrich Laube : *Reisenovellen*.

serait un parfait roi Balthazar. Sous le règne d'Hérode, ce souverain noir apporta à l'Enfant Dieu l'encens enivrant. C'est exactement ce que fait Strauss. Lui aussi chasse les esprits malfaisants, avec ses valses. En somme, un exorciseur moderne. Lui aussi capte nos sens, les enivre avec sa musique. C'est encore à la mode africaine qu'il dirige ses airs. Dès que la tempête de la valse s'est déchaînée, ses membres cessent de lui appartenir. L'archet danse au bout du bras, les pieds s'abandonnent à la mesure. L'orgie des sons commence ! »

Les noms des chefs d'orchestre qui animaient les bals viennois ont été oubliés en même temps que disparaissaient les générations qu'ils avaient enchantées ; on ne les retrouve plus guère que dans des journaux pâlis, sur de vieilles affiches promettant de somptueux « galas ». Un seul d'entre eux est devenu immortel, comme compositeur et comme chef d'orchestre : Johann Strauss, le « Napoléon de la Valse ». Et aussi ses trois fils, musiciens comme lui, Johann Strauss II, le plus illustre, l'auteur du *Beau Danube bleu,* Joseph et Edouard. A côté du premier Johann Strauss, il faut placer son ami, son rival, le tendre Joseph Lanner, dont les valses ont un charme plus alangui, plus mélancolique, avec, parfois, un accent qui rappellerait Schubert.

Johann Strauss était né en 1804, dans le quartier populaire de Leopoldstadt, où son père tenait un petit cabaret. Dès sa petite enfance, il fut possédé par le génie du rythme, qu'il cherchait à exprimer en frappant deux bâtons l'un contre l'autre.

Lorsqu'il eut cinq ans, le petit Johann reçut en cadeau un violon bon marché dont il jouait sans cesse. Le son étant aigre, mince et sec, il s'avisa de verser dans l'instrument de la bière, innovation qui eut, paraît-il, d'heureuses conséquences. Sur ce violon il répétait de mémoire ce qu'il avait entendu, et il improvisait aussi, à longueur de journée. Un ami de sa famille, ayant reconnu ses dons, lui fit donner des leçons; l'enfant embrassa ainsi la carrière de musicien et se fit engager par le chef d'orchestre Pramer, dans un cabaret d'abord, puis, promotion glorieuse ! chez Sperl.

A quinze ans, il s'associa avec un trio d'adolescents qui, comme lui, jouaient dans les guinguettes : les deux frères Drahanek et Joseph Lanner. Ils gravirent ensemble les degrés du succès ; de quatuor, l'orchestre de Lanner devint un ensemble de douze exécutants ; leur directeur était déjà adoré de la population viennoise, dont il interprétait à merveille le caractère léger, insouciant, mélancolique par instants, vite consolé. Strauss a quelque chose de tzigane ; Lanner est un pur Viennois. « Beaucoup plus que Strauss, Lanner devait rester toute sa vie un enfant des faubourgs. Ses compositions gardaient comme un écho de la chanson populaire dont l'harmonie était essentiellement fondée sur la tierce. En tant que violoniste, Lanner paraissait donc non pas sensuel mais sentimental, et c'était justement cette sentimentalité qui faisait de lui le dieu des Viennois. Quand, un peu plus tard, le grand virtuose norvégien Ole Bull vint dans la capitale autrichienne, les critiques remarquèrent aussitôt la similitude de

son coup d'archet avec celui de Lanner. Bull avait légèrement modifié son instrument ; en adoptant un chevalet très plat, il améliorait le jeu à plusieurs voix, aux dépens, toutefois, du volume et de la vigueur du son. Tout comme Lanner, qui savait émouvoir le public par son jeu à plusieurs voix, par l'art de la « tierce en sanglot », Strauss, lui, avait le secret de l'attaque brusque, du coup d'archet à la fois violent et sensuel, du rythme impérieux, bien différent de la sollicitation caressante de son ami. Ainsi les deux hommes se complétaient physiquement — l'un était blond, l'autre très brun — aussi bien que moralement — Lanner était doux, Strauss dynamique. »

Le grand galop chez Sperl.

Les concitoyens d'Ole Bull prétendaient que le grand violoniste norvégien, qui fut l'ami de Schumann, d'Andersen et de Grieg, avait acquis son talent par un procédé magique : la nixe du torrent, disait-on — et les nixes sont de grandes musiciennes — lui aurait enseigné le secret du chant. Lanner, lui, devait tenir son génie d'une fée du Danube. Malheureusement il n'y avait pas de place à Vienne pour deux « rois ». Les danseurs et les amateurs de musique se divisèrent selon leurs préférences et leurs affinités avec l'un ou l'autre, et c'est ainsi qu'éclata la fameuse « guerre des valses », dans laquelle Strauss triompha avec éclat. Ce changement d'idole correspond, sur le plan de la musique, à la victoire de Nestroy sur Raimund. Après que les deux amis, dont les caractères ne s'accordaient plus, se furent séparés, chacun conduisant désormais son propre orchestre, le bon Lanner exprima le chagrin qu'il éprouvait de cette rupture, dans sa romantique valse dite « des adieux ».

Johann Strauss avait apporté dans les plaisirs des Viennois un élément de bacchanale déchaînée, de sentimentalité ivre d'elle-même, assez nouveau. Wagner, qui assista à la fête de Sainte-Brigitte, à la Brigittenau, et qui y vit Strauss entraîner les danseurs dans un tournoiement insensé,

appelle cela « une fête de Peaux-Rouges » ; la description qu'il en fait a de quoi surprendre. « Sous une lune énorme, des guirlandes de lampions reliaient d'immenses tentes de branchages. Un vaste mouvement giratoire semblait entraîner le paysage entier. Le tourbillon ne se limitait pas aux planches des pistes de danse, aux tentes, aux baraques : il franchissait les vallons et les collines, entraînait dans sa valse folle les buissons et les arbres. »

La personnalité du musicien surtout le frappa, et l'extase qu'il provoquait chez ses auditeurs, extase véritablement physique, dont l'origine émanait de lui-même, du sortilège qu'il portait en lui. « Ce démon de la musique populaire viennoise, dit-il, tremble au début d'une nouvelle valse comme s'il entrait en transe. Le véritable hennissement que pousse l'auditoire, enivré par la musique plutôt que par la boisson, porte cette passion du virtuose Strauss à un degré angoissant. » Fête de Peaux-Rouges, bacchanale, fête de sorciers... à la source de tout cela il n'y avait pas autre chose que le violon ensorcelé du fils du cabaretier juif de Leopoldstadt.

La personne de Johann Strauss s'était si bien identifiée avec celle de sa ville natale, que sa disparition fut ressentie par chaque Viennois comme un deuil national. Le maître était mort, chez sa maîtresse Emilie Trampbusch, d'une scarlatine rapportée de l'école par un des cinq enfants illégitimes qu'il avait eus de cette femme (ses enfants légitimes devinrent, eux aussi, des musiciens célèbres). Les succès qu'il avait remportés en Allemagne, à Londres, à Paris, n'étaient rien auprès du culte que lui avaient voué ses concitoyens. Ses obsèques furent comparables, pour la solennité et pour l'émotion dans laquelle elles se déroulèrent, à des obsèques royales. Lisons-en, chez H.-E. Jacob, le touchant récit.

« Des milliers de personnes bordaient les trottoirs jusqu'au portail de la cathédrale Saint-Etienne. Quatre membres de l'orchestre portaient le cercueil. Derrière eux, le père Amon, le vieux premier violon, portait sur un coussin noir l'instrument du maître, aux cordes arrachées. Dans l'immense nef, tous les autels étaient illuminés de cierges. Après la bénédiction, le cercueil fut placé sur une voiture attelée de quatre chevaux noirs. Le cortège partit, au pas, jusqu'à la porte des Ecossais, où les musiciens le reprirent pour le porter sur leurs épaules au cimetière de Doebling. La musique de deux régiments jouait des marches funèbres. La tombe de Strauss était creusée à côté de celle de Lanner. Lentement, la terre recouvrait le cercueil. Déjà le jour baissait, un vent frais apportait des vignobles voisins l'odeur mélancolique de l'automne. Tristement, la cloche solitaire de l'humble église de Salmannsdorf sonnait le glas. C'était Johann Strauss qui l'avait offerte à la petite commune où les siens passaient souvent l'été. Le son aigrelet tremblait longuement dans l'atmosphère humide... La nature elle-même s'associait au deuil d'une grande ville. »

MARCEL BRION

LA CONFESSION

par MARIO SOLDATI

VI

POUR parer sa pénitence de plus d'émotion et de sérieux, Clément avait choisi le lieu le plus obscur de la chapelle et était monté dans le chœur. Comme toujours à cette heure-là, la chapelle était vide. Mais elle était trop vaste ; et trop de soleil tombait encore des fenêtres hautes et claires sur les files de bancs brillants. De plus, Clément savait qu'à tout instant un père pouvait entrer dire une courte oraison, un enfant se recommander à saint Louis pour avoir manqué à ses devoirs, une femme venir prier cinq minutes en attendant que son fils eût terminé sa leçon d'escrime ou d'anglais.

Dans le chœur au contraire, nulle crainte d'être dérangé. On voyait toute l'église sans être vu soi-même. Mais à peine était-il entré, se croyant tranquille et en repos, qu'il eut à débattre un problème.

Ce qui gênait Clément, c'était la perspective d'avoir à s'agenouiller. L'inconfort de la pose allait gâter le bien-être presque physique de l'*âme toute blanche et belle*, comme avait dit le père Genovesi en l'accompagnant à la porte et en déposant un baiser sur son front. D'autre part, s'il s'était assis, il aurait éprouvé le remords de ne s'imposer comme première pénitence à de si nombreux péchés que cette mince et équitable mortification.

Résumé des précédents chapitres. — Le jeune Clément est élevé dans une institution religieuse italienne. Cet adolescent sensible, orgueilleux et intelligent, songe souvent à la rencontre qu'il a faite d'une jolie jeune femme dans l'ascenseur d'un hôtel. Sa main a effleuré celle de l'inconnue. C'en est assez pour troubler souvent ses nuits. L'idée lui vient que cette pensée doit représenter un péché majeur. Il n'en est d'ailleurs pas absolument convaincu, mais le désir de se rendre « intéressant » le poussant, il va se confesser auprès du père Genovesi et, plus désireux de provoquer un entretien théâtral que d'arracher de lui-même des pensées coupables, insiste si fortement sur sa faute que le père en est frappé. Il croit donc utile d'insister sur « l'énormité » du péché et cela avec d'autant plus de force que les pères de ce collège caressent l'espoir de voir le jeune Clément, qui est le plus brillant de leurs élèves, entrer un jour dans leur Ordre. Clément, que cette diatribe a fortement impressionné, va faire pénitence dans la chapelle du collège.

« Devant le Saint Sacrement, devant Jésus qui est mort pour toi sur la croix, ne pas être capable de rester une demi-heure à genoux ! »

Il avait pensé une *demi-heure* et aussitôt se repentit d'avoir laissé échapper une promesse aussi grave. Mais il était trop tard pour y remédier. Se serait-il agenouillé vingt-cinq minutes qu'en s'asseyant ensuite, il aurait senti sa conscience travaillée par un premier péché véniel. Sa belle âme blanche (Clément se représentait involontairement un grand drap, le drap du lit de ses parents le lundi soir, parce qu'on les changeait ce matin-là) serait déjà souillée d'une petite tache noire. « Voyons un peu si j'arrive à la tenir propre vingt-quatre heures. »

Il s'agenouilla donc, sans oublier toutefois de jeter un regard furtif et irrité à sa montre-bracelet, comme le professeur qui commence une leçon privée avec une dame respectable.

Aussitôt, au-dessous de ses culottes courtes, ses genoux nus le firent souffrir et il pensa aussi qu'ils s'étaient un peu salis : les bancs dans le chœur n'étaient pas époussetés aussi souvent qu'en bas, dans la chapelle. Mais c'était ce qui importait le moins. Il ferait même très bonne figure s'il arrivait qu'un père le vît à la sortie. Et comme il n'allait pas sortir avant six heures, il ne risquait pas de rencontrer le professeur d'escrime. Lequel, à l'insu des pères, se proclamait athée devant ses élèves, se vantait de s'être battu dans des duels variés et d'assister encore à de nombreuses rencontres. Clément ne voulait pas passer pour bigot à ses yeux et aurait eu honte de se présenter à lui les genoux sales, signe évident de grande piété.

L'ennui, c'est qu'il fallait encore rester dans cette position vingt-huit minutes et trente-deux secondes... D'autant plus qu'il avait déjà supporté cette fatigue une bonne demi-heure, tout le temps de la confession dans la chambre du père spirituel.

Clément se sentait las. Les reins lui faisaient mal, réclamaient un appui. De légères douleurs lui traversaient par intervalles les genoux et les jambes. Le mieux, pensa-t-il alors, c'était de se mettre à prier sérieusement. Le mal de tête quand on lit un livre ou qu'on bavarde avec un ami, et la souffrance de rester agenouillé quand on prie, c'était du pareil au même : on finit par oublier.

Mais s'apprêtant à prier, il s'étonna de ne pas trouver en lui, spontanés et vivaces, les sentiments religieux et les ardeurs mystiques qu'une confession comme la sienne aurait dû éveiller.

Il s'étonna, mais ne s'irrita pas. Il ressentait une grande paix. S'il ne s'était pas promis de prier, dans quel bonheur il aurait nagé, l'esprit vide ! Son âme était vraiment blanche. Tous les péchés et les mauvais désirs s'étaient évanouis avec l'absolution. Mais aussi tous les remords, toutes les bonnes aspirations, tous les élans pour le Sacré Cœur de Jésus. Sur le grand drap blanc sans la moindre moucheture noire de péché véniel, Clément ne voyait pas non plus la moindre petite tache rouge, trace d'amour envers Jésus. Se découvrir indifférent à l'égard de Celui même

aux yeux de qui il venait de tant souffrir à se sentir pécheur lui parut une chose si absurde que, par un bref demi-tour logique, l'hypothèse de l'aridité étant écartée (il avait entendu parler de crises d'aridité que certains saints subissent et que le Seigneur leur envoie pour les éprouver), puisqu'il ne souffrait pas de cette blancheur mais y trouvait au contraire une grande paix, il en vint à une conclusion qui, malgré son caractère artificiel, rien de plus qu'un jeu de mots, le satisfit sur-le-champ.

« Bon, se dit-il, cette paix, cette douceur sans pensées que j'ai d'abord prise pour de l'indifférence, c'est cela qui est l'amour, la gratitude, ma prière à Jésus. »

Ayant ainsi fait se rejoindre son état de bien-être et le devoir de prier, il lui suffit de jeter un regard à l'autel, où la lampe rouge en forme de cœur palpitait au fond d'une obscurité légèrement mystérieuse, pour sentir soudain son calme se répandre en amour pour Jésus qui avait été si bon pour lui.

Cette fois, c'était une prière sereine, une réelle communion avec Jésus. Il n'éprouvait pas le besoin de se prendre le visage entre les mains et de le presser douloureusement contre le banc, pas le besoin de susciter un déchirement en lui, d'ardentes et haletantes invocations : libère-moi du mal, rends-moi saint, ô Seigneur !

Non, cette fois-ci Clément tenait sa joue droite contre ses mains jointes, la tête légèrement en arrière, le regard, entre ses paupières mi-closes, perdu très haut et très loin : exactement saint Louis de Gonzague tel qu'on le voit sur toutes les images pieuses.

Un grand silence régnait dans la chapelle. Les élèves avaient quitté la cour depuis longtemps et devaient être maintenant dans les salles d'études en train de terminer leurs devoirs. On entendait seulement de cinq minutes en cinq minutes le tram passer à l'angle de la rue. La lumière coulait des fenêtres en faisceaux obliques, dorés et pulvérulents.

Clément jouissait de se savoir seul face à face avec Jésus à l'heure où tous les autres s'occupaient de choses matérielles. Il pensait aux extases de saint Stanislas enfant quand, après l'avoir cherché en vain à travers tout le palais, ses familiers le découvraient à la chapelle. Il revoyait l'image où, dans l'entrebâillement d'une porte, paraît un majordome en grande journade et énorme col de mousseline plissé ; cet homme se retourne et l'index sur les lèvres fait signe à la foule amassée au dehors de ne pas entrer, tandis que de l'autre main il désigna le petit Kostka en extase devant l'autel, insensible à ce qui se passe derrière lui.

A ce moment, la porte du chœur s'ouvrit. Clément entendit le long frou-frou d'une robe et demeura immobile, espérant faire croire à un père que lui aussi était la proie d'un ravissement. Mais si Clément avait été un chat, on aurait vu ses oreilles pointer et frémir.

Derrière lui, le père s'était agenouillé, mouché longuement, bruyamment, et maintenant il chuchotait ; un chapelet brimbalant bruissait.

Clément s'était juré de ne pas remuer ; mais à condition que la visite

fût courte : une oraison jaculatoire. Or le père continuait à chuchoter et à égrener son chapelet. De temps en temps il bâillait. Clément sentit que des bâillements lui venaient ; il les ravala.

« C'est peut-être le père Genovesi, pensait Clément, il faut absolument que je me retienne de me retourner. » Il se souvenait de ce qu'il avait observé : les relations personnelles entre religieux disparaissaient dès qu'on se trouvait à la chapelle. Qu'ils fussent en train de prier, de chanter, d'officier, de méditer, il était impossible de surprendre entre eux le moindre signe de connaissance. Chaque père était pour tous une silhouette noire et abstraite dont les gestes présentaient peut-être des analogies avec leurs propres gestes, mais cela ne les intéressait en aucune façon. Un père à la chapelle est toujours seul ; même si la communauté entière se trouve réunie. Lorsque ce n'était pas l'heure de la prière en commun, chaque père allait, venait, s'agenouillait, lisait son bréviaire ou parcourait le Chemin de Croix avec célérité et indépendance. Pour obtenir le même recueillement individuel pendant les quelques quarts d'heure de prière en commun qu'ils ont chaque jour, les mouvements de leur corps étaient réglés de telle sorte que tous les pères entraient, s'agenouillaient, se déplaçaient entre les travées, se levaient et s'asseyaient aux endroits fixés par la dévotion avec rigidité et ensemble, comme les diverses bielles d'une unique machine. Les Dominicains arrivent dans le chœur séparément, encore tout pleins d'un sermon prononcé peu avant, du souvenir d'un pénitent converti à l'instant, et se disposent selon les sympathies et les timbres de voix, ici un groupe, là un autre, sur les marches du chœur, comme à l'imitation du tétrateuque grégorien qu'ils vont chanter : ils emplissent donc le chœur de leurs personnes comme des croches et des demi-brèves, à des intervalles, des hauteurs et selon des schémas différents. De leur côté, les Franciscains se précipitent tous ensemble aux matines et aux complies comme s'ils accouraient chaque fois au chevet d'un de leurs saints mourants et s'entassent en une seule masse, s'agenouillant avec un bruit mou sur les gradins.

Mais quand ils entrent dans leur petite chapelle nue et se répartissent sur leurs bancs étroits pour un bref chapelet ou une litanie, les Jésuites ont effacé de leur visage, qu'un long apprentissage à l'obéissance a formé à d'immédiats changements de physionomie, tout vestige des soucis qui les assaillaient jusqu'au moment d'ouvrir la porte. Ils se présentent devant le Seigneur enfermés dans leur uniforme noir, pauvres sans ostentation.

Si un jour Clément voulait faire partie de cette armée, il importait qu'il sût en pratiquer dès à présent les mortifications les plus faciles. Fort d'une telle pensée, il réussit à ne pas remuer. Du reste, au bout de peu de temps, le père s'en alla.

Clément continuait à prier. Il lui semblait maintenant que ce n'était plus seulement la force mécanique de la décision prise qui le tenait agenouillé sur ce banc. Il disait : « Jésus, mon Jésus, je t'adore, Jésus, je suis tout à toi, doux Jésus, amour de Jésus... » Et il croyait sincèrement croire.

Cependant, et comme en un état second, il avait l'impression de se confier à un unique et fragile fil, et qu'il lui aurait suffi de le lâcher pour ne plus croire. En d'autres termes, il sentait en lui le vide. Sa foi n'était que *bonne volonté*. Ses mots, des mots. C'était si vrai qu'ils ne se renouvelaient pas en vocables variés, pleins de vie, qu'ils ne se développaient pas en un ensemble de sentiments, comme les discours qu'on s'adresse à soi-même lorsqu'on est plongé dans des problèmes qui vous intéressent vraiment ; ils se répétaient rapides, monotones, abstraits, pareils aux litanies qu'avec la peur superstitieuse de châtiments immédiats et obscurs, l'habitude impose à tant de faibles.

DEUXIEME PARTIE

I

La grand-mère ronflait trop fort et l'empêchait de dormir. Clément ouvrit les yeux et pendant un long moment essaya de l'observer à travers les moustiquaires.

Dans la chambre blanche, haute, vaste, dans une pénombre étouffante à peine rompue par une raie jaune de soleil entre les volets mi-clos, la grand-mère sous sa moustiquaire formait une petite masse sombre : son visage maigre, encadré de cheveux gris et soutenu par cinq coussins s'agitait dans le sommeil : elle dormait la bouche ouverte face au plafond ; on eût dit qu'elle suffoquait à la recherche d'un peu d'air. De temps en temps ses ronflements étaient si forts que cela la réveillait : elle reprenait conscience, se redressait sur les coussins, élevait à ses lèvres le chapelet qu'elle tenait serré entre ses doigts — comme toujours lorsqu'elle était au lit — baisait la médaille de la Madone de Pompéi, se mettait à murmurer un *Ave Maria* et avant d'arriver à l'*Amen* recommençait à ronfler.

Non, il le sentait : soit à cause des ronflements de la grand-mère, soit pour une autre raison, il lui était impossible de trouver le sommeil. Il pensait à la plage, à l'aspect qu'elle devait avoir en ces premières heures de l'après-midi, au plus fort de l'été ; telle qu'il l'imaginait et ne l'avait jamais vue : absolument déserte, cabines, rotonde et mer ; pas âme qui vive, pas le moindre maître-baigneur ; rien que Luisito, car lui, il ne dormait pas l'après-midi et sa mère lui permettait de retourner à la plage tout de suite après le repas. Qu'allait-il y faire tout seul ? Clément le lui avait demandé :

— Oh je m'amuse, avait répondu Luisito, avec son ton chantant de Génois et son accent espagnol, voire argentin. Je m'amuse ; d'abord, certaines fois, il y a des pêcheurs ; et puis je m'amuse tout de même plus qu'à la maison. Pourquoi ne viens-tu pas, toi ?

Voilà qu'aujourd'hui pour la première fois il pensait à la possibilité d'accepter l'invitation de Luisito. Soulever tout doucement la moustiquaire, se glisser au bas du lit, prendre ses sandales, sortir pieds nus sans réveiller grand-mère, courir à la plage.

Clément aimait passionnément sa grand-mère. L'une des joies les plus vives qu'il attendait chaque année des vacances était celle-ci : dans la petite villa ou l'appartement au bord de la mer, où il n'y avait jamais assez de pièces pour tout le monde, dormir, par la grâce d'une vénérable coutume, avec mémée.

D'accord, ses ronflements étaient gênants ; mais Clément s'y était habitué les années précédentes : peu agréable à proprement parler, ce bruit semblait lui apporter le sommeil. C'était *mémée* qui ronflait et tout ce qui la concernait faisait naître en Clément, dès la petite enfance, une fragile, mystérieuse et très tendre émotion.

La douceur, par exemple, de dire chaque soir ses prières avec elle. La douceur, chaque matin très tôt, quand la maison dort encore, d'être réveillé par elle, de s'habiller à la hâte et d'aller en sa compagnie à la Messe, participer à la Sainte Communion.

Le soir, il est vrai, la grand-mère ne récitait avec Clément qu'une première prière très brève ; elle s'approchait ensuite de lui, l'embrassait à travers la moustiquaire puis se retirait dans l'angle le plus éloigné de la pièce, s'agenouillait sur le fond de briques et continuait à prier longuement, toute seule.

Parfois, tardant à s'endormir, Clément la regardait, fasciné. Vêtue d'une grande chemise blanche de toile grossière, serrée au cou et aux poignets par un liséré de simple dentelle, portant à la taille le cordon de tertiaire de Saint-François, la grand-mère priait, agenouillée et rigide, les genoux pliés à angle droit, sans aucun soutien pour le corps ; et tantôt, elle tenait très longtemps les bras écartés en croix, surmontant héroïquement, par une force de volonté proverbiale dans la famille, la fatigue et la faiblesse de l'âge ; tantôt, elle se traînait sur les genoux jusqu'à la commode, mettait ses lunettes et, s'approchant de la lumière qu'elle avait eu soin de masquer d'une étoffe afin qu'elle ne gênât pas son petit-fils, elle lisait jusqu'à une heure tardive de la nuit son livre de méditations.

Parfois Clément s'endormait et, se réveillant au bout d'un moment, s'apercevait qu'elle était encore là, à genoux, le visage penché sur le livre. Et voilà que tout à coup elle fermait le livre, l'index glissé comme signet entre deux pages, et murmurait, paupières baissées, une oraison jaculatoire, faisait son examen de conscience, prononçait l'acte de contrition. Clément devinait que, plongée dans la prière, sa grand-mère était heureuse, et il l'aimait, l'admirait, l'enviait : oh s'il avait pu, lui aussi, prier comme elle de tout son cœur et tout aussi longtemps !

Le matin, au contraire, il brûlait de s'habiller et de sortir avec elle.

A pas rapides, dans la petite cité ligurienne encore déserte, encore fraîche de la nuit, sur la large avenue bleue d'ombre et coupée aux croisements par les bandes jaunes du soleil levant, la vieille femme et l'adolescent se hâtaient vers la cathédrale.

Généralement, la première cloche de la messe les surprenait à mi-chemin, sonnant pure et joyeuse dans l'air léger, et Clément, qui étudiait Dante et manifestait déjà des tendances littéraires, se répétait mentalement plusieurs fois, en l'écoutant, les vers fameux :

E siccome orologio che ne chiami
nell'ora che la Sposa di Dio surge
a mattinar lo Sposo perchè l'ami,
che l'una et l'altra corda tira et urge
tin tin sonando con si dolce nota...

Mais il ne les récitait pas à la grand-mère ; il comprenait qu'elle était vraiment pieuse et qu'à cet instant-là n'importe quelle citation, eût-elle été de Dante et accordée aux circonstances, lui eût semblé profane.

— Recueillons-nous, recueillons-nous, Clément, disait-elle, courant presque à petits pas vers l'église et tenant serrés contre elle le sac et le livre de prières avec le chapelet. Pensons que dans quelques minutes nous allons recevoir le Corps de Notre Seigneur Jésus Christ qui est mort pour nous sur la croix. Prions, prions. Ne nous laissons pas distraire.

Elle savait en effet qu'après la Messe, Clément aurait grand appétit ; que par conséquent les prières d'action de grâce qui doivent suivre la communion ne pourraient être prolongées aussi longtemps que, dans sa ferveur et son humilité, elle l'estimait nécessaire. Donc autant faire sa Communion au début plutôt qu'au milieu de la Messe. Ainsi toute la durée de la Messe tenait lieu de prières d'action de grâce. Mais pour communier au début, il fallait s'y préparer ; et il n'était vraiment possible de s'y préparer convenablement qu'en commençant à prier dans la rue.

— Clément, il est déjà tard, disait la grand-mère en passant devant la gare. La première cloche a déjà sonné. Répète avec moi, répète : *Domine non sum digna...*

— ... *dignus,* disait pour son compte Clément à mi-voix.

Et aïeule et petit-fils couraient au céleste repas en murmurant sur le même rythme la même prière, avec l'unique variation de la désinence comme dans un duo des *Puritains.*

Au fond de la longue avenue des platanes, la cathédrale était toute blanche, néo-classique : colonnes de marbre blanc et belle coupole vert petit pois. Fraîche et grise à l'intérieur, vaste et vide. Peu de fidèles, à cette heure-là : une ou deux bonnes femmes et le professeur Barilari, un homme d'un certain âge, barbu, qui marchait courbé et comme écrasé par sa propre foi.

Poussé à cela non seulement par sa dévotion mais par un désir formel

de sa grand-mère, Clément mourait d'envie de servir la Messe. Et comme le professeur Barilari arrivait chaque matin à l'église dans la même intention, il y avait eu les premiers jours rivalité embarrassante. Le vieux bigot et le maigre adolescent entraient circonspects, humbles, suppliants à la sacristie et attendaient dans un coin la venue de l'archiprêtre.

L'archiprêtre était dans la soixantaine, chauve, bien en chair, élégant, très soigné, suave. La suavité de Mgr Baldelli pouvait provenir de son nez qui, doucement charnu, tombait sur ses lèvres fines et comme relevées en frisure aux angles par un perpétuel sourire ; pouvait provenir des joues qu'il gonflait de temps en temps, et parfois avant de parler. Mais pas des yeux que peut-être personne n'avait jamais vus, ou, les aurait-on vus, qu'on les aurait tout de suite oubliés. Ses mains blanches et molles, où se détachait l'anneau bénit, sortaient de deux longues manchettes étroites et amidonnées. Il parlait avec un fort accent génois mais affiné par le moelleux des *r*.

D'un signe bref ou d'un sourire à peine plus prononcé du côté de Clément ou du professeur, il choisissait chaque matin le servant de la Messe. Mais dès le début, le professeur jouit du privilège tacite de l'aider au moment de la vêture, même lorsque ce n'était pas son tour de servir la Messe. Courbé, presque prosterné, le professeur montait sur l'estrade, s'approchait du chasublier, tendait l'amict, l'aube, le cordon, les parements, non sans effleurer de loin en loin chaque pièce de l'habillement d'un baiser dévot.

Alors l'archiprêtre, ayant endossé l'aube, la taille serrée par le cordon sacré, s'appuyait du bout des doigts au bord du chasublier et se recueillait en une courte prière. Exactement vêtu, pensait Clément, comme la grand-mère la nuit. Barilari attendait dans un coin, tout contrit, l'étole entre les mains ; prêt à la jeter autour du cou de l'archiprêtre dès que celui-ci, sa prière achevée, ferait demi-tour vers lui et se pencherait légèrement pour la recevoir.

De plus, quand il servait la Messe, Barilari avait l'habitude de hurler : ses répons prononcés d'une voix de basse profonde résonnaient d'une manière grotesque dans la grand nef déserte. La première partie du *Confiteor* allait en crescendo pour atteindre le fortissimo au *Mea culpa, mea culpa, mea maxima culpa :* à ce moment, Barilari se frappait la poitrine trois fois avec une force incroyable et peut-être parce qu'il portait des chemises à plastron, ces trois coups se répercutaient dans l'église comme frappés sur un tambour.

La grand-mère ne pouvait souffrir Barilari. C'était un personnage vulgaire, un *grossier*, un *paysan*, disait-elle à Clément dans son français provincial et aristocratique. Et puis, ajoutait-elle, il dérange, on ne peut pas prier. J'aime la Messe quand c'est toi qui la sers. Je te regarde de temps à autre, je pense, je pense très fort... Oh si le Seigneur pouvait me faire cette grâce immense !

— Mais grand-mère, répondait Clément surpris. La grâce a eu lieu : je suis décidé.

— Espérons, espérons. Dieu le veuille ! concluait la grand-mère, sceptique presque malgré elle.

Car la grand-mère était le seul être au monde, mis à part le père Genovesi et le père Maselli, à qui Clément avait confié le projet de se faire Jésuite. La première fois que Clément s'était laissé aller à cette grande confidence, l'aïeule avait pleuré de joie. Il n'existait rien qu'elle désirât davantage.

— Seigneur, faites-moi cette grâce, se mit-elle à répéter à partir de ce jour-là chaque soir et chaque matin, en conclusion de ses innombrables prières. Et puis faites-moi mourir, afin que je m'en aille heureuse !

Cependant, peut-être justement parce que l'idée de son Clément vêtu en Jésuite représentait pour elle le comble du bonheur, elle n'osait l'espérer, elle ne pouvait y croire.

— Le monde est laid, mon petit Clément. Si tu savais comme il est laid ! Tu as bien raison de le fuir, disait-elle. Mais le diable est caché partout et où tu t'y attends le moins. Il faut prier ! Prier pour vaincre les tentations : sinon tout seul, tu n'en auras pas la force.

Quand la grand-mère parlait ainsi de tentations, de cette manière mystérieuse, Clément croyait qu'elle avait compris ce que ce mot signifiait pour lui et y faisait allusion dans un but précis. Cet été justement, sa grande tentation avait été Jeannette, Mlle Jeannette, l'amie de sa mère, âgée de plus de trente ans, invitée à la villa depuis le début de juin.

Mondaine, sans préjugés, spirituelle, très élégante, pas belle mais séduisante, Jeannette avait en outre dans le blond des cheveux, le marron des yeux et la coloration ambrée de sa peau quelque chose qui rappelait à Clément la femme de l'ascenseur..

Mais elle venait enfin de les quitter pour Gressoney, à la montagne. Clément croyait avoir deviné une satisfaction secrète chez sa grand-mère quand Jeannette était partie. Mémée naturellement était trop grande dame pour ne pas s'être toujours montrée gentille envers Jeannette. Mais Clément n'avait pas été sans remarquer dans ces manières trop aimables une affectation, une exagération presque ironique : comme si l'aïeule avait voulu rappeler sans cesse à la jeune femme jolie, élégante et mûre, sa situation d'invitée et l'isoler ainsi du cercle de famille.

La grand-mère était peut-être aussi jalouse de la très affectueuse amitié, faite d'attentions et de confidences, qui semblait unir l'invitée et la maman de Clément. Quoi qu'il en soit, la première fois que la famille s'était retrouvée à table après le départ de Jeannette, la grand-mère, reprenant la place qu'elle avait dû céder deux mois, entre sa fille et Clément, n'avait pu s'empêcher de pousser un grand soupir.

— A la bonne heure ! avait-elle dit en français pour n'être pas comprise de la bonne qui servait la *minestra.*

Elle n'avait rien ajouté. Mais tout le monde avait compris. La mère s'était rembrunie.

— Maman, je t'en supplie !

Puis, pendant quelques minutes, on avait mangé en silence.

Jeannette aurait pu être pour Clément une tentation encore plus forte que la femme de l'ascenseur. Si trois mois auparavant, lors de sa fameuse confession, il ne s'était pas obligé à croire qu'il avait commis le péché mortel de la concupiscence, il serait certainement retombé dans les mêmes errements.

Tout au cours du mois de juin et de juillet, il avait vu Jeannette chaque jour et quelquefois à table, à la plage, après le repas au salon, il avait eu l'occasion de la contempler longuement. Elle avait une manière de rire — dents blanches fortes et saines, lèvres charnues et peintes en rose — qui retournait le sang. Ses poignets étaient toujours chargés de bracelets qui tintaient, et ses doigts de bagues toujours différentes. Ses mains étaient petites, grassouillettes, mais les doigts effilés. Les ongles avaient une particularité unique, une étrangeté fascinante que Clément n'avait jamais observée chez aucune créature : de petites lunules ovales et blanches, délicates, gracieuses, semées sur le rose de la partie cornée comme les veinures d'une agate ou comme les dessins que la mer laisse parfois sur la surface du sable. Clément le savait : il ne pouvait se lasser de regarder ces miraculeuses lunules blanches, les ongles de Jeannette, et mû par un instinct obscur, sans savoir pourquoi, il allait jusqu'à y associer une sensation d'exquise cruauté, et leur attribuait un pouvoir magique. Le temps d'un éclair, et involontairement, il se voyait griffé par ces ongles. Le temps d'un autre éclair encore plus bref, et encore moins volontairement, il se voyait y poser ses lèvres.

Etaient-ce là des péchés ? Ou seulement des *tentations* ? La présence de Jeannette le tourmentait chaque soir de scrupules angoissants.

Enfin, tout chez Jeannette frappait l'imagination encore enfantine de Clément : le corps, la tête, les cheveux très blonds, l'expression du visage et du regard, les manières libres, hautaines, pleines de vivacité, la forme des pieds et des mains, l'étrangeté raffinée des ongles semblables à des agates ; mais plus que toutes ces particularités, une autre encore : les coudes.

C'était l'été au bord de la mer ; comme toutes les jeunes filles et les femmes d'âge décent, Jeannette portait à la maison le soir des robes décolletées et sans manches. Si bien que Clément, dès le début, était resté fasciné par la forme et par la peau des coudes.

Jeannette avait une peau très fraîche ; son léger *embonpoint* contribuait à la parer de ce charme. La poitrine, les bras, les épaules étaient ronds à ravir ; la peau partout tendue, lisse, presque satinée, tirait même une certaine séduction d'une très légère pilosité sur les jambes et les

avant-bras, que les bains et le soleil avaient décolorée jusqu'à la rendre invisible. Mais par contre sur les coudes, spécialement lorsqu'elle ne tenait pas le bras plié, cette peau était toute rugueuse, ou marquée d'un très fin réticule, comme le ventre d'un reptile, et d'une couleur qui, du rose ambré du bras et de l'avant-bras, s'assombrissait graduellement, tournait au rouge et, au centre du coude, presque au marron. Au premier abord, cela pouvait passer pour de la poussière ou du sable.

Clément, au retour de la Messe, s'attardait une demi-heure à prendre son petit déjeuner et chaque matin assistait au passage de la bonne qui frappait à une porte : « Mlle Jeannette, le bain est prêt ! » Il voyait Jeannette en saut-du-lit de soie rose, bleu ou vert (elle en avait beaucoup, jusqu'à un noir), sortir de sa chambre encore un peu dépeignée et sans rouge sur les lèvres, une serviette et sa trousse de toilette à la main. Dès qu'il l'apercevait, Clément baissait la tête sur son café au lait, pain et confiture. Mais en passant Jeannette lui posait presque toujours la main sur la tête et lui caressait les cheveux. Il les portait coupés en brosse.

— Ça me plaît : tu as une tête comme de la peluche, dit-elle une fois en riant. De la peluche, un tapis rugueux : ou du papier doux, poli à l'émeri.

Donc Jeannette, en plus des bains de mer, prenait un bain tous les matins à la maison et sans se presser. D'habitude Clément s'en allait à la plage avant qu'elle eût fini. Une fois, comme le lait lui semblait mauvais, il en avait fait chauffer une autre tasse, prolongeant ainsi son petit déjeuner et restant à la maison jusqu'au moment où Jeannette était sortie du bain et, toute parfumée, avait traversé la salle à manger.

Ses coudes n'étaient certainement pas sales. C'était le soleil qui les avait rougis à ce point. Si la femme était près de lui et lui tournait le dos pendant les réceptions du soir, ou à la plage parmi les groupes de baigneurs, ces coudes de Jeannette, pourquoi donc Clément se surprenait-il à les fixer du regard, que le bras fût replié ou non, avec une stupeur anxieuse et vide de pensée ?

Oui, il regardait fixement les coudes de Jeannette sans penser à rien, sans rien désirer, sinon très confusément. Quoi qu'il en soit, les caresser, les couvrir de baisers, les presser contre ses yeux fermés étaient des désirs qu'avant même de les avoir formulés, il avait déjà refoulés avec terreur dans le noir mystérieux de la *tentation*. C'étaient même des désirs qui n'avaient pas positivement le temps de naître. Voilà pourquoi peut-être il regardait avec angoisse les coudes de Jeannette ; et tandis qu'il les regardait, avant de s'aviser qu'il était en train de les regarder et avant de se forcer à en détourner le regard, comme Jésus le lui commandait et comme la Madone, invoquée désespérément, lui aidait à le faire, il se sentait envahi par l'angoisse.

Y a-t-il eu dans ces regards une lenteur voulue ? se demandait-il ensuite chaque nuit, au cours de son examen de conscience. Ou n'était-ce qu'une éphémère séduction du démon, à laquelle lui, Clément, en esprit et par le

jeu du libre arbitre, était tout d'abord demeuré étranger ? Puis, par la grâce d'une prompte oraison, n'avait-il pas repoussé le danger et remporté finalement la victoire ?

Un soir, en se mettant au lit, il s'en était prudemment ouvert à sa grand-mère. Ce jour-là, par hasard, il était resté plus longtemps en compagnie de Jeannette et de sa mère : il était allé assez loin de la plage avec elles en canot, puis sa mère avait regagné la rive à la nage ; Jeannette et lui étaient restés seuls sur le canot. Jeannette avait plongé puis était remontée se sécher au soleil. Elle portait un maillot d'un orange éclatant qui, trempé, moulait encore mieux ses formes tendres et sinueuses. Elle usait toujours de parfums. De sa peau à demi découverte et humide, ils s'exhalaient sous le soleil avec force, mêlés à l'odeur du sel et de la sueur.

Clément ramait, suivant des yeux sa mère qui nageait au loin vers la rive ; mais de temps en temps, il était contraint malgré lui de regarder Jeannette, étendue près de lui, une jambe pendante, son petit pied immergé dans l'eau qui l'encerclait d'un léger remous. « Eh bien ! elle fait frein ; et c'est moi qui fournis tout l'effort. » Il avait envie de le dire à Jeannette, et de se plaindre. Mais la voyant devant lui gracieusement couchée, les yeux mi-clos sous le soleil, un sourire de béatitude aux lèvres, le courage lui avait manqué. Se ressaisissant, il allait parler pourtant, quand, juste à cet instant, comme si elle l'avait deviné, Jeannette, sans ouvrir les yeux, avait laissé tomber un bras, plongeant dans l'eau la pointe de ses doigts, ses merveilleux ongles roses veinés de lunules blanches... Clément avait lui aussi fermé les yeux...

Au cours de son examen de conscience, avant de réciter l'acte de contrition, il s'était souvenu de tout cela ; et il lui était venu comme un scrupule. Bien que par une ruse légitime, il eût fermé les yeux pour ne pas voir Jeannette, n'avait-il pas joui de la fatigue de transporter le poids faussement aimable de sa diabolique tentatrice ? Son devoir n'était-il pas de se plaindre ouvertement, d'exiger de Jeannette qu'elle retirât de l'eau et son pied et sa main ?

La réponse était incertaine, plus troublante que la question. Oui, il y avait peut-être eu plaisir... Mais jusqu'à quel point ce plaisir avait-il été voulu et même conscient ?

D'ailleurs en parlant à Jeannette, n'aurait-il pas inauguré avec elle ces rapports personnels que, par prudence, il avait décidé de toujours éviter ? En effet, il ne parlait jamais à Jeannette que pour répondre à ses questions. Et il ne s'agissait, bien entendu, que de sujets indifférents. Car que pouvait-il y avoir de commun entre une femme de trente-cinq ans, attirée par le jeu, le flirt, la danse, qui refusait de se fiancer et risquait de finir célibataire par désir de faire un mariage extraordinaire ou par égoïsme et par peur de la maternité, que pouvait-il y avoir de commun entre cette femme et un enfant de quatorze ans qui ne savait pas encore bien comment le mâle et la femelle s'y prennent pour mettre des enfants au monde ?

Cependant, Mlle Jeannette semblait s'être aperçue de quelque chose. Elle paraissait avoir décelé, dans l'expression involontairement et inconsciemment stupide de Clément quand il la regardait, le reflet de son propre attrait. Lorsque, par exemple, elle riait au milieu d'un groupe et ouvrait sa belle bouche sensuelle, elle se tournait, en écartant, d'une main baguée, ses cheveux de soie blonds, précisément du côté de Clément. Tantôt à table, sous prétexte de se faire verser un verre d'eau ou de se faire passer le panier à pain, elle effleurait sa main de son bras. Tantôt au milieu d'un discours qu'elle adressait à d'autres, elle fixait tout à coup sur lui un regard, d'habitude plein de gaieté, mais parfois soudain triste, et scrutateur. On eût dit qu'elle attendait quelque chose de lui. Quoi ?

Clément l'ignorait. C'était le Diable, certainement le Diable qui, par le moyen de Jeannette, le tentait. Mais l'épisode de l'hôtel Baglioni avait suffi, le souvenir qu'il en conservait, mêlé au souvenir très vif de la confession et des terribles paroles du père Genovesi.

Envers Jeannette, à dire vrai, il éprouvait des sentiments plus compliqués que la simple émotion ressentie devant la femme de l'ascenseur — une inconnue dont il n'avait jamais su le nom. Jeannette, il la connaissait, il l'entendait parler, savait qui elle était, savait et voyait beaucoup de choses qui concernaient sa vie : mais peut-être justement pour cela, l'envoûtement se fragmentait en mille détails dont chacun était au fond moins dangereux que l'apparition muette, rapide, de l'idole entrevue — la femme de l'ascenseur.

Oui, Jeannette avait ici, il fallait bien le dire, plusieurs soupirants. Clément les haïssait tous instinctivement. Plusieurs types variés ; mais surtout Mario Barbagallo, le fils du directeur de l'hôpital. C'était peut-être des garçons méprisables, superficiels et sans intérêt. Mais Clément n'était pas naïf au point de ne pas comprendre pourquoi il les haïssait.. Et cette haine, était-ce un péché ?

Cette fois encore la volonté n'avait rien à voir dans l'histoire. Il combattait cette haine. Il se forçait à être très gentil, jusqu'à l'empressement, jusqu'à l'obséquiosité, soit avec Mario Barbagallo, soit avec l'avocat de Vigevano. Mais qui sait si cette soumission elle-même était bien innocente, mêlée qu'elle était au désir de gagner les faveurs de Jeannette ?

Car Jeannette, un des premiers jours, n'avait pas été sans remarquer une impolitesse de Clément à l'égard de Mario Barbagallo. Comme elle était entrée se rhabiller dans sa cabine, Mario Barbagallo avait appelé le garçon pour qu'il l'aidât à pousser le canot à la mer. Et Clément, en se sauvant, avait feint de ne pas entendre.

Une heure plus tard, Clément, qui éprouvait le remords confus de s'être mal conduit à l'égard de Jeannette et de Mario Barbagallo, soit par manque d'éducation, soit par transgression morale, secrètement, à l'égard de Jésus, avait refusé de se baigner. Il se tenait loin des autres, tout seul et de mauvaise humeur, à plat-ventre sous un parasol, lisant *L'Ile mystérieuse*.

Jeannette, en remontant de la plage vers les cabines, avait fait un cro-

chet sur le gravier brûlant pour passer près de lui. Elle était arrêtée et comme Clément, la voyant approcher, avait continué à lire, elle lui avait touché le flanc du bout de l'orteil.

Ce fut comme une secousse électrique. Mais Clément, cherchant à cacher son trouble (y réussissait-il ?), tourna la tête lentement, sans se lever, et juste assez pour la voir. Dressée devant lui, en maillot de bain ruisselant, elle enlevait devant lui son bonnet de caoutchouc d'un geste lent et élégant qui découvrait les aisselles rasées et plus blanches que le reste du corps ; son visage était sérieux, même sévère, et le ton de sa voix dur :

— Clément, mon garçon. Pourquoi as-tu été si peu aimable avec mon ami ?

— Moi ? Mais qu'ai-je donc fait, Jeannette ?

Il la connaissait depuis son enfance et l'avait toujours appelée ainsi ; comme beaucoup d'enfants le font avec les amies de leurs mères.

— Tu le sais très bien, ce que tu as fait ; Mario Barbagallo t'a appelé pour que tu l'aides à pousser le canot. Le maître-baigneur n'était pas là, tu étais seul à pouvoir l'aider. Mais tu as fait semblant de ne pas entendre. Ne dis pas non, je t'ai très bien vu, en me déshabillant, par une fente de la cabine. Pour cette fois je serai bien bonne et ne dirai rien à maman. Tu sais combien ta mère tient à ce que tu sois poli. Ce serait un vrai crève-cœur pour elle. Je ne lui dirai rien. Cela restera un secret entre nous. Mais tu vas me promettre que dorénavant tu te conduiras avec mes amis comme un bon petit garçon... Un petit garçon ? Mais non ! Un petit homme ! Parce que maintenant tu es un petit homme, n'est-ce pas ? Tu promets ?

Et sur ces mots, Jeannette, enfin, lui souriait.

— Je promets, dit Clément sans répondre au sourire et revenant tout de suite à son livre.

— Avec Jeannette aussi, ajouta-t-elle encore, tu pourrais être un peu plus agréable.

Il ne répondit pas, ne se retourna pas. Il regardait la page du livre couverte de mots, mais sans réussir à lire. Après un silence (il la sentait toujours près de lui, immobile, debout, et des gouttes d'eau tombaient de son costume sur son dos nu et sur ses épaules), la voix de Jeannette reprit, plus basse, plus douce, presque affectueuse, et, du moins Clément en eut l'impression, presque insinuante :

— Bon, très bien, je sais que dorénavant tu seras plus aimable. Salut mon petit homme !

Et elle s'éloigna vers les cabines.

Oh oui, cette fois Clément n'avait pas résisté à la tentation : il avait levé les yeux de son livre et l'avait contemplée longuement, minutieusement : son costume orange, par une large échancrure ovale, lui dénudait tout le dos, couleur d'or. Elle s'avançait sur la pointe des pieds, s'éloignait d'un pas de danse presque comique, chaque pas, le pied gauche, puis le pied droit, faisant onduler sa croupe ronde.

Depuis ce jour, il avait été aux petits soins avec les amis de Jeannette. Mais il se tourmentait, n'arrivant pas à comprendre s'il le faisait pour vaincre et détruire en lui-même, en même temps que son antipathie pour les amis de Jeannette, sa sympathie pour Jeannette, ou au contraire pour le plaisir de lui obéir. Bref, avec Mario Barbagallo, le petit avocat de Vigevano et avec les autres (à tout moment, il en surgissait un nouveau), son attitude *vraiment* aimable s'opposait-elle à la tentation ou la favorisait-elle ?

Hélas, finissait-il par se dire, les deux hypothèses étaient vraies. Il n'y avait pas d'issue, sinon dans la prière et le divertissement.

Car Jeannette, la chose était claire, cherchait à le tenter. Peut-être n'en était-elle pas consciente ? Le démon se servait d'elle pour torturer le pauvre Clément, et anéantir la Vocation.

Clément se livrait à son examen de conscience, agenouillé devant son lit, le visage contre la moustiquaire, l'odeur sèche et irritante du coton dans le nez et sur les lèvres.

De temps en temps, dans le silence nocturne à peine interrompu par les soupirs et les chuchotements de la grand-mère qui priait de son côté, à genoux au-delà de l'autre lit, il entendait s'approcher la trompette aiguë d'un moustique. Il lui semblait que le moustique se posait sur sa nuque. Il restait immobile une seconde, se laissant dévorer. Puis cherchait, presque toujours en vain, à le tuer. Alors la grand-mère de son coin élevait la voix :

— Hé ! Clément, que fais-tu ?

— Les moustiques, mémée.

— Fais comme moi. Laisse-toi piquer. Offre cette petite souffrance à Jésus pour qu'il t'accorde la grande grâce que tu lui as demandée, pour qu'il te confirme dans ta vocation. Ça ne dure pas longtemps, au fond : dans cinq minutes, tu seras au lit sous la moustiquaire. Pense à Notre Seigneur qui a agonisé trois heures cloué sur la croix et qui a sué du sang au jardin de Gethsémani.

Clément se taisait, se laissait piquer par les moustiques, pensait à Jésus sur la croix, y pensait de toute la force de son imagination jusqu'à en être ému. Il voyait les plaies, il voyait le sang, il transformait la démangeaison des piqûres de moustiques en agonie de Jésus ; il voyait le visage de Jésus, si bon, si doux, comme sur l'image du Sacré-Cœur, tordu par le spasme de l'agonie. Comment aurait-il encore pu offenser Jésus ? Pourtant, c'est à cela que peu à peu Jeannette, à force de tentations, désirait l'amener ! Il revoyait alors l'expression béate de Jeannette sur le canot, ses yeux mi-clos, ses lèvres entrouvertes, son sourire heureux. Il y avait quelque chose de perfide dans ce sourire, quelque chose de diabolique ! Et moi, se demandait Clément, moi, comment me suis-je comporté ? Ai-je été assez fort ? Ai-je péché ?

Il s'interrompit. Mieux vaut, se dit-il, mettre fin à un examen de conscience qui pourrait se transformer en un vrai péché. Décidé à se faire

jésuite, il voulait désormais se montrer sérieux ; il avait désormais l'impression de comprendre qu'un long et méticuleux examen de conscience sur les désirs impurs de la journée, l'effort de démasquer scrupuleusement la moindre faiblesse en face de la tentation et de s'en accuser courageusement, que tout cela était un jeu dangereux. Trop graves vraiment les conséquences auxquelles il s'exposait, le risque de chatouiller ses sens et de réveiller le démon.

Il lui parut ainsi s'être mis l'âme en repos et récita sans excessive souffrance l'acte de contrition. Il monta dans son lit... Mais pourquoi, à mots couverts, parla-t-il de la chose à sa grand-mère qui était venue le border dans sa moustiquaire, l'embrasser et lui souhaiter bonne nuit ? Un petit doute lui était resté, l'ombre d'un scrupule, et il pensait que la grand-mère l'aiderait à le dissiper.

— Mémée, dit-il, aujourd'hui j'ai été tenté plus que les autres jours.

— C'est signe, répondit gravement la grand-mère, qu'aujourd'hui le Seigneur t'a voulu encore plus de bien que d'habitude. Mais tu dois également accorder compassion et pardon aux personnes dont le démon se sert pour te tenter, même si ces personnes te sont très proches...

D'après ces mots et plus encore le ton de la grand-mère, Clément ne douta pas qu'elle eût compris : la tentation c'était Jeannette.

— ... Compatir et pardonner, parce que c'est le Seigneur qui permet ces tentations. Prie la Madone afin qu'elle t'aide, Clément, car sans l'aide de la Madone tu ne pourras jamais rien faire. Récitons cinquante fois ensemble le *Salve Regina !* Allons, courage !

— Cinquante *Salve Regina ?* pleurnicha Clément, comme s'il était soudain redevenu un bébé, mais mémée, j'ai sommeil !

— Force-toi et mate-le, dit la grand-mère avec âpreté, presque sarcastique, tu verras que ce petit effort de volonté et ce petit sacrifice d'un peu de sommeil seront bienfaisants : à partir de demain, pour le reste des vacances, avec l'aide du Seigneur et de la Madone, tu seras libéré de tes tentations. Tu verras. Il y a quelque chose ici dans mon cœur qui me le dit. Allons, courage, récitons ensemble cent *Salve Regina...*

— Cent ? Tu avais dit cinquante.

— Cinquante. Ensuite mémée aura une récompense pour toi.

— Laquelle ? demanda Clément avide et curieux malgré ses grandes angoisses.

— Je ne dis rien. Tu verras.

La grand-mère se laissa tomber à genoux au milieu de la chambre et commença, intrépide : « *Salve Regina, Mater Dei...* »

Clément recroquevillé sous la moustiquaire, répondait comme il pouvait, luttant contre le sommeil.

La grand-mère tenait le compte des *Salve Regina* en s'aidant des grains du chapelet qui étaient justement au nombre de cinquante. A la fin, elle s'approcha pour lui donner la récompense promise : un splendide caramel

à la menthe Stratta ; mais elle recula en souriant, sur la pointe des pieds. Le garçon dormait déjà.

Le cinquantième *amen* prononcé et n'entendant plus la voix de la grand-mère recommencer *Salve Regina,* il avait sombré d'un coup dans le très profond sommeil d'un adolescent qui s'est baigné et a joué sur la plage au soleil pendant dix ou douze heures d'une belle journée de juillet.

II

Jusqu'à maintenant, il avait toujours bien dormi, la nuit comme l'après-midi. Le bain qui, le matin, était plus prolongé, les jeux, l'émulation, la nourriture, la chaleur et le silence de l'heure caniculaire, tout, jusqu'aux ronflements fastidieux de la grand-mère, lui apportait un rapide sommeil.

Mais cette fois-ci, non. Les ronflements de la grand-mère le gênaient. Mais était-ce vraiment les ronflements de la grand-mère ?

Jeannette était partie depuis trois jours. Et voilà que brusquement cette Jeannette était de nouveau là, bien vivante, dans la chaleur suffocante, dans la pénombre de la chambre aux fenêtres closes et aux volets tirés, dans l'air raréfié et sec de la moustiquaire.

Clément avait beau ne porter qu'un caleçon de bain, il était couvert de sueur. L'oreiller sur lequel il appuyait sa nuque était trempé. Il se déplaça en roulant jusqu'au bord du lit, jusqu'à peser un peu sur la moustiquaire tendue et passée sous le matelas. De la main il tâta la place qu'il venait de quitter : trempée aussi à l'endroit des épaules et des fesses.

Jeannette était là, avec lui. Si, cherchant le sommeil, il fermait les yeux, il la voyait devant lui, il voyait ses yeux, son sourire, il voyait ses mains, ses ongles d'agate, ses merveilleux coudes. Et s'il rouvrait les yeux pour chasser cette dangereuse vision, ce qu'il voyait réellement (la trame de sa moustiquaire ; plus loin, la moustiquaire et le corps de la grand-mère qu'on devinait ; plus loin encore, les parois dans la pénombre, le plafond, la raie jaune du soleil entre les volets) n'avait aucun sens : son attention était attirée par l'oreiller contre sa nuque, ou par le matelas contre ses épaules et ses reins. Le poids même de son corps lui suggérait le souvenir d'un contact, d'une caresse.

C'était Jeannette qui, *de sa main à elle,* lui serrait la nuque avec douceur, insistance ; c'était Jeannette qui lui passait un bras (un de ses bras splendides et toujours nus) sur les épaules, et maintenant lui entourait les reins, comme elle avait fait sur la route de Santa Margherita, dans la nuit, devant l'hôtel Impérial qui brillait bien haut de toutes ses lumières à travers l'ombre du parc.

Par cette main, par ce bras, Clément, tout au souvenir de cette promenade, de ce retour à l'hôtel, se sentait serré comme ce fameux soir : nuit décisive où il avait senti tout le suite et depuis sentait toujours davantage

— bien qu'il fût encore très loin de comprendre exactement pourquoi — qu'elle aurait pu être fatale à son existence entière.

Il avait été fort. Il avait vaincu la tentation sans connaître exactement le mal où cette tentation l'entraînait. Il avait fui devant le péché avant même d'entrevoir, ne fût-ce que confusément, en quoi consistait le péché. Il croyait avoir mis le démon en déroute pour toujours.

La vraie difficulté ne commençait que maintenant. Maintenant que la tentation revenait, plus insidieuse, plus dangereuse, sous forme d'une pure pensée, d'un pur désir, presque sous la forme du repentir de ne pas avoir péché, de ne pas avoir profité de l'occasion pour découvrir ce qu'était exactement le Mal.

Plus de timidité à présent, plus rien de l'abattement, de la terreur qu'il éprouvait face à une Jeannette vivante, réelle, avec son parfum, sa chaleur, sa voix pleine de rires ! A cette heure, il était seul, seul avec sa mémoire et ses songes. Seul dans son lit, sous la moustiquaire, à côté de mémée qui ronflait. Il courait un grave danger. Impossible de dormir. Prier ? Mais prier le ramenait fatalement à méditer sur le but de la prière : la tentation dont il suppliait qu'on le délivre ; il était ramené à opposer toujours plus violemment l'image de Jeannette à l'image du Sacré-Cœur.

L'unique solution était peut-être de se distraire. Se lever, c'est-à-dire fuir. Fuir à la plage auprès de Luisito qui l'attendait chaque jour — il le lui avait répété le matin même. Mais sa mère interdisait qu'il se rendît sur la plage tout de suite après le repas, au moment le plus chaud de la journée. Et Clément, par nature et par habitude, était trop obéissant pour s'opposer à la volonté, d'ailleurs très forte, de sa mère. Il lui aurait fallu sortir en cachette de la villa, sur la pointe des pieds, pour ne se faire remarquer de personne. Il n'en avait pas le courage.

Il s'agitait sur le lit qui craquait, cherchant à penser à autre chose. Mais la mémoire, par à-coups, par morceaux, par longs lambeaux, s'acharnait à remettre devant ses yeux, sans qu'il y pût rien changer, l'histoire des derniers jours où Jeannette avait été là.

MARIO SOLDATI

(TRADUCTION DE GEORGES PIROUÉ)

(*La fin dans la prochaine livraison.*)

ELIZABETH D'ANGLETERRE ET LA SAINT-BARTHÉLEMY

par PHILIPPE ERLANGER

DEPUIS le mariage de Charles VIII jusqu'à la mort de Henri II (1491-1559), la France, par un miracle bien rare en son histoire, évita les convulsions internes et les guerres civiles. Malgré de grandes défaites comme Pavie et Saint-Quentin, il n'en fallut pas davantage pour faire d'elle le royaume le plus uni, le plus centralisé, le plus prospère, le plus peuplé de l'Occident, un royaume capable à lui seul de maintenir l'équilibre européen face à l'empire immense et disparate de la Maison d'Autriche, face à sa vieille rivale, l'Angleterre.

Aussi, dès que la brusque disparition de Henri II eut laissé le champ libre aux haines fratricides des catholiques et des protestants, l'Espagne de Philippe II et l'Angleterre d'Elizabeth — alors alliés malgré la différence de confessions — s'employèrent à envenimer la discorde. L'une soutenait, subventionnait, excitait la Maison de Guise et les champions du fanatisme catholique, l'autre accomplissait le même travail chez les réformés. La reine mère, Catherine de Médicis, seul rempart de l'unité nationale pendant la minorité de ses enfants, trouvait ses pires adversaires dans les ambassadeurs des deux puissances.

Gaspard de Châtillon-Coligny, amiral de France, était un calviniste ardent, loyal à son roi, soucieux de la grandeur de son pays. Pendant plusieurs années, il s'efforça de concilier ces trois sentiments, gagnant ainsi la confiance, l'amitié de la reine mère.

Hélas ! lorsque la guerre civile se déchaîna (1562), il dut choisir entre les intérêts de sa religion et ceux de sa patrie. Les premiers l'emportèrent. L'amiral de France écrivit à la reine d'Angleterre que « Dieu l'avait choisie et lui présentait cette occasion... d'abolir l'idolâtrie par toute la Chrétienté et même en France. » Il signa le traité de Hampton Court qui lui promettait la restitution de Calais avant le terme prévu au traité de Cateau-Cambrésis [1], l'accès de Dieppe et de Rouen. En attendant il lui

— Ci-dessus, Elizabeth d'Angleterre, par Zucchero (Bulloz).

1. Calais avait été pris aux Anglais en 1558 par François de Guise. Le traité de Cateau-Cambrésis (1559) prévoyait que la ville leur serait rendue en 1567 à moins que la France ne la rachetât au prix fabuleux de 500 000 écus d'or.

livrait la ville du Havre dont il était gouverneur. Moyennant quoi Elizabeth lui envoyait dix mille hommes et 100 000 couronnes.

C'était la première fois depuis bien longtemps qu'un grand féodal aliénait une part du Domaine. Aussi l'indignation fut-elle profonde, même chez les nobles protestants. Catherine de Médicis en conserva une rancune tenace envers son ami de la veille.

Quelques mois après, la mort de François de Guise, tombé sous les balles de Poltrot de Méré que les catholiques crurent inspiré par l'amiral, permit à la reine de terminer la guerre, presque à l'improviste. Grâce aux efforts de la Florentine, un étonnant mouvement d'unanimité nationale rapprocha le Français des deux religions contre l'ennemi héréditaire. Coligny n'y résista pas, désavoua son funeste traité. Catholiques et protestants reconquirent Le Havre ensemble et Catherine déclara Calais définitivement annexé à la France. Elizabeth, furieuse, dut accepter sa défaite (traité de Troyes, 1564) : elle ne devait jamais la pardonner à Coligny.

Cela, bien entendu, ne l'empêcha point de renouveler son aide aux protestants quand se rallumèrent ces guerres de religion si utiles à sa politique. Mal assurée de son trône, la fille anglicane de Henri VIII que son père avait un jour reniée et qui craignait les droits de sa rivale catholique, Marie Stuart, tremblait en outre pour l'indépendance de son petit royaume. L'Angleterre avait environ le quart de la population française, son étendue ne dépassait pas celle d'une province de l'empire espagnol. Elle bénissait donc le ciel en observant la France déchirée, Philippe II absorbé par la révolte des Pays-Bas protestants et par la guerilla maritime que menaient contre lui les « Gueux » de Hollande.

En 1568, malgré ses atermoiements éternels et cette étonnante indécision dans la ténacité qui allait la servir mieux que le courage et le génie, Elizabeth crut pouvoir défier l'Espagne. Ce fut l'année où elle emprisonna Marie Stuart et ouvrit ses ports aux Gueux. Philippe II demanda aussitôt au Pape de la déclarer bâtarde, usurpatrice. Ainsi, sous le couvert de la religion, commença entre les deux pays la longue lutte dont le véritable enjeu était la maîtrise des mers.

Deux ans après, la France faisait de nouveau entendre sa voix en Europe, le traité de Saint-Germain ayant ramené parmi ses fils une paix apparemment durable. Inquiète de voir Philippe II prendre la tête d'une *Ligue chrétienne* grâce à laquelle il dominait la Méditerranée, Elizabeth flatta les ambitions maternelles de Catherine de Médicis. En dépit d'une énorme différence d'âge, elle accepta un projet de fiançailles avec le jeune duc d'Anjou [1], puis, devant la répugnance du prince, avec le duc d'Alençon, plus jeune encore.

1. Futur Henri III.

Le monde calviniste ou luthérien en frémit d'espoir. Etait-il possible d'amener la France à reprendre contre l'Espagne la politique de François Ier et de préparer du même coup le triomphe du protestantisme ? Tandis que Coligny, retranché à La Rochelle, loin de la Cour, dressait le plan d'une campagne où les Français, alliés aux Anglais, libéreraient les Pays-Bas, Guillaume le Taciturne, chef des Gueux, envoyait au Louvre son frère, Ludovic de Nassau.

Cet habile homme, connaissant le « pacifisme » résolu de la reine mère, eut l'idée d'aller directement trouver le roi Charles IX. Charles avait alors vingt ans. Tuberculeux, déséquilibré, c'était un violent, exaspéré de sa faiblesse, qui rêvait d'échapper à la tutelle écrasante de sa mère et de conquérir la gloire. La guerre de Flandre, affirma Nassau, lui permettrait seule d'atteindre ce double but et son imagination s'enflamma.

Il fallut bien, pourtant, informer la reine mère. Or, Catherine avait la hantise d'un conflit qui pourrait amener une intervention militaire de l'étranger. Elle gardait le souvenir obsédant du désastre de Saint-Quentin après lequel Paris s'était trouvé à la merci de Philippe II, elle redoutait au suprême degré la puissance et les mauvais desseins de ce prince, son ancien gendre, qu'elle accusait d'avoir tué sa fille [1]. Mais, si elle voulait maintenir la paix, elle ne voulait pas moins ardemment rétablir l'unité du royaume. Et cette unité resterait un mythe aussi longtemps qu'en sa forteresse maritime, Coligny représenterait un Etat dans l'Etat.

L'élève de Machiavel avait en son propre génie une confiance parfois dangereuse. Se jugeant capable d'arrêter le jeu quand elle le jugerait bon, elle pensa que le mirage d'une expédition française en Flandre attirerait Coligny à la Cour, inciterait Elizabeth à épouser son fils.

La première partie du calcul se révéla juste. Après de longues négociations, Coligny accepta de revenir auprès des souverains, étant bien résolu à les entraîner sur le sentier de la guerre espagnole. En son esprit il n'y avait pas d'autre moyen d'éviter le retour de la guerre civile ; pas d'autre solution au tragique problème des Français et à son tragique problème personnel. La guerre étrangère qu'il entendait bien conduire ne permettrait pas seulement au royaume d'oublier ses divisions. Elle lui permettrait de retrouver un admirable serviteur en ce ministre incorruptible, cet administrateur ennemi du désordre, ce grand colonisateur dont un destin cruellement ironique avait fait un rebelle, naguère condamné à mort. Lorsqu'il mènerait les armées de son roi unies à ses coreligionnaires insurgés, Gaspard de Châtillon aurait enfin supprimé les contradictions de son personnage, il aurait mis sa vertu au service d'un idéal intact.

1. Isabelle de Valois, reine d'Espagne (1545-1568).

Les fausses promesses d'Elizabeth décident Coligny.

L'amiral parut à la Cour le 12 septembre 1571 et aussitôt les événements se précipitèrent à une cadence que Catherine n'avait pas prévue. Charles IX, découvrant chez le chef huguenot une force sur laquelle il pourrait s'appuyer pour rompre sa laisse, lui témoigna une confiance, une affection extraordinaires.

L'ancien proscrit, devenu une sorte de premier ministre, ne manqua pas d'inspirer à cet étrange élève une exaltation belliqueuse. La bataille de Lépante, où la *Ligue chrétienne* anéantit la flotte des Turcs, alliés de la France, servit son dessein. Elizabeth en effet, prit peur, trembla de voir tous les Etats catholiques entraînés dans le sillage de Philippe II. Elle proposa une grande alliance qui dresserait contre la Maison d'Autriche la France, l'Angleterre, les Gueux, le Danemark, les princes protestants d'Allemagne. Si Charles IX déclarait la guerre à l'Espagne, elle lui garantirait 4 millions annuels et *l'annexion de la majeure partie des Flandres.*

Le roi en eut « l'esprit troublé », mais Catherine suspectait la bonne foi de celle qu'elle nommait sa « commère », et avait horreur de s'engager. La France était à ce point divisée qu'un louvoiement perpétuel lui donnait sa seule chance de rester indépendante. Force était, néanmoins, de choisir, car la *Ligue chrétienne,* à son tour, prodiguait les offres, les promesses.

Ce fut avec l'Angleterre que la négociation s'engagea. « Je n'ose écrire à Sa Majesté la peine et l'angoisse que me donne cette alliance », manda l'ambassadeur espagnol à son maître.

L'ambassadeur avait tort de s'alarmer. En effet, Elizabeth, virtuose du double jeu, profita immédiatement de son succès pour... se rapprocher de Philippe II qu'elle n'entendait nullement combattre, sinon par l'entremise d'autrui. Un traité secret lui assura d'importants avantages commerciaux, en échange de quoi les Gueux devraient quitter ses ports. Nul n'imagina quelles conséquences formidables cette dernière clause allait entraîner.

Expulsée de Douvres, la flotte des Gueux fit voile vers la Hollande. Une tempête l'assaillit en chemin, la contraignit à jeter l'ancre devant Brielle, dont la garnison espagnole était occupée à réprimer un soulèvement à Utrecht. Les Gueux profitèrent de l'aubaine, saisirent la place. Flessingue, autre ville importante demeurée au pouvoir de l'Espagne, leur ouvrit ses portes. Guillaume le Taciturne eut à peine le temps de blâmer leur témérité que la Zélande tout entière tombait entre leurs mains.

Le peuple anglais fut transporté. Elizabeth, fidèle à sa tactique cauteleuse, laissa 1 200 volontaires se rendre à Flessingue, comptant, selon les circonstances, soit les désavouer, soit se servir d'eux et confisquer

la ville. Mondoucet, représentant de la France à Bruxelles, écrivit au roi : « Ce n'est pas le moment de perdre une si belle occasion, mais de l'empoigner à beaux cheveux. »

Coligny se trouvait alors chez lui, à Châtillon. En apprenant la nouvelle, il dépêcha à la Cour son gendre Téligny, qui n'eut aucun mal à exalter le faible et bouillant Charles IX. Plusieurs centaines de gentilshommes huguenots s'élancèrent vers Flessingue. D'autres, plus nombreux, rejoignirent Ludovic de Nassau qui, à la tête d'une petite armée, prit l'offensive en Flandre, enleva Valenciennes, puis Mons. Charles IX promit des troupes, des subsides.

Mais le terrible duc d'Albe, gouverneur espagnol des Pays-Bas, disposait d'une armée sans rivale. Il reprit Valenciennes, obligea Nassau à se retrancher dans Mons, tandis que l'ambassadeur, don Diego de Zuniga, portait à la reine mère une protestation menaçante.

Catherine savait le royaume hors d'état de repousser une invasion. Affolée, elle se jeta à la poursuite de son fils qui courait le cerf à Montpipeau, lui fit une scène dramatique, versa des torrents de larmes : « Vous vous cachez de moi qui suis votre mère et vous prenez conseil de vos ennemis ! »

Une guerre serait la pire folie. La perdre donnerait l'Europe à Philippe II, le gouvernement de la France aux Guises. La gagner livrerait le pouvoir aux protestants et amènerait un soulèvement des catholiques. « Si je suis si malheureuse, avant de voir cela donnez-moi congé de me retirer au lieu de ma naissance ! »

Charles IX capitula, attesta ses intentions pacifiques à don Diego de Zuniga, au Nonce, à Venise. Les volontaires français n'en continuèrent pas moins d'affluer en Flandre. Quant à l'amiral, il était fermement résolu à « empoigner l'occasion ».

Partie gigantesque, presque désespérée, qu'il lui fallait gagner non seulement contre la reine mère et les catholiques, mais contre les indécisions du Taciturne et la duplicité d'Elizabeth. Et aussi contre Paris. Paris dont les prédicateurs réclamaient chaque jour l'extermination des hérétiques, Paris qui le regardait comme l'émissaire du démon.

Pour la première fois depuis la guerre civile, Coligny pénétra dans la capitale où devait bientôt être célébré le mariage du chef nominal des huguenots, Henri de Bourbon, roi de Navarre, avec la princesse Marguerite, sœur du roi. Malgré l'épouvante des âmes pieuses, Catherine tenait essentiellement à cette union « mixte », gage de la paix intérieure.

Duplicité absolue d'Elizabeth.

Dès son arrivée, Coligny reprit son empire sur Charles IX et prêcha sa croisade. L'appui de l'Angleterre n'assurait-il pas la victoire ? Des fêtes magnifiques furent organisées en l'honneur des plénipoten

tiaires venus signer le traité d'alliance au nom de leur reine. Elizabeth ne traita pas moins fastueusement le duc de Montmorency, chargé à Londres d'une mission parallèle. Mais elle était bien résolue à pousser jusqu'à ses dernières conséquences le double jeu qui allait devenir une cause directe de la Saint-Barthélemy. Nous possédons l'instruction secrète envoyée à ses ministres au moment précis où elle jurait l'alliance :

Si les Français s'emparaient d'une partie des Flandres, l'Angleterre assisterait le roi d'Espagne « par tous les moyens honorables » : il y aurait lieu à ce moment — à ce moment seulement — d'en avertir le duc d'Albe.

Deux jours après, la reine faisait dire à Coligny que son mariage avec le duc d'Alençon et son appui sans réserve dépendaient de la cession de Calais. L'amiral — faute stupéfiante — ne craignit pas de transmettre le message. Et, cependant, il se méfiait. En sondant l'agent secret Middlemore, il avait soupçonné la fourberie d'Elizabeth. Dès lors, n'aurait-il pas dû reconsidérer son projet ? Hélas ! la retraite lui était coupée — du moins il le croyait. Pour éviter le retour à un rôle de partisan devenu intolérable, il ne voyait que la guerre nationale, cette fuite en avant.

Le terrible dilemme dont dépendait l'avenir de la France fut soumis au Conseil le 19 juin 1572. L'amiral y lut un mémoire, rédigé par son secrétaire Duplessis-Mornay, où étaient développés tous les arguments en faveur d'une guerre juste, facile, profitable. « Le remède contre les guerres civiles est d'employer la nation belliqueuse sur les terres d'autrui, car les autres peuples, au lendemain d'une paix faite, reprennent leur métier, mais peu de Français quittent l'épée quand ils l'ont une fois ceinte. » La séance reprit le 26. Porte-parole des adversaires de Coligny, le duc d'Anjou montra la puissance de l'Espagne, les périls de l'aventure. Même vainqueur, le roi « serait toujours mené en laisse par les huguenots ». A une très forte majorité, ultracatholiques et catholiques modérés se trouvant exceptionnellement d'accord, le Conseil se prononça en faveur de la paix. Une autre réunion purement militaire aboutit le lendemain à un résultat semblable.

Ni le roi, ni l'amiral, également furieux, n'abandonnèrent pour autant leur dessein. Charles ne voulait pas retomber en tutelle. La route de Flandre lui semblait la seule qui le menât à l'émancipation. Et telle était sa hâte à s'y engager qu'en vrai brouillon il dépassa jusqu'à Coligny.

Ludovic de Nassau avait chargé un de ses capitaines, M. de Genlis, de lui demander des secours. Genlis, garçon impétueux, téméraire, le persuada de forcer le destin. Il put quitter Paris avec l'autorisation de lever cinq mille hommes afin de sauver Mons et, chose plus précieuse encore, une lettre royale, véritable engagement envers Nassau. Après quoi, méprisant les conseils de prudence, il fonça droit sur Mons. Or,

le fils du duc d'Albe, don Fadrigue de Toledo, parfaitement renseigné grâce à ses espions, lui avait tendu une embuscade près de Quiévrain.

Cependant, Paris bruissait de l'apprêt des noces. Le jeune roi de Navarre (futur Henri IV) était arrivé, suivi d'une foule de seigneurs dont beaucoup devinrent les familiers de Charles IX. Cette invasion protestante irritait fort Paris où les Guises introduisirent de leur côté nombre de gentilshommes, de spadassins, de ferrailleurs à leur dévotion. Entre les deux groupes, les heurts ne pouvaient manquer de se produire. La fièvre montait dans la ville écrasée sous le soleil, harcelée par les sermons incendiaires et néanmoins livrée à des plaisirs tumultueux.

Le 12 juillet, Charles IX et Coligny eurent un long tête-à-tête. Quand l'amiral sortit, on le vit si joyeux que l'ambassadeur d'Espagne se hâta d'en prévenir son maître.

Or, *au même moment, la reine d'Angleterre recevait en grand mystère un émissaire du duc d'Albe, nommé Guaras.* Elizabeth écouta Guaras attentivement, parut méditer et lui fit une déclaration que les Espagnols n'auraient jamais imaginée : *Si les Français entraient en Flandre, elle remettrait Flessingue au duc d'Albe*[1].

Malgré leur pacte, Coligny avait jadis contribué à reprendre Le Havre aux Anglais. Huit ans après, la vindicative Tudor ripostait à cette trahison par la trahison.

Les deux reines font assaut de machiavélisme.

Le 17 juillet, Genlis fut taillé en pièces à Quiévrain, son armée anéantie. Lui-même tomba aux mains de l'ennemi avec beaucoup de ses officiers. On saisit en son pourpoint la lettre compromettante de Charles IX. Le duc d'Albe, refusant de le traiter en belligérant, ne craignit pas de le mettre à la torture afin de lui arracher d'autres secrets.

Cela causa une sensation énorme. Tandis que l'amiral demandait naïvement à Elizabeth d'envoyer des troupes aux Pays-Bas, Charles IX chargea Mondoucet de protester auprès du duc d'Albe.

Le duc haussa les épaules. Il éconduisit l'envoyé du roi et répondit à la reine mère. *Il répondit en l'informant qu'avec la lettre de son fils il tenait un « casus belli » et que la reine d'Angleterre lui avait promis assistance.* Cela foudroya la Médicis qui, contrairement à son habitude, n'eut pas la force de dissimuler. L'ambassadeur anglais Walsingham, partisan sincère de l'alliance, avertit Londres : « La peur des armes espagnoles a saisi la reine mère. »

Cette peur, les ennemis de Catherine, parmi lesquels les Espagnols ne se montrèrent pas les moins acharnés, devaient soutenir qu'elle était uniquement celle de perdre le pouvoir au profit de Coligny.

1. *Calendar of State Papers-Froude-History of England*, t. X.

Qu'une femme vouée tout entière à la politique, qu'une mère dominatrice habituée à gouverner ses enfants se cabrât devant la perspective d'une déchéance, on ne saurait le nier. Mais on ne saurait nier davantage la passion de la gouvernante de France à protéger avec la dynastie l'unité et l'intégrité de la nation. La reine était convaincue que ni l'une, ni l'autre ne résisteraient à la guerre espagnole. Elle ne songeait donc pas à dissocier ses intérêts de l'intérêt public.

Avait-elle tort ou raison ? Peut-être s'exagérait-elle la puissance de Philippe II qui rencontrait alors de très graves difficultés, surtout financières. Pourtant Coligny lui-même prévoyait une guerre de huit ans. Une guerre de huit ans succédant à celles des règnes précédents et aux luttes fratricides signifiait l'épuisement, la ruine du royaume si elle était victorieuse, sa complète subversion si elle était perdue. En aucune manière elle ne garantissait la fin des guerres civiles. Les sujets de Charles IX n'étaient pas ceux de Louis XIII. A leurs yeux, la religion primait de loin la patrie. Les ultracatholiques auraient mis tout en œuvre pour empêcher la croisade contre la Maison d'Autriche. Henri IV lui-même tomba sous leurs coups lorsqu'il voulut l'entreprendre. En ouvrant les hostilités, le roi risquait donc un soulèvement et cette occupation étrangère qui eut lieu en 1589 — aussitôt après la mort de Catherine.

Une victoire rapide, presque foudroyante, pouvait-elle justifier son entreprise ? Etait-elle possible ? Les talents militaires de Coligny ne valaient pas — il s'en fallait de beaucoup — ceux du duc d'Albe. Et cependant, il existait une chance de succès, une chance dont Elizabeth Tudor tenait le fil. Si les Anglais, les Flamands et les Gueux agissaient de concert avec les armées françaises, il était permis d'espérer aux Pays-Bas une grande défaite espagnole qui obligerait Philippe II à composer, comme Henri II l'avait fait après Saint-Quentin. Dans ce cas il s'agissait d'un audacieux coup de dés. Dans le cas contraire, la partie était perdue d'avance.

Or, Elizabeth, qui souhaitait la guerre franco-espagnole, était résolue à empêcher un triomphe de ses nouveaux alliés. Le bruit se répandit à Paris que les troupes anglaises allaient quitter la Hollande. Coligny le dit rudement à Walsingham qui dépêcha un courrier au favori de sa souveraine : « J'ai écrit en toute hâte au comte de Leicester, manda-t-il au « grand secrétaire » Thomas Smith, pour tâcher de faire suspendre le rappel de nos troupes, *sans quoi tout le dessein court risque*. Si l'affaire des Pays-Bas ne réussit pas, nous sommes évidemment dans un péril extrême. »

Il informa également Lord Burleigh[1] : « Le roi était tout résolu à la guerre, *mais la reine sa mère lui a remontré que sans notre secours elle échouerait misérablement ;* et, à force de larmes, elle l'a fait

1. Principal ministre d'Elizabeth.

entièrement changer d'avis. Je crains bien qu'il n'en résulte de fâcheux effets si Dieu n'y met la main. »

« *Sans notre secours elle échouerait misérablement.* » L'amiral devait partager là-dessus l'avis de la reine mère, mais, en vrai mystique, il croyait, il voulait croire à ce secours. Peut-on imaginer qu'une ferme résolution du roi de France aurait malgré tout entraîné Elizabeth à soutenir la cause de ses coreligionnaires ? Une lettre à Burleigh de sir Humphrey Gilbert qui commandait le contingent anglais de la garnison de Flessingue fournit une réponse écrasante.

« J'ai été informé, disait ce capitaine, qu'un gros corps de Français se prépare a venir ici. Que dois-je faire ? *Sortir de cette ville ou, si la Reine m'en donne toute liberté, provoquer une émeute entre les Français et les habitants et tailler en pièces tous les Français* [1] *?* »

Sanglotant dans son oratoire, la reine mère sentait la tempête près d'éclater à l'intérieur comme à l'extérieur. Les Guises et les ultracatholiques ne se résignaient pas au mariage Bourbon. Les rapports de police signalaient les préparatifs d'un coup de force contre les protestants, peut-être contre le trône. Face à tant d'ennemis, l'élève de Machiavel vit un seul moyen d'éviter la catastrophe suprême : faire tuer Coligny par les Guises, puis les Guises par les vengeurs de Coligny. Tous les documents prouvent que telle fut bien sa pensée. Une pensée qui, aujourd'hui, paraît indigne d'un chef d'Etat : elle n'avait pas de quoi étonner les hommes du XVIe siècle.

Catherine avait appris le 19 *juillet la bataille de Quiévrain, reçu le* 22 *la communication du duc d'Albe. Dès la nuit du* 22 *au* 23, elle convoqua mystérieusement la veuve de François de Guise, Anne d'Este, remariée au duc de Nemours. Cette petite-fille de Louis XII et de Lucrèce Borgia [2] n'avait pas renoncé à venger son premier mari dont l'opinion catholique imputait la mort à Coligny. Catherine lui laissa entendre que cette vengeance, interdite depuis neuf ans, pourrait être autorisée. Si les Guises frappaient leur ennemi, on fermerait les yeux. Mais la duchesse, Italienne elle aussi, flaira le piège et l'entretien n'aboutit pas.

A ce moment, Charles IX, véritable pantin, retomba sous l'influence maternelle. Il proclama son amitié envers Philippe II, se défendit de vouloir la troubler. Catherine crut l'Etat sauvé et qu'elle pourrait célébrer en paix le mariage de Marguerite. Sa fille aînée, la duchesse de Lorraine, avait quitté Nancy afin d'assister aux noces. La reine mère commit la faute d'aller au-devant de la voyageuse jusqu'à Châlons. A peine se fut-elle éloignée que Coligny reprit en main son déplorable élève et, une fois encore, la guerre parut imminente.

Catherine, prévenue, rentra précipitamment, prodigua de nouveau à

1. *Calendar of State Papers* (1572), p. 169.
2. Par sa mère, Renée de France, qui, fille de Louis XII, avait épousé le duc de Ferrare, fils de Lucrèce.

son fils larmes et menaces. Puis, en son beau jardin des Tuileries, elle eut pendant plusieurs heures une discussion pathétique avec l'amiral. Mais la séduction, la ruse florentines se brisèrent sur la roideur calviniste.

Inlassable, la reine mère obtint alors un second débat devant le Conseil qui, les 9 et 10 août, confirma sa position précédente. Coligny, furieux, s'écria :

— *Le roi, madame, refuse d'entreprendre la guerre. Dieu veuille qu'il ne lui en survienne pas une autre dont il ne serait pas en son pouvoir de se retirer !*

Certains historiens se sont évertués à innocenter cette phrase. Ceux qui l'entendirent n'eurent aucune hésitation : l'amiral s'était enfermé dans son tragique dilemme, il n'en sortirait pas. La reine mère, quoique fort émue, crut avoir au moins gagné du temps. Revenant le 15 août d'un bref séjour à Monceaux près de la duchesse de Lorraine malade, elle dut se rendre à l'évidence : Charles IX, envoûté, ne démordait pas de « sa » guerre et les ultracatholiques étaient résolus à s'y opposer. Mme de Nemours reprit le chemin du Louvre.

Le 17 août, veille du mariage, Coligny pressa le roi de déclarer sa volonté. Charles le pria de patienter quatre jours. Pendant quatre jours des fêtes grandioses célébreraient l'événement, le plaisir roulerait pêle-mêle catholiques et huguenots. Ce serait une veillée d'armes. Aussitôt éteints les flambeaux de l'hyménée, les danseurs sauteraient à cheval et la guerre commencerait.

La reine mère n'ignora pas longtemps cette promesse. Il n'y avait plus moyen de tergiverser. Mme de Nemours revint une troisième fois au palais et, à ce coup, les deux dames tombèrent d'accord. Le spadassin Maurevert, qu'on nommait « le Tueur du Roi » et qui avait tenté en 1569 d'abattre l'amiral, était nourri chez les Guises depuis le traité de Saint-Germain. On lui donnerait mission de réussir là où, naguère, il avait échoué. Les Guises se sentaient forts de la complicité royale, de leurs troupes, de leur popularité et surtout de la colère parisienne devant le mariage sacrilège. Ils acceptaient d'assumer les risques de l'entreprise.

Le 18 août, Henri de Bourbon épousa Marguerite de Valois. A travers la ville parée de ses ornements les plus fastueux, la canicule semblait exalter les passions d'un peuple fanatique, indocile et féroce, qui se voyait défié avec éclat. L'atmosphère avait des relents de bataille, on sentait la révolte prête à jaillir des pavés.

Les fêtes se déroulèrent dans une étrange frénésie. Elles se prolongeaient encore à l'aube du 22 août, lorsque M. de Chailly, maître d'hôtel du duc d'Aumale, fit entrer Maurevert rue des Poulies, dans une maison qui appartenait au chanoine Villemur, ancien précepteur du duc de Guise, et devant laquelle l'amiral avait coutume de passer en revenant du Louvre. Le tueur y dormit. Le lendemain matin il se

posta près d'une fenêtre. Un épais rideau le dissimulait. Son arquebuse était en position.

Cependant qu'assise à son écritoire, l'infatigable Catherine proposait à la reine d'Angleterre une rencontre avec le duc d'Alençon, « sur mer, par un beau jour calme, entre Douvres, Boulogne et Calais ». Elle savait bien que sa commère ne lui tiendrait pas rigueur de la mort de Coligny.

Après le massacre.

Les balles de Maurevert atteignirent l'amiral sans le tuer. Elles déclenchèrent aussitôt un mécanisme qui, bafouant les prévisions des apprentis sorciers, provoqua deux jours après le massacre de la Saint-Barthélemy. Le Saint-Siège et Philippe II applaudirent l'événement avec transport : en définitive ils y avaient moins contribué que la reine anglicane.

Coligny semblait avoir pressenti combien lui serait fatal son pacte avec l'Angleterre. Son testament conseillait à Charles IX de s'en défier autant que de l'Espagne.

Elizabeth, jouant l'indignation, réserva à l'ambassadeur français, La Mothe-Fénelon, une audience théâtrale. Selon un cérémonial inusité, la Cour entière, rassemblée au château de Woodstock, se pressait derrière la souveraine qui portait des habits de deuil. Le dialogue fut pénible et sévère.

— Je crains, conclut Elizabeth, que ceux qui ont fait abandonner au roi ses propres sujets ne le fassent renoncer à notre amitié.

En réalité, ses sentiments ne correspondaient pas à ceux qu'elle affichait par égard pour la colère et la terreur de ses sujets. La fille de Henri VIII et Catherine de Médicis entretenaient, sous de faux noms, une correspondance secrète [1] dont, malheureusement, il ne subsiste à peu près rien. Les deux « commères » se parlaient ainsi avec une grande liberté et, semble-t-il, ne fardaient pas leur pensée.

Aucune ne se souciait véritablement des méthodes qu'employait l'autre envers ses sujets difficiles. A une parole de Catherine parlant de la persécution contre les catholiques anglais : « Elle est libre de ses actions comme nous des nôtres », répondait en écho celle d'Elizabeth : « Chacun fait comme il lui semble et comme il estime le mieux. »

La reine d'Angleterre n'éprouvait aucun scrupule d'avoir puissamment contribué au désastre de ses coreligionnaires. Elle voulait écarter les Français des Pays-Bas, ce qu'elle venait d'obtenir. Elle n'avait jamais pardonné à Coligny l'affaire du Havre et ne pleurait nullement sa perte. Souveraine autocrate, prompte à recourir au bourreau, elle ne pouvait épouser la cause d'un sujet, d'un rebelle, fût-il pardonné, contre un autre despote. Chef spirituel d'une Eglise, elle blâmait les tendances démocra-

1. Les ambassadeurs espagnol et toscan connaissaient néanmoins son existence. Ils y faisaient parfois allusion.

tiques des calvinistes français. Il lui importait enfin de rester dans cette expectative qui, après trente années de louvoiement, devait assurer son triomphe.

A la mi-décembre, moins de quatre mois après le massacre, Elizabeth accepta de servir de marraine à la fille de Charles IX. L'Angleterre témoignait ainsi à la France qu'elle ne lui tenait pas rigueur de la Saint-Barthélemy [1].

PHILIPPE ERLANGER

1. Cela doit s'entendre, bien entendu, du gouvernement. Le peuple anglais, ignorant les machinations des princes, a gardé jusqu'à ce jour l'horreur des sanglantes « Journées de Paris ».

CHRONIQUE DES LIVRES

LA CIVILISATION MÉROVINGIENNE,

par Édouard SALIN, T. IV *(Picard éditeur)*

Avec ce volume, M. Edouard Salin couronne l'œuvre de toute une vie de recherches et de fouilles personnelles. L'intérêt en est d'autant plus attachant que l'auteur a réussi, avec autant de prudence que d'ardeur, à retrouver dans les milliers de tombes qu'il a explorées et dans le matériel d'armes et de bijoux qu'elles lui ont livré et qui s'échelonne du ve siècle finissant au viiie siècle, les éléments caractéristiques de la fusion graduelle des Germains dans la population gallo-romaine et, simultanément, de leur christianisation.

Ils n'ont pas renoncé aux images qu'ils apportaient de la steppe et de l'Orient et notamment au bestiaire où se complaisait leur barbarie. Ces figures monstrueuses ont survécu à la foi qu'ils avaient en leur puissance tutélaire ; mais, après ne lui avoir plus conféré qu'une valeur de pure ornementation, ils les ont adaptées à leur religion nouvelle, tels le triscèle qui leur était familier et qui aboutit aux trois-poissons de l'église de Luxeuil, ou encore les lions dont ils aiment à accoster Daniel, précurseur de la Résurrection ; et les masques de leurs anciennes divinités leur servent pour une première ébauche d'une représentation du Christ, qui sur la croix pectorale exhumée à Saint-Denis, comme sur les monnaies mérovingiennes, s'érige en majesté. Enfin, en même temps qu'à cette désintégration de leur paganisme, on assiste à l'évolution d'une technique et d'un art qui finiront par produire les chefs-d'œuvre de leurs damasquinures.

JÉRÔME CARCOPINO

(Suite de la chronique des livres page 113.)

LA « FORTUNE » DE KAFKA

par R.-M. Albérès

1960. Soixante-quinzième anniversaire de la naissance de Kafka.

A l'inverse des allégories faciles à interpréter dont abusait la littérature médiévale, les deux grands romans de Kafka, *Le Procès* et *Le Château*, sont des mythes ésotériques. Ils répondent au besoin de traduire en termes artistiques un certain nombre de peurs et d'énigmes fondamentales de la condition humaine : l'absence d'une Loi ou d'une Justice qui déterminent le sens de la vie, le sentiment de culpabilité qui en résulte chez l'homme. Mais Kafka a retrouvé le secret qu'avaient perçu les amateurs d'énigmes : c'est que la présentation d'une énigme doit rester elle-même énigmatique, ambiguë.

On ne pourra donc « expliquer » ces textes, qui sont non l'allégorie d'une doctrine, mais l'allégorie d'une énigme... Ils sont bien ésotériques, en ce sens que les commenter pour y trouver *une* interprétation restera toujours puéril : ils sont bâtis pour provoquer successivement toutes les interprétations, chacune d'elles — et aussi bien leur somme — restant insuffisante... Quant à l'interprétation privilégiée, définitive, elle n'existe point, pour la simple raison que Kafka ne la connaissait pas et n'écrivait justement ces textes que pour montrer qu'elle était introuvable...

Aussi peut-on tout au plus rappeler les « sources » et les rapprochements que l'histoire littéraire, l'ingéniosité et la partialité des commentateurs, ont pu trouver devant ces mythes. Le témoin de Kafka, son ami Max Brod, voit dans *Le Château* où l'on ne peut arriver, le mystère du gouvernement de Dieu et de la Grâce ; dans *Le Procès*, un symbole de l'impénétrable justice divine. Ces interprétations ne sont pas fausses et paraissent même presque trop évidentes, elles n'ont d'autre défaut que de vouloir mettre en clair ce que Kafka a délibérément voulu présenter comme insoluble énigme. Mais les thèmes de la Justice et de la Grâce sont effectivement des thèmes de la Cabbale, dont Kafka s'était nourri.

Lorsque John Kelly voit dans les deux grandes allégories kafkaïennes des romans eschatologiques qui auraient pour sujet les rapports de l'homme et de Dieu, il adopte le même principe d'interprétation que

Ci-dessus portrait de Kafka.

Max Brod. Il y joint un rapprochement intéressant avec le théologien calviniste Karl Barth : pour Kafka comme pour Barth, la vie humaine ne saurait être une voie vers Dieu ; c'est pourquoi elle reste absurde et chaotique. L'homme ne se sauve pas par ses œuvres, il faut qu'il soit « appelé », élu, choisi, et l'angoisse des personnages kafkaïens serait la peur, la quasi-certitude de ne pas participer à cette élection [1]... Peu connu en France, Karl Barth était au début du XXe siècle un plus grand homme que Bergson dans les pays germaniques (et, chose curieuse, en Espagne). Il n'est donc pas impossible que Kafka l'ait lu ou étudié, qu'il en ait plus ou moins subi l'influence. Mais cette « source » hypothétique et ce rapprochement fort curieux ne peuvent permettre de dire que l'œuvre de Kafka soit l'expression délibérée de la théologie calviniste.

Bien d'autres interprétations, moins spiritualistes, auraient un sens frappant : l'impression de malédiction et d'absurdité qui pèse sur les héros des deux romans pourrait être tout simplement l'expression symbolique, à travers une sensibilité affinée et nerveuse, du sentiment d'oppression que procure la maladie, et de la condamnation à mort qu'elle porte avec elle. Une interprétation économico-sociale est aussi possible : K. et Joseph K. errent et ergotent misérablement dans un monde bureaucratique qui est la société bourgeoise telle qu'elle se présente au petit employé ; Kafka n'a fait que traduire en termes d'hallucination l'impression d'incohérence du monde et de culpabilité personnelle qui fait la psychologie d'un petit bureaucrate. Enfin, chez les héros invisiblement persécutés du *Procès* et du *Château,* traités en accusés sans chef d'accusation, chez ces individus soumis à des vexations qu'ils discutent mais contre lesquelles ils semblent ne pouvoir se révolter, on peut reconnaître le Juif qui n'ose et ne peut réclamer pleins droits, habitué à l'arbitraire, cherchant à le contourner sans faire d'éclat, patient contre le détail, résigné devant l'injuste principe.

Mais il n'y a là que sources et rapprochements : explications dont chacune a le tort de se donner comme exclusive, ou primordiale. Or, à ce rationalisme qui exige une « explication » unique et définitive, l'art d'une part, l'ésotérisme d'autre part, qui se trouvent précisément réunis chez Kafka, ont toujours opposé des créations et des mythes dont le principe est que, à l'image de la réalité, ils sont polyvalents, explicables de plusieurs façons différentes.

Ainsi, les grandes allégories kafkaïennes ne sont pas des interprétations de l'existence, elles sont les images mêmes de l'existence.

On ne peut dire que le problème du sens de la vie n'ait pas de solution. Il faut dire plus exactement *qu'il n'a jamais pu être formulé avec précision,* ce qui est pire. Il est des équations insolubles ; mais

1. Voir en sens contraire l'étude de Jean Bosc sur les protestants dans la *Revue de Paris* d'octobre 1958. D'après M. Bosc, pour Barth la condamnation des pécheurs se mue par la médiation du Christ en acte de miséricorde (N.D.L.R.).

il y a aussi, de manière plus grave, des cas où on ne peut même pas poser l'équation...

L'erreur des philosophes est de prétendre donner l'équation qui pourrait permettre de chercher le sens de la vie ; après quoi, s'ils ne sont pas trop enfermés en eux-mêmes, ils reconnaissent que cette équation n'a pas de racines. Après Kierkegaard, et après les mystiques négatifs, Kafka ajoute quelque chose à la philosophie, et la corrige : il ne montre pas que le problème est insoluble, il montre seulement que le problème ne peut pas être clairement posé... Et c'est sans doute là le véritable sujet du *Procès* et du *Château*.

Cette attitude — que l'on pourrait appeler, en gros, de « réduction à l'absurde » d'un problème informulable — et qui prend chez Kafka une forme artistique, c'est-à-dire pathétique et non-philosophique, elle avait existé dans ce que l'on appela la « théologie négative », qui part d'Origène, s'exprime chez le pseudo-Denys l'Aréopagite, puis chez Eckardt. Elle consistait, en très gros, pour sonder le mystère de la Divinité, et puisque nous ne pouvons savoir ce que Dieu est, à définir tout ce que Dieu n'est pas, pour parvenir évidemment à une sorte de vide-plein qui est notre impuissance à connaître Dieu, et notre sentiment de sa plénitude inconnaissable...

Kafka réagit de même devant un autre mystère, celui du sens de l'existence, problème plus moderne dans la mesure où, depuis Eckardt, les problèmes sont descendus du ciel sur la terre. A l'intérieur d'une fable allégorique (plaider un procès, parvenir, en voyageant, jusqu'au château où l'on est engagé comme employé), ses héros cherchent le sens et la logique de l'existence pour découvrir interminablement qu'elle n'en a point qui puisse être donné d'un bloc et tout simplement. C'est définir la valeur et la logique de la vie par ce qu'elles *ne sont pas*, en sachant que ce qu'elles *sont* demeure introuvable, indéfinissable, perpétuellement en question : « Il nous incombe encore de faire le négatif ; le positif nous est déjà donné [1]. » Aucun véritable mystique, de quelque religion que ce soit, n'a jamais fait autre chose (hormis le cas des « apparitions »).

Le sens de la vie — problème moderne — est ici posé comme l'avait été pour les clercs et mystiques médiévaux le mystère de la connaissance de Dieu : par élimination des solutions fausses, jusqu'à l'absurde, jusqu'à l'angoisse. Or il se trouve que Kafka connaissait parfaitement Eckardt, et aussi bien la Cabbale juive qui est en grande partie à l'origine de la « théologie négative »...

⁂

C'est un des mystères de la création littéraire, du prophétisme littéraire faudrait-il dire, que les génies représentatifs apparaissent dans une époque donnée sans l'avoir fait exprès. L'univers kafkaïen tel que l'ex-

1. *Cahiers*, 18 novembre 1917.

priment *Le Procès* et *Le Château* semblerait être l'expression a posteriori d'un désarroi que, après la mort des systèmes et des illusions, on situerait dans la première décennie de l'entre-deux-guerres, au moment où Julien Green écrivait *Adrienne Mesurat* et *Minuit*, et Graham Greene *L'Homme et lui-même*. Pourtant, Julien Green ou Graham Greene étaient kafkaïens sans le savoir... Et ce n'était pas vers 1927 que Kafka — il était déjà mort — avait découvert l'absurde et le fantomatique qui devaient sembler aux hommes de 1927 comme la révélation de leur propre angoisse et du vide du monde : ç'avait été vers 1913...

Historiquement, ce n'est pas le désespoir de la génération expressionniste, après 1920, qui a inspiré Kafka, c'est celui de la génération post-naturaliste, pessimiste ou symboliste, vers 1900, souvent auparavant. C'est, avec un fantastique sombre, lointainement inspiré du romantisme allemand, l'exacerbation de Strindberg, l'angoisse de Dostoïevski. Renato Poggioli cite la page de *L'Idiot* qui annonce Kafka, celle où Hippolyte mourant est obsédé par la vision du « Christ mort » de Holbein : « Devant ce tableau, on perçoit la nature comme une bête immense, muette et sans pitié, ou, plus exactement, comme une haute machine, de la construction la plus moderne, qui, triste et insensible, a sans cesse pilonné, écrasé et englouti un grand Etre précieux... Ce tableau exprime et suggère involontairement une sombre, insolente, déraisonnable et éternelle Puissance à laquelle tout est soumis [1]. »

⁂

La première « chance » de Kafka, dans sa « fortune » littéraire, est qu'à l'instant de sa découverte, vers 1925, au moment précis où, pour la première fois depuis des siècles, *toutes* les « valeurs positives » étaient, en tant que telles, tenues en suspicion dans la littérature, Kafka se trouvait résumer, rassembler, cristalliser dans une synthèse d'ailleurs très personnelle et même involontaire, tout le négatif, toute l'angoisse, tout « l'autre côté » des choses et de la vie que l'on avait pu pressentir, sans y attacher encore une importance primordiale, chez Pascal, William Blake, Kierkegaard, Sénancour, Kleist, Dostoïevski...

La mythologie élaborée secrètement ou timidement par un malade (si l'on veut), sans qu'il eût jamais songé à jouer un rôle marqué, logique, calculé, dans l'histoire de la littérature, se trouvait — par hasard — constituer ce foyer où se recomposent des rayons convergents et des rayons divergents. Avant Kafka, une angoisse sporadique, imprécise, exceptionnelle, devant le fait que l'activité humaine ne justifie pas la vie de l'homme. Après Kafka au contraire, presque tous les grands écrivains admettent implicitement ce principe.

De ce passage d'une ère à une autre, Kafka n'est pas responsable, et ce n'est pas son influence qui a agi. Mais Kafka s'est trouvé là, par « hasard », pour exprimer mystérieusement cette conversion d'optique au

1. Renato Poggioli, dans *The Kafka problem*, recueil publié sous la direction de Angel Flores, p. 106, New York, 1946.

moment même où elle était sur le point de devenir un phénomène général et indépendant de lui.

Son succès fut précis mais relativement lent. Si l'œuvre, somme toute posthume, de Kafka, répondait exactement à l'évolution de la sensibilité littéraire, il fallait que le public prît conscience de cette évolution avant de consacrer en lui le témoin, le catalyseur, le symbole. Ses grandes Allégories ne sont publiées en Allemagne qu'en 1925 et 1926, un ou deux ans après la mort de l'écrivain. En 1925, la *Revista de Occidente* fait connaître en Espagne *La Métamorphose*. 1928 voit quelques traductions partielles en Italie et en France (*Il convegno*, la N.R.F.). *Le Château* atteint l'Angleterre et les Etats-Unis en 1930. *Le Procès* est traduit en 1933 en France, en Italie, en Norvège. En 1938, les trois ou quatre grandes œuvres se répandent ; *La Métamorphose* et *L'Amérique* arrivent par exemple jusqu'en Argentine, grâce à Guillermo de Torre. La révélation de Kafka reste cependant encore limitée à de petits groupes. Il faut attendre l'après-guerre pour que Kafka soit universellement traduit, connu, discuté, et transformé en mythe littéraire. En 1945, l'hebdomadaire *Action* le met en accusation sous le titre « Faut-il brûler Kafka ? », dans la mesure où l'œuvre kafkaïenne semble représenter une angoisse métaphysique inutile à la construction d'un monde logique et nouveau.

On découvre alors dans le monde entier que Kafka avait été l'annonciateur de la « sensibilité absurde » qui s'imposait quinze ou vingt ans après sa mort. Ecrite en 1914, *La Colonie pénitentiaire* annonce les camps de déportation de 1943. *Le Verdict* et la *Lettre au père* (1919) semblent exprimer l'exaspération de 1920-1930, la révolte contre l'autorité, l'assassinat mythique du père, lointainement venu de Freud, transformé en thème littéraire par Hermann Ungar (*Enfants et meurtriers*, 1920), Walter Hasenclever (*Le fils*, 1916), Jakob Wassermann (*L'Affaire Maurizius*, 1928). Et le monde d'ombre et d'emprisonnement, d'absurdité administrative et de fatalité, qu'évoquent *Le Procès* et *Le Château*, ce monde n'existait pas pour la conscience commune des hommes, pour la sensibilité littéraire, avant le règne des polices, des arrestations à l'aube, des interrogatoires savants, des aveux forcés.

⁂

Comme tous les écrivains prophétiques, Kafka semble parler de l'époque qui le suit. En ce sens, il est difficile d'attribuer à une « influence » de Kafka tous les thèmes kafkaïens qui se sont imposés entre 1924 et nos jours. Certes, on peut établir des rapprochements superficiels avec diverses œuvres surréalistes, dans la mesure où le surréalisme regardait aussi un autre côté du monde. Chez Michel Leiris et chez Henri Michaux (après le surréalisme d'ailleurs), on trouvera aussi un monde mécanique et cruel. *Monsieur Plume* rappelle involontairement les premiers essais de Kafka, car la vie y est aussi coupée en menus morceaux, et l'homme « décervelé », comme dans *Description d'un Combat* ou dans *La Colonie pénitentiaire*.

Mme Maja Goth montre fort justement la similitude entre l'appareil de torture de *La Colonie pénitentiaire* et la machine de Marcel Duchamp, *La Mariée mise à nu par les célibataires* [1].

Laissons de côté un Jean Ferry, qui, ouvertement et en disciple, « fait du Kafka » (*Kafka ou la société secrète, L'astrologue chinois,* etc.) ; mais on retrouve évidemment une atmosphère kafkaïenne, des procédés kafkaïens, ou une intention très voisine de celle de Kafka dans des livres comme *L'Accident* d'Armand Hoog ou *Les Rois fainéants* de Gilles Rosset. *Le Désert des Tartares* de Dino Buzzati semble reprendre le thème du *Château,* lequel se trouve repris à son tour dans *Le rivage des Syrtes* de Julien Gracq. Dans *L'Aérodrome* de Rex Warner, s'opposent le village et le château-aérodrome, comme dans l'œuvre de Kafka ; il reste que chez Warner l'allégorie est plus nettement découpée et définie, sans ombres et sans ambiguïtés. De même, chez Dino Buzzati elle est plus poétique et plus lyrique (*Barnabo des montagnes, Le secret du Bois-Vieux*). Avec *Le Très-Haut* et *L'arrêt de mort,* Maurice Blanchot — bien qu'en un style plus contourné — plonge la conscience dans une absurdité plus décapante encore que l'incohérence kafkaïenne, où tout se défait. Quant à l'absence de Dieu, l'angoisse de l'homme seul devant une attente à laquelle rien ne répond, Samuel Beckett en a donné des figurations pathétiques et puissantes. La petite sottise de la conversation humaine devant des mystères qui la dépassent, ce serait Ionesco... Et pourquoi ne pas citer l'univers crasseux de Paul Gegauff (*Rebus*), de Pinget (*Baga*), la folie à la Michaux de *L'Employé* de Sternberg, parvenu aux déchirements de l'absurde à travers les exercices de dépaysement de la fiction scientifique ? On arriverait même au travail plus précis de Nathalie Sarraute (*Martereau, Le planétarium*)...

Après quoi, d'analogie en analogie, on découvrirait que l'on joue aux bouts-rimés, l'intention de Nathalie Sarraute étant en définitive presque à l'opposé de celle de Kafka. Aussi faut-il se défier, sous prétexte de chercher des « influences », de ce jeu trop facile. Kafka a inspiré des « imitations », avouées ou déguisées, que nous avons citées plus haut. Il offre soit un décor somme toute facile (un monde incohérent et labyrinthique), soit un « problème » (absence de Loi et de Dieu). On a pu se servir de ces thèmes en les transformant en procédés : ce sont les imitations artificielles. On a pu s'en laisser imprégner sans le vouloir, comme Saint-Exupéry de Nietzsche ou Claudel de la Bible (est-ce le cas de Buzzati et de Gracq ? seule l'histoire littéraire le dira). On a pu aussi — le plus souvent — se trouver sincèrement, seul et nu, vivre le même moment de la sensibilité littéraire que Kafka a vécu ; c'est évidemment le cas de Julien Green, qui n'a certainement jamais « copié » Kafka.

Fort curieusement, ce genre de problème (« Tel auteur a-t-il *utilisé* Kafka, ou se rencontre-t-il avec lui pour des raisons différentes ? ») n'est jamais résolu que par des érudits, cent ans après la mort des auteurs envi-

1. Maja Goth : *Franz Kafka et les lettres françaises,* José Corti, 1955.

sagés... Et, dans l'actualité, il reste insoluble. Le premier chapitre de *L'Amérique* de Kafka et l'ensemble de *L'Etranger* de Camus semblent être écrits par le même auteur, avec le même mélange de chaleur humaine, d'objectivité brutale dans le récit, la même force et la même apparente naïveté, presque la même intention... Et pourtant il faudra attendre cent ans.

Pour nous, contemporains (dans le temps) des contemporains (dans l'esprit) de Kafka, il est impossible de définir son « influence », qui fera le sujet d'une thèse en 2060. Nous pouvons seulement, sans résoudre des cas d'espèce, constater et mesurer l'ombre puissante et immense que Kafka — cet être d'ailleurs souffreteux et complexé — projette sur notre vie littéraire, sur nos pensées, sur notre sensibilité.

R.-M. ALBÉRÈS

M. Albérès publiera prochainement un livre sur Kafka, écrit en collaboration avec P. de Boisdeffre.

CHRONIQUE DES LIVRES

L'ANGOISSE AU POUVOIR

par Michel MASSENET *(Plon)*

A ce petit livre nerveux et bien informé je ne reprocherai guère que son titre : il se réfère à cette antithèse : « Le désespoir, c'était hier : aujourd'hui l'angoisse est au pouvoir ». Mais avant d'énoncer cette formule l'auteur a montré que la IVe République a été le règne de l'illusion et de la routine (ce qui est tout autre chose que le désespoir) ; et d'ailleurs, partout où il touche au régime nouveau, l'essai de Michel Massenet exprime non point la conscience anxieuse d'une conjoncture tragique, mais au contraire la confiance et l'enthousiasme.

Non, l'angoisse n'est pas au pouvoir, mais — et l'auteur l'a bien montré — un sentiment du risque, l'audace d'un gouvernement qui se sent assez fort et assez stable pour jouer des coups hasardeux. Offrir la liberté aux anciens peuples colonisés en était un ; et aussi l'appel au F.L.N. et le plan de Constantine et le train des décrets de décembre. Rien n'est fait et rien n'est sûr, mais tout est redevenu possible ; et voilà pourquoi, pense Michel Massenet, les Français peuvent espérer.

Attaché à la défense des libertés essentielles il fait confiance à de Gaulle pour les défendre ; il redoute les entreprises fiévreuses des *ultras* ; mais il compte sur la fidélité et la sagesse de l'armée. Certains esprits libéraux le reprendront peut-être sur son goût pour la République autoritaire — du moins tous seront d'accord avec sa conception largement humaine et progressive de la Communauté et avec son souci de la légalité républicaine.

P.-H. SIMON

(Suite de la chronique des livres page 154.)

L'HISTOIRE PARMI NOUS :

LA DEUXIÈME AFFAIRE D'ALGER

par MARCEL GABILLY

PRÉLUDE.

DANS la soirée du lundi 18 janvier, les agences de presse diffusaient une information qui allait prendre place en tête d'un nouveau chapitre de notre Histoire.

Un journaliste allemand parfaitement inconnu en France — et son journal, *Suddeutsche Zeitung* de Munich, ne l'était du reste pas moins — M. Hans Ulrich Kempski, avait recueilli une déclaration du général Massu, commandant du corps d'armée d'Alger et à ce titre superpréfet régional. Dans un passé proche, maints propos d'ordre politique avaient été tenus par des officiers généraux commandant en Algérie, mais il faut reconnaître que ceux du général Massu présentaient un caractère particulier.

— Je voudrais, disait-il, que le Gouvernement nous aide enfin à voir clair dans l'avenir afin que nous parvenions à maintenir une Algérie française... nous ne comprenons plus la politique du Président de Gaulle. L'armée n'a pas pu prévoir qu'il ferait une telle politique... Notre plus grande déception a été de voir le général devenir un homme de la gauche.

Allusion ayant été faite aux événements du 13 mai 1958, le général Massu avait répondu : « De Gaulle était le seul homme à notre disposition. L'armée a peut-être commis une faute. » A la question : « L'armée obéira-t-elle sans condition à chaque mot du Président ? », le général Massu avait répondu : « Il y a naturellement dans l'armée des gens qui le feront sans se demander ce qui viendra après. »

De la manière dont cette réponse lui avait été faite et commentée, le journaliste allemand concluait que le général Massu « lui-même, et la majorité des officiers chargés d'un commandement, n'exécuteraient pas inconditionnellement les ordres de de Gaulle ». Enfin, la dépêche précisait que l'entretien avait été « organisé par l'entremise du commandant en chef des Forces françaises en Algérie, le général Challe ». Ce dernier avait personnellement déclaré à cette occasion : « N'oubliez pas que nous, l'armée, nous sommes en Algérie et que nous ne quitterons jamais l'Algérie. »

La même nuit, démentis, confirmations, explications allaient se succéder. Le général Massu contestait formellement avoir tenu de tels propos, mais l'entretien avait bien eu lieu dans les conditions indiquées. Le journaliste allemand en maintenait catégoriquement les termes. L'éclat prenait davantage d'importance du fait que trois jours plus tard les chefs civils et militaires devaient se retrouver à l'Elysée pour examiner les aspects du problème algérien. Sans attendre, le général Massu était appelé à Paris « sur sa demande ». Arrivé le mardi 19 au soir, il était reçu le lendemain par le ministre des Armées. L'entrevue se terminait pas un étrange communiqué duquel il ressortait que le général Massu était « lui-même et son corps d'armée, sans aucune réticence intellectuelle, derrière le commandant en chef dont le prestige et la loyauté à l'égard du chef de l'Etat ne peuvent faire de doute ». La suite allait démontrer rapidement ce qu'il en était de ces précautions de style si peu adaptées à la définition traditionnelle de la discipline militaire. Le général Massu s'entendait en effet prier de ne pas assister à la conférence algérienne de l'Elysée. Un peu plus tard, un communiqué du ministère des Armées annonçait que son commandement lui était retiré.

De l'autre côté de la Méditerranée cette mesure faisait sensation. Au cours d'une séance impromptue organisée à Alger par le Front national, le président de l'Association Générale des Etudiants s'écriait : « S'il le faut, nous irons chercher le général Massu à Paris. » A la fin de la réunion, les voitures circulaient en ville, scandant avec leurs avertisseurs : « Algérie française ». Le lendemain matin, samedi 23 janvier, la grève générale était ordonnée et devenait aussitôt effective. La deuxième affaire algérienne — vingt mois après la première — était enclenchée.

Passions.

L'incident Massu, c'est évident, n'expliquait pas tout. C'était une occasion, comme l'avait été le 13 mai 1958 la cérémonie du monument aux morts, square Laferrière, conduisant la foule à gagner le Forum pour partir à l'assaut du Gouvernement général. La fièvre depuis des jours montait à Alger. Une vive méfiance s'était manifestée devant la perspective de ce qui avait été appelé « un relais » à la déclaration du 16 septembre 1959 par laquelle le général de Gaulle avait défini la politique d'autodétermination. Ce relais n'allait-il pas être un nouveau pas en avant dans le sens de l'abandon ? L'annonce d'ouverture de négociations avec le F.L.N. ? La nervosité des Algérois de source européenne était exacerbée par une recrudescence de terrorisme. Depuis deux mois les colons en avaient été plus particulièrement victimes. Ils faisaient ouvertement appel à l'armée.

Ces lignes, extraites de l'hebdomadaire *Salut public* du 7 janvier, donnent le ton : « Le temps de la curée approche. C'est pourquoi nous nous tournons vers l'armée qui, plus sûrement qu'un homme, plus sûrement que

l'armature restée gangrenée de l'Etat, représente aux heures de péril national la permanence de la Patrie, le symbole de ses traditions, la défense de son patrimoine, l'assurance de son honneur ! D'ici quelques semaines les masques vont tomber, les options ne seront plus camouflées derrière des mots et des formules qui sont autant de duperies criminelles. Or, les nationaux sont plus nombreux qu'on le dit. Plus nombreux qu'on le croit... Mais il faut aussi que l'armée s'appuie sur le peuple qui croit encore en elle... Veillons ! Il se fait tard ! Veillons entre gens d'honneur ! »

La réaffirmation, en Conseil des ministres, le mercredi 20, de « la volonté de poursuivre la politique définie par le chef de l'Etat, décidée par le Gouvernement, approuvée par le Parlement », n'a pas modifié le climat outre-Méditerranée. Peut-on espérer que la journée d'études du vendredi 22 sera plus efficace, les chefs civils et militaires ayant l'occasion d'exposer leurs soucis respectifs ? Mais cette fois encore, Alger ne trouve pas dans les directives données par le général de Gaulle ce qu'elle attend. Le communiqué a certes « pris acte des progrès incontestables de la pacification, du développement économique, du progrès social, et de la promotion musulmane ». Il a spécifié que « dans tous ces domaines la tâche sera poursuivie avec vigueur en 1960 ». Mais il a aussi rappelé catégoriquement le principe de l'autodétermination :

« La politique de la France a été fixée sans ambiguïté le 16 septembre 1959... Elle a essentiellement pour objet d'assurer, après la pacification puis une période nécessaire de remise en ordre et de relèvement, le libre choix des Algériens, seule issue de cette longue crise qui soit digne de la France. Il doit être clairement compris que cette décision, qui se démentirait elle-même par des négociations politiques, ne s'infléchira pas. »

Trois éléments d'apaisement sont certes contenus dans le communiqué de l'Elysée : 1° L'exclusion de négociations politiques avec le F.L.N. ; 2° L'accélération de la procédure judiciaire pour réprimer les attentats et le terrorisme ; 3° Le renouvellement des conseils généraux avant la fin de l'année.

Mais tous les observateurs qui d'Alger transmettent à Paris leurs impressions en cette soirée du vendredi 22 janvier sont unanimes : le fait capital est la sanction appliquée au général Massu. C'est l'élément passionnel qui va empoigner, qui empoigne déjà la foule. Cette nuit-là, M. Pierre Laffont, député, directeur de l'*Echo d'Oran,* écrit dans son éditorial : « La révolte contre le chef de l'Etat, contre la France métropolitaine qui le soutient, serait une folie... » Trop tard ?

EGAREMENT.

L'ordre de grève générale est transmis de bouche à oreille dans la matinée du samedi. Aucune formation, même parmi celles des activistes, n'en assume la responsabilité. La radio diffuse les appels au calme du délégué général du gouvernement et du commandant en chef.

« Abandonnez ce complexe d'abandon qui ne peut mener qu'à l'abandon lui-même », déclare M. Delouvrier. Il commente les décisions prises la veille à Paris : efficacité plus grande de la répression du terrorisme et ouverture politique nouvelle présentée par la prochaine élection des conseils généraux.

Le général Challe, quant à lui, fait appel à l'union de l'armée, à sa discipline : « Je ne veux pas voir, dit-il, compromettre nos efforts par des réactions irréfléchies qui feraient le jeu de la subversion intérieure et celui de nos adversaires. »

Successeur du général Massu, le général Crépin prend son nouveau commandement. Un groupe d'élus vient remettre à M. Delouvrier une motion destinée à être communiquée à l'Elysée. Le texte taxe d'illégale et illégitime l'attitude du pouvoir exécutif. Il conclut qu'il ne reste plus aux parlementaires qu'à lutter contre lui. M. Delouvrier refuse la motion. A sa demande, les élus consentent à ne pas en publier les termes. Mais un des signataires est absent : il s'agit de M. Pierre Lagaillarde. Il ne cédera pas quant à lui.

L'après-midi, un certain flottement se ressent parmi les responsables des mouvements politiques. Les mots d'ordre ne sont pas lancés officiellement mais bientôt ils circulent. Quelque deux cents étudiants, partis des facultés en direction du Forum aux cris de « Vive Massu » et « de Gaulle au poteau », sont dispersés à mi-chemin. Légères bagarres ici et là. C'est dans la nuit seulement qu'une décision concertée intervient : le comité d'entente des anciens combattants, la fédération des unités territoriales et des autodéfenses, le comité d'entente des mouvements nationaux signent un tract commun invitant la population à manifester. Des hommes en armes le diffusent à travers la ville :

« *Français d'Algérie, le général Massu, le dernier général du 13 mai, le dernier garant de l'Algérie française et de l'intégration, a été bafoué et limogé. De Gaulle veut avoir les mains libres pour brader l'Algérie après l'Afrique noire et rendre l'armée parjure à ses serments. L'heure est venue de nous lever. Ce dimanche matin, à onze heures, vous rejoindrez les cortèges qui partiront des campagnes et des faubourgs. Tous ensemble derrière vos territoriaux et ceux qui depuis plusieurs années conduisent le combat. Pour que vive l'Algérie, province française !* »

Les événements maintenant se précipitent. En dépit d'un suprême avertissement de M. Delouvrier radiodiffusé toutes les dix minutes et précisant que « l'autorité et l'armée feront leur devoir », les colonnes de manifestants convergent de toutes parts vers le plateau des Glières. Les bouchons de police ou de troupe n'y résistent pas. Cris, bagarres, incidents divers. On arrache les pavés, des barricades s'élèvent. Il est 18 heures lorsque l'apparition des gendarmes mobiles chargés de prévenir l'envahissement du Forum est suivie d'une première rafale de coups de feu. Le sang coule. Des Français ont tiré sur des Français. Et la fusillade continue par saccades pendant une demi-heure, jusqu'à l'arrivée des parachutistes en bérets verts qui prennent la place des gendarmes mobiles. La nuit tombe. Des manifestants se retirent. Les territoriaux avec leurs armes s'or-

ganisent derrière les barricades. M. Pierre Lagaillarde, en tenue de parachutiste à béret rouge, bardé de grenades, mitraillette au côté, en commande une, celle des facultés. Une seconde à proximité est sous les ordres de M. Joseph Ortiz, le chef du mouvement Front national. L'insurrection s'installe, en dépit de la proclamation de l'état de siège par le général Challe et des objurgations de M. Delouvrier suppliant chacun de comprendre « l'inutilité d'un tel égarement ».

Premier bilan annoncé : 19 tués et 141 blessés. Il s'alourdira sensiblement les heures suivantes ; au total : 27 morts parmi lesquels 14 représentants de l'ordre.

« Notre décision est prise. Nous tiendrons jusqu'au bout », proclament les émeutiers. Une voix, combien émue et combien émouvante, met un terme à cette journée tragique : au milieu de la nuit, le général de Gaulle dénonce « le mauvais coup porté à la France ».

Conscience.

Au matin de lundi la situation est pour le moins étrange. Les émeutiers ont reçu dans leurs fortins respectifs des renforts, des armes et des vivres. Les barricades se sont consolidées. Les parachutistes sont installés en vis-à-vis. On échange de part et d'autre des cigarettes, voire des boissons. Les états-majors se sont présentés aux balcons. On va déjeuner à domicile, on revient après le café. Selon les heures, les occupants sont tantôt trois cents, tantôt douze cents. La plupart rentreront chez eux pour la nuit, toute latitude de retour aux fortins leur étant laissée. Douterait-on de la véracité de ces informations ? A l'appui, les photographies sont là qui confirment cet imbroglio.

Il est évident qu'aucun des chefs insurgés n'est homme de tout premier plan. Ils sont du reste fort dissemblables les uns des autres et s'observent réciproquement. Il est évident aussi que les forces de l'ordre ont des instructions formelles pour éviter tout nouvel incident. La presse métropolitaine, rendant compte de cette atmosphère, titrera : « Parachutistes et émeutiers face à face dans l'attente d'une solution... mais laquelle ? » Un communiqué officiel d'Alger dira : « Toutes les mesures nécessaires ont été prises pour maintenir l'ordre... En l'état actuel des choses et sous réserve des deux groupes d'insurgés, la situation est calme et inchangée... »

On s'explique mal à Paris ce qui se passe et c'est pourquoi dans la nuit le premier ministre va s'informer sur place. Il est de retour dans la matinée du mardi. Il a acquis la conviction que les émeutiers — ils appartiennent pour la plupart aux unités territoriales et portent l'uniforme — ont la sympathie de la population de souche européenne et que l'armée se tient dans l'expectative. Ainsi l'émeute a pour elle un double espoir : gagner à sa cause l'armée (promesse aurait été acquise que la troupe ne tirerait pas) et infléchir la politique du 16 septembre.

Une situation aussi équivoque peut-elle se prolonger sans risque grave ? Le premier ministre déclare à la radio : « Rien ne sera possible et même tout peut être perdu si l'ordre n'est pas d'abord rétabli et maintenu en Algérie. » Un certain trouble paraît gagner des sphères ministérielles. Onze élus d'Algérie sont arrivés pour plaider une cause à laquelle ils sont plus que jamais farouchement attachés. Les consultations se multiplient à l'Elysée et à Matignon. Penserait-on à un référendum pour faire approuver par la métropole le principe de l'autodétermination algérienne ? Ou envisagerait-on de recourir à l'article 16 de la Constitution qui octroie des pouvoirs exceptionnels au Président de la République, la conjoncture actuelle pouvant, en quelque mesure, s'y prêter ?

En ces heures, en effet, l'essentiel ce n'est pas tellement le fait que la popularité des émeutiers se maintienne ou se développe à Alger — à l'exclusion toutefois des milieux musulmans qui se tiennent dans une stricte réserve — et que leur attitude suscite l'émulation de-ci de-là en différents points de l'Algérie. C'est bien plutôt l'attitude de l'armée qui devient préoccupante. Ce que l'on a pu appeler « la trêve à la bonne franquette » pratiquée au pied des barricades, laisse deviner autre chose à un échelon supérieur. Serait-ce seulement le « wait and see », cher aux Britanniques : Attendre et voir ? Ce qui serait déjà encourir une responsabilité accablante en un moment où l'unité de la nation se trouve atteinte.

La bouleversante allocution que prononce, le jeudi 28, M. Delouvrier, avant d'annoncer contre toute attente qu'il quitte Alger pour se retirer avec le commandant en chef dans un P.C. du bled, fait comprendre le grand point d'interrogation qui se pose au sujet de l'armée :

« ... *Le drame d'aujourd'hui pour vous hommes de l'armée, le drame le plus terrible il est celui-là : l'unité de l'armée, l'unité de la République — de la France. A quel chef obéir ? A celui en qui l'armée a confiance pour maintenir son unité ou à celui qui est constitutionnellement le chef des armées et l'expression de l'unité de la Patrie ? Officiers, sous-officiers et soldats, dans votre recherche du chef qui sauvegarde l'unité de l'armée, vous risquez de l'opposer au chef qui commande à Paris. Disons-le brutalement, à vous qui aimez le langage clair. Certains vont oser demander au général commandant en chef de désobéir au Président de la République. Vous voulez continuer à obéir, je le sais, c'est votre grandeur et votre servitude et vous transportez votre drame sur la tête d'un seul, le général Challe, mon compagnon de lutte. Et ici écoutez-moi bien. On ne peut plus refaire le* 13 *mai. Vous ne referez pas le* 13 *mai. Il n'y a pas de de Gaulle en réserve. Et si le Président de la République rentrait à Colombey, la France pardonnerait-elle à son armée ? Il faudrait deux siècles pour guérir de ce divorce et la grandeur de la France qui ne peut exister sans armée y passerait. Voilà votre dilemme à vous, hommes de l'armée. Il n'y a qu'une méthode pour en sortir, une seule : il faut obéir au général Challe qui obéit au Président de la République...* »

Ces lignes n'expliquent-elles pas tout ce qui a suivi la publication de l'interview du général Massu dans le journal allemand ? Ne révèlent-elles pas le cœur même du drame ? Ne font-elles pas passer au second plan Lagaillarde et Ortiz, et tous ceux qui se sont rangés à leurs côtés ? On le réalisera un peu plus tard seulement.

Ce que maintenant des deux côtés de la Méditerranée on attend avec avidité, c'est l'intervention du général de Gaulle annoncée pour le vendredi 29 au soir. Atmosphère frémissante dans la métropole qui depuis trois jours multiplie et par dizaines de milliers les témoignages de confiance envers le chef de l'Etat. Atmosphère lourde là-bas, où civils et militaires discernent au fond d'eux-mêmes qu'ils vont être mis en face de leurs responsabilités.

C'est une condamnation catégorique que le général de Gaulle prononce contre ceux qui ont troublé l'ordre, contre ceux qui ont permis qu'il restât troublé. Lui, ne cédera pas. Chef, il parle le langage du chef. Son refus de revenir sur la politique d'autodétermination mécontente les émeutiers. Mais la fermeté d'un discours qui ne va pas sans accents humains agit sur l'armée. Visages crispés dans leurs P.C., les officiers ont écouté et réécouté l'appel à eux adressé : « Je suis, vous le savez, le responsable suprême. C'est moi qui porte le destin du pays. Je dois donc être obéi de tous les soldats français. Je crois que je le serai, parce que je vous connais, que je vous estime, que je vous aime, que j'ai confiance dans le général Challe, que j'ai, soldats d'Algérie, mis à votre tête, et puis parce que, pour la France, j'ai besoin de vous. »

Mais ce n'est pas assez de dire que l'appel a été écouté : il est entendu. L'armée reprend conscience de sa mission. Aussitôt, par voie de conséquence, elle reprend en mains la situation. L'émeute ? Moins de quarante-huit heures suffisent pour tout régler. Le lundi 1er février à midi, les derniers insurgés évacuent leurs réduits, embarqués dans des camions militaires. La vie reprend à Alger.

FINALE.

Tandis que les bulldozers du Génie et les balayeuses municipales dégagent les rues d'Alger, le Conseil des ministres, réuni à l'Elysée, s'occupe des moyens propres à assurer une remise en ordre générale.

Il n'est plus question de référendum. Du reste, le pays, dans ses éléments les plus divers, par voie individuelle ou collective — qu'il s'agisse d'associations patriotiques, culturelles, scientifiques, d'organismes professionnels, de groupements d'anciens combattants, de conseils municipaux tout entiers — le pays a apporté spontanément son concours loyal au général de Gaulle. Ce lundi matin 1er février, la vie active s'est arrêtée dans les usines, les entreprises, les chantiers, sur l'intervention concertée des syndicats. Il est incontestable que les innombrables témoignages de confiance parvenus depuis huit jours au chef de l'Etat constituent non seulement l'assentiment de la Nation à la politique d'autodétermination, mais aussi sa volonté de ne pas voir le régime livré aux caprices de l'aventure.

Il n'est pas davantage question de pouvoirs exceptionnels, puisque les circonstances ne sont plus exceptionnelles. Mais en revanche des pouvoirs spéciaux, limités dans le temps et définis dans leur champ, paraissent

s'imposer. La formule convient d'autant mieux qu'il appartiendra au Parlement de les accorder — le vote pouvant être considéré comme un assentiment renouvelé à la politique d'autodétermination réaffirmée si nettement le 29 janvier par le président de la République.

Les Chambres sont convoquées sur-le-champ pour le lendemain mardi après-midi. Les deux scrutins, acquis dans des temps records, donnent ce qu'il en était attendu : 441 voix contre 75 à l'Assemblée Nationale, 225 contre 39 au Sénat. Le Parlement s'est rangé lui aussi derrière le chef de l'Etat et d'autant plus ouvertement qu'il a tenu à spécifier, en tête du projet, que les ordonnances concernant l'exercice des pouvoirs spéciaux seront promulguées « sous la signature du général de Gaulle ». Après les « expectatives » de l'armée, cette mention revêt une signification évidente.

Voilà donc le pouvoir exécutif en mesure d'assurer pendant un an, par ses propres moyens, le maintien de l'ordre, la sauvegarde de l'Etat et de la Constitution, la pacification et l'administration de l'Algérie.

Déjà, des mesures sont en cours d'application : on tient quelques-uns des chefs émeutiers — Ortiz s'est mystérieusement enfui, grâce à quelles complicités ? — mais il y a ceux que le général de Gaulle a appelés, le 29 janvier, les « conspirateurs », et qui sont légion semble-t-il. Ceux d'Alger étaient déjà pour la plupart, sinon en totalité, aux avant-postes dans les journées de mai 1958. C'était ceux qui, depuis quelque dix-huit mois, se plaignaient ouvertement d'avoir été frustrés de leur révolution. Ceux de la métropole ont leurs dossiers un peu partout, du ministère de l'Intérieur au Palais de Justice. Leurs organisations sont enregistrées à la Préfecture et leurs sièges font périodiquement l'objet de perquisitions. Ils reviendront, cette fois-ci encore, devant le juge d'instruction.

« Instigateurs, provocateurs, meneurs seront poursuivis. Certains visaient à renverser le Gouvernement, à détruire la République à la faveur d'une émeute préparée de longue date, sciemment provoquée, délibérément entretenue », a déclaré le nouveau procureur général d'Alger en prenant possession de ses fonctions. Mais avant de conclure, et après avoir mis de côté « ceux qui ont été entraînés par un réflexe passionnel et qui ne relèvent pas des tribunaux », il a lui-même évoqué pour un peu plus tard le recours éventuel à la générosité de l'autorité suprême de l'Etat.

***

Peut-être est-il tôt encore pour tirer des conclusions. Certaines observations pourtant peuvent se faire dès maintenant :

— Le général de Gaulle s'est retrouvé aussi fort devant l'épreuve nationale qu'il s'y était montré en de précédentes occasions. « Le général de Gaulle a écrasé l'insurrection à Alger en exerçant son autorité et en imposant sa discipline à l'armée. Il a ainsi prouvé au monde entier la valeur de sa promesse d'autodétermination... Il a prouvé sa bonne foi

et acquis le droit d'être soutenu », a écrit le journaliste américain Walter Lippmann.

La presse internationale libre a ainsi reconnu à la quasi-unanimité, le chef énergique dans le Président de la République française. Sur le plan intérieur, les votes du Parlement et la masse des messages privés parvenus à l'Elysée ont donné la mesure du renforcement du régime.

— Remanié, le Gouvernement fait, lui aussi, sa remise en ordre. Le départ de M. Jacques Soustelle, en dépit de l'éclat qu'il y donne, ne pose de problème que pour l'U.N.R.

— L'armée retrouve sa voie. Acte lui est donné de la correction de son comportement :

« *Une vingtaine d'officiers de tous grades,* déclare le communiqué du Conseil des ministres en date du 10 février, *sont mutés d'Algérie dans la métropole où ils reçoivent des affectations. Le ministre des forces armées a bien précisé que les sanctions ne traduisent nullement des défaillances des unités militaires qui se sont montrées fidèles à leur devoir, pas plus qu'elles ne s'adressent à l'ensemble du corps des officiers. Seules quelques fautes individuelles contre la discipline se trouvent ainsi réprimées.* »

— Part étant faite du sang français versé, des complots ourdis (le pluriel ici s'impose), des réflexes passionnels commandés par des complexes d'abandon, des scrupules de chefs militaires — tout cela constituant aujourd'hui un lourd passif — que demeure-t-il à l'actif de la deuxième affaire d'Alger ? A la veille de la conférence des chefs civils et militaires à l'Elysée, le Conseil des ministres avait annoncé, le 21 janvier, que des élections cantonales algériennes étaient envisagées pour la fin de l'année. Le 29 janvier, au plus fort de la houle, le général de Gaulle en a réduit le délai de moitié. C'est d'importance si l'on considère que les nouveaux élus pourront, siégeant dès le début de l'été, à Paris, avec les parlementaires, les maires et les notables d'Algérie, préparer, ès qualités, la formation de communautés ethniques à contexture fédérative.

La solution porte déjà un nom : de Gaulle.

MARCEL GABILLY

L'ATRABILAIRE DE MÉNANDRE

par Robert Flacelière

« *Et quel temps fut jamais si fertile en miracles ?* » Ce vers de Racine, tous les admirateurs de la Grèce antique, et non pas seulement les hellénistes et les archéologues, peuvent le redire en songeant à de récentes et étonnantes découvertes, à plusieurs trésors longtemps cachés dans le sol et soudain reparus au jour : œuvres d'art et papyrus. Je ne parle pas des fouilles organisées par les Instituts archéologiques d'Athènes, dont l'Ecole française est l'illustre doyenne, fouilles qui chaque année amènent à la lumière statues, vases, inscriptions et monnaies, souvent d'un prix inestimable pour l'historien. Je ne parle que de ces aubaines que les Grecs attribuaient à Hermès, de ces coups de chance qui, brusquement, sans que nous les ayons mérités par une recherche patiente, par un tenace effort, dépassent nos désirs les plus audacieux. Ce temps n'est-il pas fertile en miracles, qui a vu la découverte du cratère de Vix, celle, toute récente, de quatre grandes statues de bronze au Pirée [1], et aussi la publication, en 1958, d'un papyrus qui nous rend une comédie entière de Ménandre, de près de mille vers ?

Avant le XXe siècle, Ménandre n'était guère pour les hellénistes qu'un grand nom, connu par les témoignages des anciens, par quelques courts fragments qu'ils nous avaient transmis de lui et par la comédie latine, car on sait que Plaute et Térence ont tous deux beaucoup imité Ménandre.

En 1905, Gustave Lefebvre découvrit en Egypte un papyrus qui contenait plus de treize cents vers de Ménandre sans nous donner aucune comédie complète : des feuillets s'étant détachés, il ne restait que des fragments de quatre pièces : *le Héros, l'Arbitrage, la Femme aux Cheveux coupés* et *la Samienne*.

Déjà l'on pouvait entrevoir ce qui sépare la « comédie nouvelle », celle de Ménandre, de la « comédie ancienne », celle d'Aristophane, dont nous avons onzé pièces intégralement conservées. Entre les deux s'interpose, dans la première moitié du IVe siècle, la « comédie moyenne » dont nous ne savons presque rien. Aristophane est un génie comique d'une verve extraordinaire et qui ne craint pas la grossièreté, un esprit d'une liberté et d'une fantaisie souveraines qui s'attaque de préférence aux puissants du jour, tel le démagogue Cléon, ou simplement aux hommes dont on parle dans les rues d'Athènes et qui sont « d'actualité », comme le bonhomme Socrate. Ses comédies tiennent un peu de la « revue de fin d'an-

1. Voir dans cette revue, décembre 1959, p. 143-145, l'article de Jean Charbonneaux.

née » des chansonniers, avec beaucoup d'autres éléments et surtout, dans les chœurs, d'admirables morceaux lyriques.

Ménandre est d'une autre époque : toute son activité littéraire est postérieure à la mort d'Alexandre le Grand (323). Athènes ayant perdu sa puissance politique, ses habitants s'occupent moins des affaires publiques et beaucoup plus d'eux-mêmes, de la vie sociale et des mœurs. Ménandre est un épicurien, qui place l'amitié au-dessus de tous les autres sentiments et donne son attention à l'homme social, à l'homme tout court, à son caractère et à ses modes de vie. C'est d'ailleurs un trait manifeste de la littérature grecque à cette époque : les *Caractères* de Théophraste, que traduira chez nous La Bruyère, doivent dater de 319 environ ; Ménandre avait alors un peu plus de vingt ans.

Son théâtre comprend essentiellement des « comédies de caractères ». Il ne raille pas et n'ironise pas par principe, comme le faisait Aristophane. Il peint les hommes tels qu'ils sont, ou du moins tels qu'il les voit, avec sympathie, indulgence et amitié. Il fournit ainsi un tableau exact et savoureux de la vie quotidienne et familière de ses contemporains, et aucun écrivain grec n'a su autant que lui nous donner l'impression de la langue parlée, de la conversation de tous les jours.

La comédie ainsi comprise n'est drôle que par accident et au deuxième degré, à la façon des grandes pièces de Molière, qui, Musset l'a dit, pourraient provoquer les pleurs aussi bien que le rire. Ménandre n'a pas pour premier objet de faire rire le spectateur, mais de l'intéresser par la vivacité et le naturel de sa peinture des mœurs, et aussi, de l'instruire, car son théâtre est volontiers didactique et édifiant. Pour un aspect du talent de Ménandre, la découverte de l'*Atrabilaire* apporte d'ailleurs un important complément : les cent derniers vers de la pièce, éblouissants d'entrain et de drôlerie, démontrent que Ménandre possédait la verve comique et s'y abandonnait à l'occasion.

***

Il y a cinq ans, terminant un bon livre sur *Le Crépuscule d'Athènes et Ménandre* (Hachette, 1954), Georges Méautis exprimait en conclusion la mélancolie que lui inspiraient les fragments de Ménandre, ces *membra disjecta,* et visiblement il n'espérait plus un coup de chance analogue à celui de 1905. Et pourtant, n'est-ce pas de cette pièce de *l'Atrabilaire,* dénommée aussi *le Misanthrope,* qu'il pourrait écrire avec plus de raison encore : « Combien Molière l'eût goûtée, s'il avait pu la lire : quel enrichissement elle aurait été pour lui, qui dut se contenter de médiocres adaptations latines ! » (p. 247).

Victor Martin, professeur honoraire à l'Université de Genève et correspondant de l'Institut de France, nous a donné l'an dernier l'*editio princeps* de cette comédie intitulée en grec *Dyscolos* [1]. C'était là un redoutable hon-

1. Papyrus Bodmer IV, Ménandre, *Le Dyscolos,* publié par V. Martin, Bibliotheca Bodmeriana 1958 (Cologny, Genève), avec le fac-similé du papyrus.

neur, dont il s'est montré digne. Pourtant, il n'ignore pas lui-même que son texte pourra être amélioré sur de nombreux points. Le papyrus est parfois mutilé et réclame des restitutions, ce qui oblige le philologue (comme l'épigraphiste lisant une inscription sur une pierre abîmée) à se poser de délicats problèmes de « mots croisés » : pour remplir telle lacune, en tenant compte du mètre, quel complément est le mieux adapté ? Cependant ces mutilations sont relativement peu importantes et l'on peut dire que les 969 vers de cette comédie nous sont parvenus dans un état de conservation remarquable.

« Le lieu et les conditions de la découverte du papyrus du *Dyscolos* sont malheureusement inconnus, comme c'est presque toujours le cas pour les pièces de ce genre acquises sur le marché des antiquités », écrit V. Martin.

D'après les indications placées en tête du papyrus, Ménandre présenta cette comédie à Athènes, à la fête des Lénéennes de l'année 317-316 avant Jésus-Christ. Il n'avait alors que vingt-cinq ans, et pourtant ce n'était pas son début : il avait écrit sa première pièce à vingt ans. *L'Atrabilaire* remporta le prix.

Il s'agit d'une comédie rustique. Le lieu de la scène est à Phylé, en Attique, non loin de la forteresse, aujourd'hui partiellement conservée, qui surveillait la route la plus courte d'Athènes à Thèbes à travers le Parnès. La couleur locale ne manque pas : Ménandre fait de nombreuses allusions au sol rocailleux et aux fourrés de ces vallons peu fertiles où poussaient cependant quelques arbres fruitiers, figuiers et poiriers, ainsi qu'au dur travail des paysans, tel Cnémon, l'atrabilaire, qui cultivaient les premières pentes de la montagne ; plus haut s'aventuraient seuls les chasseurs en quête de gibier, tel le jeune Sostratos, amoureux de la fille de Cnémon.

La scène représente, au milieu, une grotte consacrée à Pan et aux Nymphes, à la gauche du spectateur la maison de Cnémon, et à sa droite celle de Gorgias, son beau-fils. En effet, le vieux Cnémon s'est depuis longtemps séparé de sa femme Myrrhina, à qui il rendait la vie impossible, et elle a été recueillie par le fils qu'elle avait eu d'un premier lit, Gorgias. Cnémon, lui, vit avec la fille que lui a donnée Myrrhina et une vieille servante.

Le prologue, tout à fait à la manière d'Euripide, est confié au dieu Pan lui-même. Il présente le lieu, les personnages, et dit quelques mots de l'intrigue, de manière à aiguiser la curiosité des spectateurs sans la satisfaire : « Comme la fille de Cnémon cajole les Nymphes mes compagnes et les honore assidûment, nous lui voulons du bien. Un jeune homme (Sostratos), fils d'un père fort riche qui exploite en Attique des terres d'une grande valeur, lui-même de mœurs citadines, venu chasser ici avec un ami, l'a suprise en ce lieu, et je le rends amoureux fou. » Pan tenant l'office de courtier matrimonial, la chose est drôle ! Si l'on donnait un sous-titre à cette pièce, on l'appellerait *L'Atrabilaire* ou *Comment le dieu*

Pan trouva un beau parti pour la fille de Cnémon. Conçoit-on Aristophane choisissant un pareil sujet ? Que les temps ont changé !

Ce prologue est suivi de cinq actes, séparés entre eux par quatre intermèdes du chœur simplement indiqués d'un mot dans le papyrus, car le poète de la comédie nouvelle ne juge plus à propos de publier les paroles des parties lyriques, à la fois chantées et dansées, qui sont devenues de simples divertissements sans portée. Le chœur est composé ici de « fidèles du dieu Pan, légèrement imbibés de vin » (v. 230-231).

C'est vainement que Sostratos délègue un de ses esclaves auprès de Cnémon pour lui demander la main de sa fille. Cnémon le chasse de son verger à coups de pierres, de mottes de terre et de poires ! Sostratos en personne n'a pas plus de succès. Il parvient pourtant à avoir un entretien avec celle qu'il aime, lorsqu'elle vient puiser de l'eau chez les Nymphes, toute troublée par une catastrophe domestique : la vieille esclave de son père a laissé choir le seau au fond du puits, ce qui peut lui attirer de la part de Cnémon les pires traitements. A l'acte III, nous apprendrons que la vieille, en voulant rattraper le seau, n'aura réussi qu'à envoyer un sarcloir le rejoindre, et Cnémon cherchera partout son outil en hurlant. A l'acte IV enfin, Cnémon, voulant récupérer seau et sarcloir, tombera lui-même dans le puits, manquera s'y noyer et ne sera sauvé que de justesse par Gorgias, ce qui constituera la « péripétie » décisive de l'action et provoquera le dénouement : dès les actes I et III, on le voit, Ménandre avait soigneusement préparé l'événement.

C'est une pièce très animée : les entrées en scène sont nombreuses et souvent brusques, les portes claquent, disputes et explications se succèdent à un rythme rapide. Gorgias engage Sostratos, qui a su gagner son amitié, à venir bêcher en sa compagnie pour tâcher de se faire accepter du terrible Cnémon. Mais la mère de Sostratos a vu en songe son fils travailler la terre, ce qui lui paraît une affreuse déchéance et, pour écarter ce présage, elle va offrir un sacrifice à Pan : arrivent donc devant la grotte un de ses esclaves et un cuisinier, car tout sacrifice est suivi d'un repas. Cnémon refuse de leur prêter les ustensiles dont ils ont besoin.

C'est à ce moment que l'atrabilaire tombe dans son puits, d'où Gorgias le tire avec l'aide nonchalante de Sostratos. On assiste alors à la conversion du misanthrope. Il vaut la peine de citer ce passage pour montrer le *ton* de Ménandre et la façon dont il peint un caractère :

CNÉMON. — Il y a une faute que j'ai sans doute commise : c'était de croire que, seul de tous les hommes, je pouvais me suffire à moi-même et n'aurais jamais besoin de personne. Maintenant, en constatant combien la fin de la vie est rapide et imprévue, je viens de m'apercevoir qu'alors je me trompais. Il faut que le mari reste auprès de sa femme pour l'aider en toutes circonstances [1]. Mais moi, par Héphaïstos, si grave était ma maladie, en voyant comment chacun vivait, n'ayant pour objet dans ses calculs que

1. Le texte de ce vers 717 n'est pas sûr ; je traduis d'après la conjecture de V. Martin.

le gain, je pensais que personne au monde ne saurait être bon pour son prochain. Voilà sur quoi je butais. Mais Gorgias vient de m'ouvrir les yeux en accomplissant l'action d'un homme de cœur. Moi qui ne lui permettais jamais d'approcher de ma porte, qui ne lui avais jamais rendu aucun service, qui jamais ne l'avais salué ni n'avais causé avec lui, il m'a pourtant sauvé de bonne grâce... Mon garçon, (*il s'adresse à Gorgias*) soit que je meure maintenant (et je le crois, car je suis plutôt mal en point), soit que j'en réchappe, en cet instant je t'adopte comme fils et je te donne tout ce que je possède. Celle-ci (*il montre sa fille*), je te la confie ; procure-lui un mari. En effet, même si je puis me rétablir tout à fait, je ne saurai lui en trouver un moi-même : il n'y en aura jamais un pour me plaire. Quant à moi, laissez-moi vivre comme je l'entends.

Ces derniers mots indiquent que la conversion de Cnémon n'est pas entière, et Ménandre était trop fin psychologue pour nous le laisser croire. En abandonnant tout ce qu'il possède, Cnémon entend se libérer de tout contact avec les hommes et vivre solitaire comme par le passé, toutefois aux côtés de sa femme. Il ajoute, pour Gorgias :

« Dire plus que le nécessaire ne me paraît pas digne d'un homme. Sache pourtant ceci seulement, mon enfant : si tous les hommes étaient bons, il n'y aurait pas de tribunaux, pas de prisons, pas de guerre ; chacun se contenterait de son sort modeste. Mais c'est cela sans doute qui leur plaît ! Agissez plutôt comme je dis. En tout cas, vous n'aurez plus dans les jambes ce pénible grincheux de vieillard. »

On voit la noblesse des sentiments de Cnémon, qui l'apparente quelque peu à l'Alceste de Molière. Sa misanthropie est de l'amour déçu et la moralité de la pièce est évidente : elle exalte à la fois la générosité du cœur et la solidarité humaine.

Gorgias aussitôt donne en mariage à Sostratos sa demi-sœur, et Sostratos persuade son propre père, qui vient d'arriver, affamé, pour le sacrifice, de marier sa sœur à Gorgias. Le père résiste d'abord en bon bourgeois qu'il est, à cause de l'inégalité des fortunes, et cela lui vaut de la part de Sostratos un véritable « sermon sur le bon usage des richesses », dont le piquant est justement d'être adressé à un père par son fils. Finalement le père consent. Les deux mariages seront célébrés dès le lendemain.

Telle est cette comédie, édifiante et un peu mince, qui fait penser par moments à une pièce « pour patronages », mais n'oublions pas que c'est une œuvre de jeunesse. Ménandre y déploie déjà de très beaux dons. Non seulement son *Misanthrope* remporta le prix, mais il sera beaucoup imité dans la suite, notamment par Lucien dans son dialogue intitulé *Timon*.

Un poète si célèbre dans le monde grec qu'un de ses vers est cité par saint Paul dans le Nouveau Testament (I, Cor., 15, 33), n'est-ce pas une rare aubaine que d'avoir enfin retrouvé de lui une comédie exactement datée et complète depuis le prologue de Pan jusqu'à la sarabande finale ?

ROBERT FLACELIÈRE

IMAGES DE PARIS *ET D'AILLEURS*

par DENISE BOURDET

FRANÇOIS MAURIAC

L'étudiant est bien inconnu,
Mais la chambre douce l'abrite,
Et pour qu'il n'y soit pas perdu,
Elle se fait humble et petite.

L'inconnu c'était l'auteur à vingt ans, l'âge des *Mains jointes*, de ce petit livre qui, sitôt paru, enchanta Maurice Barrès. « C'est, écrivit-il, la poésie de l'enfant des familles heureuses, le poème du petit garçon sage, délicat, bien élevé, dont rien n'a terni la lumière, mais trop sensible, avec une note folle de volupté. » Et il avertit le jeune homme : « Mais il faudra sortir de cet attendrissement, de cet avril trouble et devenir un homme ; il faudra prendre sa course, adopter une pente et cesser de stagner. » Conseil superflu.

Mais la chambre où je suis venue bavarder avec notre grand Mauriac, encore dolent d'une grippe, se fait toujours humble et petite. Elle est au sixième de l'immeuble voisin de cet appartement d'Auteuil qu'il possède depuis trente ans. Mais il l'a très vite creusé comme une taupinière pour le faire communiquer avec ce logis contigu, qui ferait la joie d'un peintre chargé de famille, puisque d'un vaste atelier, un escalier monte à cinq autres pièces. Et c'est la plus modeste que François Mauriac a choisie, non seulement pour y dormir, mais pour y écrire sur ses genoux, assis

sur un lit-divan recouvert de toile beige. Sur les murs peints en vert d'eau, à côté d'un crucifix en bois, une gravure de Buffet, *l'Agneau*, est accrochée. Une autre de Maxime Dethanas fut faite pour illustrer la couverture du *Fleuve de Feu* chez Grasset, c'est le gave d'Argelès. Un paysage impressionniste est le premier tableau qu'il ait acheté, 500 francs, précise-t-il, à un peintre ami de Jammes. Un joli portrait au crayon de Jeanne Mauriac par Raymonde Heudebert, une photographie de son ami d'adolescence André Lafont (dont le nom revient si souvent sous sa plume), c'est à peu près tout ce qui orne cette cellule, qu'animent des cris d'enfants dans le jardin d'une école que l'on voit de la fenêtre, et où peu de livres pénètrent. « L'envahissement quotidien des livres me donne un malaise », dit-il. En effet, en bas et à côté de son refuge, on ne peut circuler qu'avec précaution, entre des récifs de livres — non coupés — et tous les sièges, les tables, et même son bureau abandonné, placé pourtant en bonne lumière dans l'atelier, disparaissent sous leur poids.

Après avoir évoqué quelques souvenirs qui nous sont chers et commencent à se perdre dans la nuit des temps, je lui parle de sa *seconde carrière*, celle qui débuta quand il devint le leader du *Figaro*, le journaliste dont les grandes orgues prolongeaient leurs échos dans toute la presse. « Comment avez-vous pu écrire dans *Les Mémoires intérieurs* que l'engagement vous paraît être un faux problème ? — J'ai dit ça ? répond-il étonné, je suis très contradictoire vous savez. Au vrai, je n'aime pas la littérature engagée, mais je n'aime pas que le littérateur ne soit pas engagé. Vous voyez la nuance. Cependant je veux que l'engagement de celui-ci soit involontaire, qu'il arrive presque malgré lui et n'obéisse pas à des théories... »

« Ne plus jamais écrire de romans ? Si je l'ai affirmé, j'ai eu tort, je viens d'en commencer un. Mais le fait de vivre le drame politique dévalorise pour moi l'histoire inventée. Napoléon disait : la tragédie, aujourd'hui, c'est la politique. Cependant, la raison la plus profonde de mon silence de romancier, c'est que je ne me sens plus accordé à mon époque. Un romancier de mon âge est impressionné par les doctrines nouvelles. C'est un fait, la période créatrice d'une vie de romancier est portée par sa génération. Une certaine frontière passée, il s'adresse à de vieux blasés ou à de jeunes sourds. Au temps où je faisais paraître un roman tous les deux ans, j'étais comme un pommier qui donne ses pommes dans un verger familial où tout le monde aime les pommes. Je ne me sens pas épuisé, mais ce qui me manque à présent, c'est la foi en ce que j'écris. Je pourrais faire mienne en la paraphrasant cette déclaration d'un personnage de Proust : Je sais que je joue bien, mais cela ne m'amuse plus de jouer. Ainsi, mon dernier roman *l'Agneau*, je ne le trouve pas mal. Il est même bon, et j'ai eu des critiques satisfaisantes. Seulement les jeunes gens à présent lisent Kafka, Joyce, Faulkner, Hemingway... je ne les ai pas atteints. Mais depuis que je ferraille à *l'Express*, je touche à ce qu'il y a encore de meilleur, de plus généreux en France. A une catégorie de gens qui ne sont pas uniquement asservis à des intérêts matériels, qui ont un

idéal social ou religieux absolument désintéressé. Vous n'imaginez pas la quantité de lettres que je reçois, simples mais étonnantes. « Vous nous aidez, même si nous ne sommes pas d'accord », car ils se placent d'abord sur le plan de la noblesse. Et ce sont souvent des instituteurs, des institutrices, ou des petits vicaires de campagne qui m'écrivent. Avant de donner mon bloc-notes à *l'Express*, je recevais aussi des lettres, mais ignobles, comme le grondement de chiens auxquels on retire un os. Une chose que nous a apprise — si nous l'ignorions — la mort de Camus, c'est que ce n'est pas en fin de compte la valeur d'une œuvre qui importe le plus, mais qu'elle apporte le pain et le vin à une jeunesse affamée.

» Quant à moi, sur le plan temporel je vois s'écrouler tout ce pour quoi je me suis battu. Ce que j'ai attaqué ou défendu est suspect à l'Eglise. Par exemple, les prêtres ouvriers... Mais j'ai gardé la foi, du moins l'amour. J'ai été un homme de lettres égoïste et ambitieux comme beaucoup d'autres, mais fidèle à ma foi. C'était une grâce reçue, à cette grâce je peux dire que je n'ai jamais manqué. Je n'ai jamais léché *la houppe du manteau*. Si je suis un écrivain ayant conservé le ton du vieux témoin, ma récompense c'est d'être le dépositaire de quelque chose de plus grand que moi. »

Je regarde le vieux témoin assis au bord du lit bas, le torse droit, les jambes hautement croisées, ses belles mains expressives enserrant ses genoux, quand l'une d'elles ne cache pas une moitié de son visage, d'un geste qui lui est familier, pour laisser entre ses doigts écartés apercevoir son rire, ou filtrer son regard. Et je le trouve bien peu changé depuis le temps de nos premières promenades dans les vignes de Malagar et des matins de soleil où je voyais de ma fenêtre sa longue et mince silhouette élégante aller se perdre dans l'ombre de la charmille.

« Pourquoi depuis plus de vingt-cinq ans parlez-vous du vieil homme que vous êtes ? C'était commencer un peu tôt. — Peut-être, mais en 32, j'avais quarante-sept ans, j'ai été dangereusement malade. Ce fut une très grosse épreuve, une grande coupure dans ma vie. Et puis j'ai toujours été obsédé par le vieillissement. J'ai adoré mon enfance, et je ne me consolais pas de m'éloigner d'elle peu à peu. Je me souviens m'être désolé le jour de mes vingt ans de n'avoir plus dix-neuf ans. Et quand Barrès écrivait : un adolescent de vingt-cinq ans, ou Bourget un enfant de vingt-quatre ans, cela m'enchantait, je me disais, étonné mais plein d'espoir : on peut donc encore être considéré comme tel à cet âge. J'ai mûri, ou peut-être n'ai-je jamais mûri... en tout cas j'ai toujours gardé le même sentiment désespéré de la fuite du temps.

» La vieillesse, j'y suis maintenant installé. Je ne me crois pas plus sec, plus indifférent, ni même blasé : je croyais l'être et le succès des *Mémoires intérieurs* m'a fait plaisir. Mais je me sens apaisé, libéré. Je n'ai plus cette exigence vis-à-vis des autres. Et je sais me passer d'eux. D'ailleurs un écrivain n'est jamais seul.

» La mort ? Eh bien ! la mort me fait peur. Si je n'étais pas chrétien,

rien ne me semblerait plus inutile que la vie éternelle. J'aime le Christ, je sais que la vie éternelle c'est le posséder éternellement, mais — et il ouvre largement ses bras dans un geste d'impuissance — je n'arrive pas à me figurer ce que c'est. Cela ne représente rien pour moi. Tous les soirs je récite la prière de la vieille sainte Gertrude : « Seigneur, faites que je m'endorme en vous d'un sommeil tranquille... » — Et moi, je demande de mourir saine d'esprit. — C'est bien courageux, ou alors c'est la curiosité, me répond-il moqueusement. »

Ce qui me remémore une autre réponse qu'il me fit quand je lui demandais qui était sainte Marguerite de Cortone dont il écrivait la vie : « Une femme qui prit autant de soins à détruire son visage que vous à entretenir le vôtre. » Et il riait derrière sa main, assuré comme aujourd'hui que sa tendre amitié me ferait supporter cette remise à ma place.

Pourtant, à mon tour, j'essaie de le taquiner. « Vous avez déclaré une fois : voici le temps de fermer les livres, et si ce fut jamais celui d'aller voir les films, voici le temps de mettre fin à ce pullulement d'images. Et vous voilà à présent, encore une de vos contradictions, assis comme tant d'autres devant votre télévision. — C'est vrai. J'en avais reçu une en cadeau de *l'Express*. Je l'ai emportée à la campagne, où pour les longues soirées, le théâtre ou le film à domicile sont une grande distraction. Je parlais quelquefois de ce que j'y avais vu dans mon bloc-notes, et puis j'ai accepté de faire chaque semaine cette chronique de la T.V., alors il m'a bien fallu en avoir une autre à Paris. D'ailleurs, je considère la télévision comme une chose d'une énorme importance, et je voudrais aider ceux qui essaient d'en faire un instrument de culture. En France, la télévision en est encore à l'âge héroïque. Cependant je suis frappé par l'effort fait par un certain nombre de « types mordus » pour soulever le poids de cet immense public qui n'aime que le sport et la chanson. Mais la lecture, c'est un fait, est maintenant contrebalancée par l'image. Durant une maladie qui garda quelque temps mon petit-fils Pierre à la maison, il n'y avait pas moyen de l'arracher à la télévision, et je le déplorai d'abord. Et puis je me suis aperçu qu'il savait beaucoup de choses que, plongé dans les livres, j'ignorais à son âge, ayant préféré — et si longtemps préféré —la vie inventée à la vie réelle.

» Je suis très frappé également par ce que peut apporter la télévision au théâtre. On y a donné une de mes pièces, *Le Feu sur la Terre*. Je ne la voyais plus à travers l'optique du théâtre, mais elle prenait l'apparence d'un drame humain vécu, photographié. Il n'y avait plus cette gêne de regarder, comme par le trou de la serrure, des créatures en chair et en os agir et souffrir. Il m'arrive souvent de songer à abandonner cette chronique de la T.V. C'est le théâtre le plus souvent qui m'y ramène. Quand une pièce est de valeur, elle donne sur le petit écran quelque chose de plus vrai et de plus prenant qu'à la scène. »

Je m'étonne, moi qui sais avec quelle facilité François Mauriac se désintéresse de ce qu'il regarde ou écoute, la façon qu'il a de fermer soudain

ses volets en faisant glisser sa main le long de son visage, de soupirer « mes pauvre amis » sans expliquer le pourquoi de cette pitié, je m'étonne donc qu'il ait tant de patience devant sa télévision. Peut-être, ce qui la lui donne, est-ce le pouvoir de tourner le bouton pour la faire taire, la liberté de lui fausser compagnie sans fournir de prétexte à son brusque ennui.

Et comme je sais aussi qu'il dit souvent « Personne n'écoute personne, c'est toujours nous-même qui depuis le commencement parlons à nous-même », je me dis qu'étant venue dans sa petite chambre précisément pour l'écouter, j'ai eu bien de la chance s'il a parlé devant moi comme à lui-même.

LE MUSÉE LÉGER

Quand on quitte la nationale 7 entre Antibes et Nice pour monter vers Biot, avant même d'apercevoir cet ancien village, qui, à la façon de beaucoup d'autres éloignés de la côte, étage ses toits de tuiles rondes sur le versant d'une colline, on a la surprise de découvrir, couronnant un mamelon, un édifice qui paraît mal adapté au paysage qui l'environne.

La première pierre en fut posée en février 1957, et d'apprendre que c'était celle du futur musée Léger n'empêcha pas ceux qui habitent les parages de voir avec inquiétude naître et croître cette grande bâtisse rectangulaire, qui semblait défier par son architecture strictement fonctionnelle les charmantes maisons provençales fondues dans la campagne, ou celles néo-provençales qui s'efforcent — sans toujours y réussir — à ne pas déranger sa paisible harmonie.

Avant les gros travaux de terrassement que nécessita la construction du musée, le monticule où il est posé était couvert des vignes du mas Saint-André, dont tout le voisinage déplora la disparition. Il commença à s'en consoler quand il vit qu'on les remplaçait peu à peu par de nombreux cyprès. Puis à se passionner pour — ou contre — le bas-relief en mosaïque et céramique polychrome qui se développait sur une surface de plus de 400 mètres carrés tout au long des 45 mètres de la façade sud, au-dessus des larges baies vitrées d'un mur de pierres nues.

Cette vaste composition qui orne violemment la sobriété du bâtiment conçu par M. André Svetchine, architecte niçois, a été exécutée par des maîtres mosaïstes de Ravenne, MM. Melano et Gardigli, et M. Roland Brice, maître céramiste de Biot, d'après la maquette que Fernand Léger destinait à la façade d'entrée du stade municipal de Hanovre. La nuit, éclairée par des projecteurs, elle apparaît dans le lointain suspendue dans le ciel, comme la projection fabuleuse d'un coin de terre peuplé de géants. Car, géant lui-même, Léger a dans ses œuvres créé l'homme à son image.

Comment ce colosse, fils de fermiers normands, qui dès que le succès le lui permit acheta une propriété à Gif-sur-Yvette parce que la lumière argentée de l'Ile-de-France lui rappelait celle de son pays natal, a-t-il un musée consacré à son œuvre sous un ciel le plus souvent d'un bleu sans

nuance, et un soleil trop éclatant ? C'est parce que son ancien élève Roland Brice s'installa à Biot en 1950 pour se consacrer à la céramique, que Fernand Léger vint le voir, et qu'ayant réalisé déjà des sculptures polychromes avec Mary Callery aux Etats-Unis, il se décida à son tour à faire de la céramique. Préoccupé par les problèmes de la couleur en architecture, il voulait utiliser la polychromie de la céramique dans ses grandes compositions architecturales.

Car la prime jeunesse de Léger fut vouée à l'architecture. Son père, pensant que c'était un métier plus sérieux que la peinture pour laquelle il montra de bonne heure de fortes dispositions, le mit à seize ans en apprentissage chez un architecte de Caen. A vingt ans il fut dessinateur chez un architecte de Paris, puis admis à l'école des Arts décoratifs, fréquenta aussi l'académie Jullian, admira Besnard et Henri Martin, mais commença par faire des toiles du genre impressionniste. La rétrospective Cézanne en 1907 au Salon d'Automne — Cézanne dont il déclarait qu'il est l'artiste de transition entre l'impressionnisme et les peintres modernes — le frappa tellement « qu'il mit trois ans, dit-il, à se débarrasser de l'influence cézannienne, et dut pour cela aller jusqu'à l'abstraction ».

Mais il retrouvait des préoccupations d'architecte quand il écrivait dans un essai sur *la Couleur et l'Objet dans la Vie* que « la vie moderne, celle de 1914, celle qui se développa après la guerre, a vu la couleur prendre possession des murs, des routes, des maisons », et qu'il rêvait de « l'organisation d'une ville au point de vue de la couleur : une rue rouge, une rue jaune, une rue bleue, des rues blanches. Chaque individu a en lui une prédilection colorée qu'il ignore, le fait de créer des centres colorés déclenche une action efficace sur les individus. » Léger serait content, le musée qui lui est dédié est un temple de la couleur, des siennes.

C'est en 1955 que Léger, obligé de venir souvent à Biot pour des travaux de céramiste et finalement séduit par le climat méditerranéen, acheta le mas Saint-André. Il trouvait sa situation propice à ses grandes sculptures polychromes et détermina lui-même la place et l'orientation du *Tournesol*, du *Jardin d'Enfants*, de la *Branche*. « Maintenant nous avons le terrain, a-t-il dit à Mme Léger (Nadia Grabowska, peintre elle-même, son ancienne élève puis son assistante et sa collaboratrice depuis près de trente ans). Les maquettes sont prêtes, nous pouvons y aller. A l'architecte et à l'ingénieur de jouer. Brice se chargera de la céramique. » Et, heureux de sa décision, il regagna Paris. Quinze jours plus tard, le 17 avril 1955, à l'âge de soixante-quatorze ans, il mourut soudainement.

Ce grand artiste comptait aussi parmi ses plus fervents admirateurs des amis fidèles, conquis par sa bonté, sa sensibilité, sa générosité, sa modestie. Ils voulurent rendre à l'homme qu'ils aimaient et à son œuvre un durable hommage, et l'idée leur vint d'un musée consacré à Fernand Léger. Sa maison de Gif-sur-Yvette paraissait toute désignée pour cela, mais ils pensèrent bientôt qu'étant à la fois trop éloignée et trop proche de Paris, sa distance serait plus une gêne qu'un attrait pour le visiteur. Et quelques-uns

des amis les plus proches de Fernand Léger proposèrent à Mme Léger de construire le musée sur l'emplacement même que son mari avait choisi pour y dresser ses grandes sculptures polychromes, au mas Saint-André. Georges Bauquier établit alors le programme général du musée, dont il est maintenant le conservateur, fixa les principes d'ornementation, d'organisation et de fonctionnement.

Pour réaliser ce projet, Biot fut un choix excellent. Dans cette région méditerranéenne qui attire plusieurs fois par an un flot de touristes de tous pays, ceux d'entre eux qui ne manquent pas d'aller voir les Picasso du musée Grimaldi à Antibes et ceux de la chapelle de la Paix à Vallauris, la chapelle de Matisse à Vence et celle de Cocteau à Villefranche, le musée de Cagnes et bientôt peut-être un musée Renoir, seront attirés à Biot par le plus grandiose *in-memoriam* qu'un peintre ait encore jamais eu, le musée Léger.

Et quand, dès le hall d'entrée, ils seront accueillis par l'immense vitrail aux tons francs intensifiés par le soleil qui les traverse, ils sauront tout de suite que la joie physique donnée par cette lumière sans merci du Midi les accompagnera tout au long de leur visite. Les grandes baies voilées de nylon transparent la laissent entrer sans ombres sur les murs et les tapis blancs. Et les couleurs nettes et pures des tableaux, celles par exemple de *La Femme en bleu, d'Adam et Eve*, des cyclistes des *Loisirs, de la Grande Parade* du cirque ou la mêlée des *Plongeurs*, les éléments mécaniques enchevêtrés, les volumes et les plans des *Constructeurs*, sont exposés dans une clarté sans mystère qui convient à cette grande imagerie de la mythologie moderne, où, comme lui-même le disait, il « reste toujours dans le fait plastique : pas d'éloquence, pas de romantisme ». Et, de 1905 à 1955, on voit l'évolution de son œuvre au musée Léger.

Musée... Ce terme a quelque chose de funèbre et d'inanimé pour nommer ce lieu où la couleur règne violemment, où l'on suit les mouvements d'une libre imagination, la vigueur croissante d'un talent. Le mémorial Léger le désignerait plus heureusement.

EXPOSITION DE DESSINS FRANÇAIS A ROME

En ce moment à Rome, au trop fameux balcon de la place de Venise, flotte une banderole aux trois couleurs françaises depuis que notre ambassadeur, M. Gaston Palewski, inaugura dans les salons où trôna le fascisme une importante exposition de dessins français, de Fouquet à Toulouse-Lautrec. C'est lui-même qui en prit l'initiative, étant grand amateur et collectionneur de dessins. Beaucoup de ceux qu'il possède, plus quelques tableaux, il les a apportés au palais Farnèse, donnant ainsi aux pièces qu'il habite l'atmosphère personnelle dans laquelle ses amis ont été habitués à le voir vivre.

Pour l'exposition du palais de Venise, c'est à Mme Bouchot Saupique, conservateur en chef du Cabinet des Dessins au Louvre, que revint le soin de discerner les œuvres les plus représentatives de chaque époque. La plus grande part a été prêtée par le Louvre, l'Ecole nationale supérieure des Beaux-Arts, le musée Boymans de Rotterdam, ceux de Strasbourg, Besançon, Montpellier, Montauban. D'autres font partie de collections privées. Et c'est toute l'histoire du dessin français que l'on peut suivre de salle en salle, accrochés sur des panneaux tendus de gris où ils font oublier les ornements dorés et colorés qui surchargent les murs et les plafonds.

Après avoir vu une grande miniature du XIVe siècle, *Le Procès de Robert d'Artois*, une autre du XVe siècle, *Le Départ de saint Louis pour la Croisade*, ou *La Fuite de Pompée* en armure dorée sur un cheval blanc par Fouquet, on défilera devant les portraits par Clouet de Catherine de Médicis jeune et déjà redoutable, de François II, enfant au regard cruel, et plusieurs beaux paysages de Claude Lorrain et Poussin, pour arriver dans l'immense salle de la Mappemonde, réservée au XVIIIe siècle. Les sanguines de Watteau, celles de Fragonard, de Lancret, les dessins de Boucher et de tant d'autres comme Oudry, Parrocel, Cochin fils et Saint-Aubin, expriment la grâce, la mode, les goûts et les usages d'une époque disparue dans le sang.

Dans la cinquième salle, réservée au XIXe siècle, Gros évoque Murat, Ingres la Rome de la Restauration, Corot la campagne du Latium, Delacroix les femmes d'Alger, qui prennent la suite dans l'étude des races du Turc et du Nègre de Géricault. Boudin montre une plage, Courbet une femme endormie, Daumier une mendiante, Chassériau un majestueux Lamartine.

L'exposition se termine par Manet, dont on peut remarquer un nu, Degas (un exquis portrait de petite fille), Renoir (un jugement de Pâris), Cézanne (une nature morte), Gauguin (un paysage), Seurat (un crépuscule) et Toulouse-Lautrec (un Lucien Guitry et une Jeanne Granier, une buveuse d'absinthe, ou une femme nue dans son lit).

Sur les deux cent sept dessins qui composent cette exposition, sept seulement ont été déjà vus en Italie, ce qui explique la curiosité du nombreux public qui emplit quotidiennement les salles.

Dans son discours inaugural, M. Gaston Palewski a fort bien dit que : « Si nous n'avons pas atteint les plus hautes cimes de la Renaissance italienne, si nous n'avons eu ni la grandeur d'un Michel-Ange, ni la sérénité d'un Raphaël, ni l'inquiétude d'un Léonard, nous avons eu dans la peinture, le dessin et peut-être surtout la sculpture, la continuité. Et, ajouta-t-il, c'est la leçon de cette magnifique exposition, prouvant que le dessin est une forme d'art en lui-même, et que si Clouet, Watteau, Fragonard, Prud'hon, Ingres, Daumier, Toulouse-Lautrec n'avaient laissé que des dessins, cela suffirait à rendre leur nom immortel dans l'histoire de l'art. »

DENISE BOURDET

par THIERRY MAULNIER

LE RHINOCÉROS

CLAUDEL, Marivaux, Anouilh, Ionesco : la première saison du Théâtre de France, aux mains de Mme Madeleine Renaud et de Jean-Louis Barrault, a été non seulement brillante, mais heureusement éclectique, puisque son programme a rassemblé la comédie classique, le grand lyrisme théâtral du début du siècle, l'art dramatique d'aujourd'hui en la personne d'un de ses auteurs consacrés, au faîte de sa carrière, de son succès, de sa maîtrise, et enfin un auteur dont on parle, certes, et dont on parle de plus en plus, depuis quelques années, mais qui n'en appartient pas moins à « l'avant-garde », ou à la « nouvelle vague », pour parler le langage du jour.

En ouvrant les portes d'une des plus grandes, et d'une des plus officielles parmi les scènes de Paris, à M. Eugène Ionesco, M. Jean-Louis Barrault est resté fidèle à sa propre jeunesse — on sait qu'il voua toujours un intérêt tout particulier, et même une préférence qu'on pourrait dire sentimentale, à ces œuvres qui prétendent briser les cadres, troubler les habitudes, remettre en question les préceptes, les recettes et les formules, bref innover. La nouveauté dans l'art dramatique, comme dans les autres arts, n'est pas la preuve, ni la condition nécessaire et suffisante, de la qualité. Il en est de l'art comme de toutes les autres manifestations créatrices de la vie. Il est une perpétuelle invention de formes, mais il abonde en formes avortées, et il semble que si l'œuvre d'art s'impose plus aisément à l'attention par ce qu'elle comporte d'insolite, elle ne dure, elle ne prenne une place durable dans le patrimoine humain que par ce qui la relie à la continuité, à la permanence. Car la fatalité de tout ce qui est nouveau est de cesser peu à peu de l'être, et jamais la nouveauté ne s'est usée aussi vite que dans une époque perpétuellement à l'affût d'une nouvelle nouveauté. Il est permis de penser qu'il faudra moins de temps à l'art informel ou à la musique atonale pour devenir *conventionnels* qu'à la plupart des innovations artistiques — pourtant en apparence moins révolutionnaires — qui les avaient précédés.

Je sais, pour me trouver au point d'arrivée de nombreux manuscrits de jeunes auteurs dramatiques, qu'au théâtre comme ailleurs, refuser de jouer

le jeu est devenu la manière la plus commune et dès maintenant la plus banale de le jouer. De nombreux candidats à l'expression théâtrale jugeraient indigne d'eux de ne pas essayer d'atteindre, et même de franchir, la limite de la signification et de la communication, de ne pas pénétrer hardiment dans le domaine de l'hermétique, de l'inaudible, de l'injouable.

Rien ne peut sortir de la plupart de ces tentatives, même si elles sont susceptibles de donner le change un moment. Elles ne sont, pour la plupart, que des concessions à la mode du jour. Prenons garde pourtant. Elles peuvent être autre chose. La vie profonde d'un art est au-delà de l'effort de renouvellement des formes, qui appartient à l'histoire de l'art plutôt qu'à la réalité de l'art. Mais elle peut s'exprimer à travers ce renouvellement, et le justifier. Toute expérience ou pseudo-expérience ne contribue pas à la vie de l'art, mais l'art est fait aussi d'expériences, et même les expériences manquées peuvent contribuer à sa vie.

Les novateurs de l'art dramatique, depuis 1945, ont eu des fortunes diverses, et il est impossible de savoir encore ce qui, de leur apport, s'incorporera de façon durable au mode d'expression théâtral de la dernière partie de ce siècle. Mais il est incontestable que certains tempéraments se sont manifestés parmi eux au point de trouver assez vite — dans un délai de quelques années à peine — le chemin de l'accès à un public étendu. En vertu de cette rapide *accommodation* de l'œil et de l'esprit qui fait si vite, des « peintres maudits » d'une génération, les classiques de la suivante ? Ou au prix de quelques concessions de leur part aux *règles* de la communication théâtrale ? Il n'importe. Le fait est que certains d'entre eux ont dès maintenant conquis une place qui ne les borne plus aux « théâtres-laboratoires ». Ainsi Audiberti. Ainsi Eugène Ionesco.

Pour Eugène Ionesco, la double évolution du goût du public vers l'expression insolite de l'auteur, et de l'auteur vers une forme d'expression qui lui permettrait d'élargir son audience, a été simultanée et rapide. Au point que l'on joue depuis trois ans sans interruption dans un petit théâtre de la rive gauche, pour un public restreint mais sans cesse renouvelé d'amateurs intellectualistes et de curieux un peu snobs, du Ionesco première manière, tandis que *le Rhinocéros* commence sa carrière au Théâtre de France sous le patronage officiel du ministère des Affaires culturelles et en présence de M. André Malraux. Entre temps, les pièces d'Eugène Ionesco s'étaient répandues dans le monde entier à travers le réseau des petits théâtres d'avant-garde.

Or, *le Rhinocéros* est sans doute une pièce plus conforme aux règles de l'expression dramatique du théâtre traditionnel que *la Cantatrice chauve*, *Comment s'en débarrasser* ou *les Chaises*, où tout le système des relations cohérentes entre les individus humains et même, parfois, entre les mots du langage, où toute cette organisation, cette *syntaxe* qui rendent pour nous l'existence supportable et possible étaient remises en question, anéanties ou poussées à l'absurde avec une complaisance quelque peu sadique. Ces ouvrages, où l'insolite de la situation était généralement posé dans les pre-

mières minutes avec une force de suggestion convaincante, tournaient ensuite en cercle ou abusaient d'effets de répétition qui les faisaient paraître longs en dépit de leur dépouillement, de leur « décharnement ». Dans *le Rhinocéros*, il y a un véritable mouvement, une évolution dramatique, une *histoire*. Mais la pièce s'apparente pourtant étroitement aux précédentes par son caractère non pas symbolique, mais allégorique et par le caractère délibérément irréaliste de l'allégorie.

Nous sommes dans une petite ville de province, avec ses rues quiètes, sa place dessinée pour les buveurs d'apéritif et les joueurs de boules. Pareille à toutes les petites villes. Etrange pourtant, puisque c'est une petite ville d'Ionesco. La banalité des conversations y est affectée de ce coefficient particulier qui les porte dans l'univers de la logique aberrante, aux frontières de cette absurdité que nous entr'apercevons si souvent dans les paroles échangées par les hommes réels, et qui reçoit chez Ionesco l'amplification théâtrale. Voici précisément un sujet nouveau de conversation. Un rhinocéros vient de parcourir, de son galop pesant et mécanique, la rue principale. C'est assez pour créer un peu de panique, donner lieu à des questions, à des indignations, à des commentaires sentencieux. Ce pourrait être, après tout, un événement presque banal. Une bête peut s'échapper d'un cirque. D'ailleurs, était-ce bien un rhinocéros ? Le témoignage humain est fragile. Le problème d'établir s'il s'agissait d'un rhinocéros unicornu ou d'un rhinocéros bicornu agite terriblement les esprits.

Mais les choses n'en restent pas là. Le rhinocéros paraît de nouveau. Est-ce le même ? On le croit d'abord. Mais il faut bien se rendre à l'évidence. Un deuxième rhinocéros prend ses ébats dans cette tranquillité provinciale. Puis un troisième. Cette invasion est bien étrange.

Elle le devient plus encore lorsqu'on s'avise que l'apparition des rhinocéros a pour corollaire la disparition de citoyens honorables. La vérité qu'il faut bien admettre peu à peu, c'est que les rhinocéros ne viennent pas du dehors. Ils sont sécrétés par la ville elle-même. Ce sont les hommes, et les femmes, qui sont victimes d'une épidémie mystérieuse et se transforment en rhinocéros. L'obsession, la suggestion grandissent. La peur de devenir rhinocéros étreint chacun, tous les jours un peu plus angoissée. Mais cette peur elle-même ne se fait-elle pas l'auxiliaire du mal ? N'est-elle pas, avec sa puissance fascinatrice, à la racine même du mal ?

Un seul des citoyens de la ville, Béranger, un fantaisiste un peu anarchisant, que les gens sérieux considèrent avec quelque dédain, semble inaccessible à la contagion, fermement résolu à ne pas devenir rhinocéros. Sa résistance fait glisser lentement la pièce, au cours de la progression de l'incroyable maladie, du burlesque au dramatique. Un temps, Béranger parvient à protéger de l'abominable contagion la femme qu'il aime. Mais cette femme, à son tour, cède et trahit. Les rhinocéros ont pour eux la victoire. Ils sont le nombre. Ils sont le tout. Que faire contre l'unanimité ? Ce peuple de brutes triomphantes exerce une sorte de séduction, qui est la séduction de la puissance. Au milieu des rhinocéros, Béranger restera

seul, et il n'y aura plus une seule oreille humaine, parmi les piétinements des lourdes pattes cuirassées et les barrissements triomphaux, pour entendre la protestation irréductible de celui qui veut rester un homme. Que vaut le témoignage du dernier homme ? Témoigner, c'est témoigner pour quelqu'un.

Pièce allégorique, ai-je dit. L'allégorie est claire. Le triomphe des rhinocéros, le triomphe de la force obtuse et brutale, de la peur qu'elle inspire, de la tentation qu'elle propose, c'est le triomphe de l'idéologie totalitaire, de la pression sociale qu'elle met à son service, de la complicité qu'elle trouve dans le subconscient des individus en apparence libres, mais toujours prompts à répondre à l'appel du troupeau. Un bon nombre de mes confrères critiques ont été plus particulièrement sensibles au burlesque des premiers actes, et le fait est que la transformation d'un homme en rhinocéros, montrée avec tout l'art de la mise en scène qui est celui de M. Jean-Louis Barrault, est un des meilleurs moments de théâtre comique que nous ayons eus ces dernières années. Mais je crois bien que pour ma part, je mets au-dessus des autres le dernier acte, celui de l'abandon et de la résistance solitaire de Béranger, qui atteint à une gravité et à une éloquence angoissantes, et qui est fort beau.

Le Rhinocéros est une œuvre importante. C'est aussi un spectacle d'une qualité très remarquable, non seulement grâce aux décors de M. J. Noël, un peu trop au large peut-être sur le vaste plateau de l'Odéon, mais aussi grâce au travail de Jean-Louis Barrault, admirable, une fois de plus, par l'ingéniosité et la précision. C'est Jean-Louis Barrault lui-même qui joue le rôle de Béranger ; il y apporte le mélange qu'il faut de nonchalance un peu lunaire et de courageuse détermination.

THIERRY MAULNIER

AFFAIRES D'ÉTAT ET DE FAMILLE

par Pierre Audiat

Lorsqu'il n'est donné, ou trouvé, aucune explication satisfaisante à un événement politique : disgrâce d'un ministre, révolution de palais, renversement d'alliances, etc., les bonnes gens croient volontiers que derrière cette affaire d'Etat il y a une affaire de famille, le mot « famille » étant entendu au sens large du mot, qui comprend non seulement ceux qui sont unis par les liens du sang ou les alliances matrimoniales, mais les « familiers » gravitant autour des princes de l'Etat. L'opinion publique ne se trompe pas toujours ; peut-être même y a-t-il parfois, mêlée à une affaire d'Etat, une affaire de famille qu'elle ne soupçonne point.

Il faut reconnaître que, durant les cinq premiers millénaires de l'histoire humaine, sous les régimes autocratiques qui, à peu d'exceptions près, furent la règle, l'Etat se confondait avec la famille de l'autocrate : roi, empereur, dictateur, tyran, chef d'armée, grand-prêtre souverain. On aurait pu penser qu'avec l'avènement des démocraties, qui ne date guère que de deux siècles, tout lien visible étant rompu entre l'Etat et la famille, les bonnes gens ne seraient pas tentés de voir en ce lien le secret d'une affaire obscure. Des exemples récents, voire très récents, montrent qu'il n'en est rien. Admettons qu'il s'agit là de la persistance d'une attitude mentale, que les Français ont prise aux temps de la monarchie — et que rien ne justifie plus aujourd'hui...

Car il est bien vrai que, de Clovis à Louis XVI, l'histoire de France est liée étroitement, et ouvertement, à l'histoire personnelle de ses souverains. Qui ne sait que notre territoire démembré, remembré, cédé, repris, rogné, augmenté, a été modelé sous nos rois beaucoup moins par des conquêtes militaires que par des mariages avantageux ou des divorces désastreux, la mariée apportant en dot à son royal époux, soit des provinces entières, soit des « espérances » qui, les unes et les autres, s'évanouissaient lorsque l'épouse « retournait chez sa mère » ? Et tout écolier *doit* savoir que les amours, licites ou illicites, de nos rois, l'affection ou la haine qu'ils portaient à leurs proches : mères, épouses, frères, sœurs, furent à l'origine d'événements qui, dans les manuels scolaires, figurent sous des titres

— Ci-dessus portrait de Gaston d'Orléans (frère de Louis XIII). (Cliché Bulloz.)

majeurs. Il est donc à peu près impossible d'ouvrir un livre ayant trait à la France sous des régimes autocratiques (le dernier, jusqu'à présent, étant le Second Empire), sans rencontrer des exemples de collusions entre l'Etat et la famille ; aussi, dans quatre ouvrages qui viennent de paraître, et dont la solidité est incontestable, on aurait fort à faire pour les relever tous. Laissant de côté ceux qui sont d'une notoriété éclatante, je me bornerai ici à épingler des faits moins connus mais caractéristiques.

⁂

Mme Marie-Madeleine Martin, ancienne pensionnaire de l'Ecole des Chartes, à qui l'Académie française, distinguant pour la première fois une femme, décerna en 1949 le Grand Prix Gobert, publie une biographie de Sully [1] écrite à la gloire du compagnon et du collaborateur de Henri IV, dont il était le complément et la conscience. Si Henri IV, estime M.-M. Martin, a bien mérité d'être appelé *le Grand*, il est juste de décerner la même épithète à son Premier Ministre, on pourrait dire à son Unique Ministre, puisque Sully assuma la charge des cinq principaux ministères, dont trois correspondent à nos départements des Finances, des Affaires étrangères et de la Défense nationale.

Sully était un curieux homme, dont il n'est pas si facile de pénétrer la psychologie profonde. Ses qualités, qui lui valurent en son temps plus d'ennemis que d'admirateurs : une capacité inouïe de travail, une rigueur morale contrastant singulièrement avec le laisser-aller (pour employer un euphémisme bienveillant) répandu dans les milieux les plus huppés, à commencer par la cour et la noblesse ; un esprit d'ordre et d'économie, qui permit à la France d'accomplir en douze ans un des plus spectaculaires redressements qu'elle ait connus ; une franchise de langage qui l'opposa, parfois avec violence, à son maître — toutes ces qualités furent si évidentes qu'elles ont inspiré l'effigie du Sully de pierre qui veille aux barrières du Palais-Bourbon : un Sully grave, au regard clair, la main droite posée sur son grand cœur.

Toutefois, M.-M. Martin, qui, assurément, n'est pas suspecte de tiédeur envers un héros dont elle trace un portrait sans ombres, cite certains traits qui nous donnent à réfléchir. Passe pour une hauteur qui, chez les hommes chargés d'écrasantes responsabilités, est quelquefois un moyen de tenir à distance les quémandeurs et les importuns ; mais on ne saurait nier que Sully a aimé l'argent autant qu'un Mazarin ou un Talleyrand, qu'il a, en peu d'années, accumulé une fortune énorme, qui équivaudrait à plusieurs milliards de francs légers.

Lorsque l'assassinat de Henri IV puis la régence de Marie de Médicis l'écartent du pouvoir, il se plaint presque de l'état auquel le réduit son éviction. Or, en même temps que la régente « acceptait les remises et

1. *Sully le Grand*. (Editions *Le Conquistador*.)

démissions faites par le duc de Sully de ses charges de Surintendant des Finances et de capitaine de la Bastille », des lettres patentes, signées du jeune Louis XIII, lui accordaient, eu égard « à ses grands et recommandables services », une dotation de 1 300 000 livres (1 livre égale environ 300 francs légers), une pension annuelle de 40 000 livres, tout en le confirmant dans sa charge de Grand-Voyer de France et de Surintendant des Bâtiments. Que ces richesses, considérables, eussent été acquises régulièrement, sans recours aux pots-de-vins, aux pensions secrètes, aux cadeaux déguisés qui, à l'époque, ne faisaient guère scandale, on le veut bien ; que cette fortune, presque fabuleuse, ait été dépensée intelligemment, généreusement même pour l'aménagement des domaines et des châteaux que Sully possédait en France, on l'accorde. Il reste qu'une telle avidité pour un homme qui imposait à tous une économie sévère est assez surprenante.

Moins étonnant pourtant qu'un fait, à peu près ignoré, que rappelle M.-M. Martin : dans sa retraite, Sully « écrivit un roman si lestement descriptif sur les mœurs de la Renaissance, que M. de Brantôme paraît parfois timide à ses côtés ». Diable ! on aimerait que fût réédité ce roman d'un Brantôme hardi ! M.-M. Martin s'étonne de l'étonnement des historiens qui voient, dans cet ouvrage, les rêveries d'un *vieillard libidineux*. Elle juge que c'est, à l'époque, un emploi tout naturel des loisirs d'un humaniste. Pas si naturel que ça tout de même, si l'on considère que Sully était resté fidèle à un strict calvinisme, qu'il n'avait cessé de semoncer Henri IV pour des écarts de conduite qui non seulement discréditaient l'homme privé, mais compromettaient le sort de la dynastie et exposaient le roi de France aux critiques justifiées des cours européennes.

Nous voici revenus à notre point de départ : l'imbrication des affaires d'Etat et des affaires de famille. Elle est constante pendant le règne de Henri IV. On connaît le geste de Sully déchirant l'imprudente promesse de mariage que le roi Henri avait signée à Henriette d'Entraigues, marquise de Verneuil, parce que le ministre estimait qu'un tel mariage était indécent et néfaste ; mais voici un geste encore plus significatif. Au moment de la grande faveur de Gabrielle d'Estrées, qui, elle, fut bien sur le point de devenir reine, Henri IV voulut que le troisième enfant qu'il avait eu d'elle, Alexandre, fût baptisé avec le cérémonial qui était réservé jusqu'alors aux héritiers du trône.

« Quand un membre du Conseil des Finances », écrit M.-M. Martin, « vint présenter au Surintendant l'ordonnance des dépenses de la cérémonie, Sully ayant regardé le document, y lut : « Frais de baptême pour Alexandre, *Monsieur*, comme enfant de France. » Il remit froidement le papier à celui qui le lui présentait : « Il n'y a pas d'enfant de France ! » dit-il. »

Tout acte en effet de nature à modifier l'ordre de succession au trône, et, particulièrement, les mariages ou les légitimations de bâtards dans les familles royales, était au premier chef une affaire d'Etat. C'est pourquoi aucun membre de ces familles ne pouvait contracter une union matrimo-

niale sans l'autorisation expresse du souverain. Quand, emportés par la passion, les amoureux passaient outre, le mariage était tenu pour nul jusqu'à ce qu'il eût été confirmé, éventuellement, par une décision royale.

⁂

Passons à la génération qui suit celle de Henri IV et de Sully, ouvrons le livre que M. Georges Dethan a consacré au frère cadet de Louis XIII, Gaston d'Orléans [1], et nous retrouvons, aussi étroitement mêlées, les affaires de famille et les affaires d'Etat.

Gaston d'Orléans a rencontré en M. Georges Dethan, jeune historien qui compte parmi ses ancêtres le grand érudit Pierre Adolphe-Chéruel, un biographe indulgent, habile à mettre en valeur les qualités, certaines, de « Monsieur » et à atténuer ses faiblesses, non moins évidentes. Son courage physique était fort au-dessus de son courage moral. Prompt à s'engager dans des conspirations qui, à travers Richelieu et Mazarin, visaient à ruiner l'autorité royale, Gaston d'Orléans, cédant brusquement à un sentiment d'infériorité, abandonnait la partie au moment le plus critique, venait à résipiscence, laissant ses complices se débrouiller avec la justice du roi qui n'était pas tendre envers les conjurés, quel que fût leur rang, qu'ils s'appelassent Chalais, Montmorency ou Cinq-Mars.

D'où une réputation de « lâcheté » qui semblait solidement établie, mais dont M. Georges Dethan conteste justement qu'elle soit fondée. Si, effectivement, il avait existé, au XVIIe siècle, des psychanalystes, la famille royale : Marie de Médicis, Louis XIII, Gaston d'Orléans, Anne d'Autriche, Louis XIV, Philippe d'Orléans, leur eût offert un magnifique champ d'observation, car tous sont, comme nous disons, avec science et vulgarité, « bourrés de complexes ». En admettant que le mot « complexe » définisse un malaise, semi-conscient ou inconscient, engendré par des impulsions en sens contraire, et suscitant à son tour des sentiments troubles ou ambivalents, rarement il pourrait mieux s'appliquer qu'aux enfants de Henri IV et à ceux de Louis XIII. Gaston d'Orléans et son neveu Philippe d'Orléans sont à cet égard de magnifiques « sujets ».

Sans doute — et M. Georges Dethan le fait observer avec finesse — la défiance de Louis XIV envers son frère cadet, Philippe, le soin que prit le roi de l'humilier et — peut-être — de favoriser en lui des penchants anormaux, ne doivent pas être expliqués uniquement par la crainte que Philippe ne fût pour lui l'éternel conspirateur qu'avait été Gaston d'Orléans, lorsque régnait Louis XIII, car, de tout temps, dans les familles royales d'Occident, il y eut des frères rivaux, et parfois ennemis ; néanmoins, le cas de Louis XIII et de Gaston, de Louis XIV et de Philippe, offre un aspect particulier. L'ambition n'est pas seule en cause ; il y a bien là des éléments psycho-pathologiques qui pourraient expliquer des comportements étranges. Tout au long de cette biographie minutieuse, nourrie de documents authentiques et souvent peu connus, les actes, les

1. *Gaston d'Orléans, Conspirateur et Prince charmant.* (A. Fayard, éditeur.)

paroles, un dialogue, une réplique jettent soudain un trait de lumière sur ces cœurs tourmentés.

Il y a d'abord la préférence avouée qu'avait la reine Marie de Médicis pour Gaston, de sept ans plus jeune que l'aîné de ses fils : Louis XIII. D'où venait cette prédilection ? Pourquoi éprouvait-elle de la défiance à l'égard de Louis, même à l'époque où, obligée de Richelieu, elle n'englobait pas encore dans une même animosité le roi et le Premier Ministre ? Il faut renoncer à donner réponse à de telles questions, mais le fait demeure ; Gaston fut presque constamment dans les bonnes grâces de Marie de Médicis alors que les relations de celle-ci avec Louis furent orageuses, avant de se rompre définitivement, puisque la reine-mère mourut, comme on le sait, en exil.

Quant aux sentiments véritables de Louis pour son frère cadet, ils ne sont pas faciles à saisir. M. Georges Dethan essaie de les analyser en une page délicatement nuancée, mais il se heurte à des contradictions malaisées à résoudre.

« Je vous considère, dit Louis à Gaston, non seulement comme mon frère mais comme je ferais un fils unique », et il semble exact que Louis aimait sincèrement Gaston, plutôt comme un père que comme un frère.

D'autre part, il fit preuve à son égard d'une patience extrême. Le 13 janvier 1643, Louis XIII, qui allait mourir le 14 mai suivant, refusant une fois de plus de reconnaître le mariage que Gaston avait contracté avec Marguerite de Lorraine, sans l'autorisation du roi son frère, accompagnera son refus de ces mots sévères : « *Je vous ai déjà pardonné six fois. Je veux désormais voir des effets de ce que vous me promettez. Je ne croirai plus à vos paroles et si vous faites votre devoir, je vous témoignerai que je vous aime.* »

D'autre part Louis XIII, avant même d'avoir réel sujet de se plaindre, brimait son frère, éloignant de lui les gouverneurs qu'il aimait, lui refusant des commandements militaires qui paraissaient lui revenir, s'obstinant à ne pas reconnaître son mariage avec cette Marguerite de Lorraine — sœur du duc de Lorraine Charles IV — qu'il chérissait vivement. Cette obstination froissait d'autant plus Gaston que — personne n'en doutait — si le duc Charles avait consenti à céder au roi de France quelque pièce de ses Etats, la reconnaissance du mariage eût été promptement acquise. Mais là encore, les intérêts de la famille étaient en conflit avec ceux de l'Etat. Le « cher frérot » — Marguerite désignait ainsi le duc de Lorraine — n'entendait nullement se dépouiller pour être agréable à sa sœur chérie. Lui aussi pouvait dire, comme Louis XIII : « J'aime bien fort mon frère, mais j'aime encore davantage mes enfants et mon Etat. »

Avec M. Georges Dethan nous pourrions suivre, à la génération suivante, un semblable déroulement d'événements. Par exemple, l'amour que porta Gaston à sa belle-sœur Anne d'Autriche, symétrique de celui que marqua Louis XIV à sa belle-sœur Henriette d'Angleterre, l'affection qui unit de bonne heure l'oncle et le neveu : Gaston et Philippe d'Orléans, la blessure secrète que ressentit Louis XIV adolescent en découvrant

l'amitié amoureuse — le moins qu'on puisse dire ! — de sa mère Anne d'Autriche pour Mazarin, ont eu des retentissements, proches et lointains, sur « la grande politique ». Mais c'est là une autre histoire dans laquelle s'engrènent d'autres histoires. Disons, pour couper court, que Gaston d'Orléans mourut, fort chrétiennement d'ailleurs, le 2 février 1660.

⁂

Enjambant un siècle et demi, laissons-nous transporter à la fin du XVIIIe siècle par le duc de Castries, auteur de *L'Agonie de la Royauté* [1], qui complète un ouvrage précédent, intitulé : *Le Testament de la Monarchie : l'Indépendance américaine.*

Le duc de Castries, qui possède toutes les qualités des véritables historiens, a sur beaucoup de ceux-ci l'avantage de pouvoir respirer, grâce aux archives de sa maison, ce qu'on pourrait nommer « l'air des temps anciens ». Il était particulièrement bien placé pour restituer l'atmosphère de cette dramatique « fin de siècle » puisque son ancêtre, le maréchal de Castries, fut l'un des ministres de Louis XVI et même — on l'ignorait — reçut du roi, alors que la Révolution battait son plein, mission de reconstituer le « secret du roi », c'est-à-dire la diplomatie secrète que Louis XV avait créée pour doubler la diplomatie officielle, la contrôler et, le cas échéant, la contrecarrer.

Le maréchal de Castries était un esprit lucide ; sa fidélité à la monarchie ne l'empêchait pas de voir les fautes et les erreurs commises par Louis XVI. Son descendant apporte, à retracer l'histoire d'une terrible décennie (1783-1793), la même clairvoyance que son ancêtre et, en plus, une hauteur de vues qui le détourne des enthousiasmes ou des colères propres aux historiens trop passionnés.

Il n'échappe à personne — nous en revenons à notre propos — que l'amour des siens, ainsi que la place qu'il laissa prendre à Marie-Antoinette dans la direction de la politique, poussèrent Louis XVI à commettre des fausses manœuvres dont il devait être la victime. Ainsi son refus de ne pas se séparer de la reine et de ses enfants, lors de la fuite à Varennes ; surtout, les négociations secrètes menées entre Marie-Antoinette et son frère l'empereur Léopold, archiduc d'Autriche, dont les traces, découvertes aux Tuileries dans l'armoire de fer, furent le principal chef d'accusation au procès que Louis XVI soutint contre la Convention, ont influé de façon décisive sur le sort de la monarchie. Deux faits, peu connus et de moindre conséquence d'ailleurs, sont également rappelés par le duc de Castries.

A la fin de 1783, une démarche de l'empereur Joseph II, réclamant à la Hollande diverses portions du territoire qui avaient fait partie des Pays-Bas autrichiens, met la France en position délicate, puisqu'un refus de la Hollande pouvait entraîner une guerre à laquelle la France, en

1. A. Fayard, éditeur.

tant qu'alliée de la Hollande, aurait dû prendre part. Marie-Antoinette, peu désireuse d'une guerre contre son pays d'origine, fit pression pour que l'incident fût réglé par voie diplomatique. Une transaction intervint, suivant laquelle Joseph II se désista de ses prétentions sur les Pays-Bas, moyennant dix millions de florins. Les Etats Généraux de Hollande ayant trouvé la somme trop élevée, la France contribua pour deux millions de florins. « Un cadeau de la reine à son frère Joseph II ! » dirent les Français qui ne voulaient aucun bien aux monarques.

Voici plus émouvant et plus grave :

Au début de juin 1789, l'attitude du Tiers-Etat, aux Etats Généraux, inquiète de plus en plus Louis XVI. Le troisième Ordre vient d'élire, comme « doyen », l'astronome Bailly et le charge de conduire auprès du roi une délégation qui aura à lui demander des explications sur ses intentions. Le 2 juin, Louis XVI fait savoir que l'état de santé du Dauphin (le *premier* Dauphin, celui qu'on nommera Louis XVII n'étant que le second), ne lui permet pas de donner audience. Le lendemain, Bailly insiste pour être introduit auprès du roi, qui exige que le « doyen » soit accompagné du Garde des Sceaux. Bailly part à la recherche de celui-ci, le trouve, revient avec lui au château, mais Louis XVI est absent : il a laissé un billet disant qu'il lui est impossible de recevoir Bailly, car il est parti pour Meudon où le Dauphin agonise. Le Tiers-Etat va s'enfoncer de plus en plus dans l'opposition alors que des solutions de compromis, acceptées par une partie du clergé et même de la noblesse, étaient en vue. La mort d'un enfant a, peut-être, entraîné la fin d'un régime.

⁂

Il est permis d'estimer qu'une des fautes capitales de Napoléon fut d'évincer les souverains légitimes des trônes européens pour y installer les membres de sa propre famille. Croyant ainsi consolider une dynastie dont les racines manquaient de profondeur, il préparait, sans le savoir, l'écroulement d'un empire dont ses lieutenants n'étaient que rois de jeux de cartes. La famille qui devait être le ciment de l'Etat nouveau fut au contraire un des éléments qui le désagrégèrent.

Dans sa préoccupation, visible depuis 1804, de fonder une dynastie qui succéderait à celle des Capétiens, Napoléon retint, en effet, ce qui pouvait donner l'impression que les Tuileries avaient seulement un nouvel héritier. Il copia — ses ennemis disaient : « il singea » — les usages de la Cour, tels qu'ils s'étaient établis sous les Valois et les Bourbons. La famille du souverain lui fut étroitement associée, et, plus encore que sous l'ancien régime, elle partagea sa prospérité, ses responsabilités, et, bien vite, ses malheurs.

Un livre, extrêmement remarquable, de M. Gabriel Girod de l'Ain : *Désirée Clary*[1] nous apporte une démonstration, imprévue, du rôle que

1. Hachette, éditeur.

peuvent jouer les alliances familiales dans la politique, et cette démonstration nous est donnée avec une légèreté et une grâce charmantes. L'ouvrage de M. G. Girod de l'Ain, qui renouvelle tout ce qu'on savait de Désirée Clary, qui modifie profondément l'image de celle qui fut, pendant quelques mois, la fiancée de Bonaparte, général de vingt-cinq ans, est non seulement une contribution, fort importante, à l'histoire du Premier Empire, mais aussi un roman par lettres, un roman vrai, auquel on pourrait donner ce sous-titre : « *Deux sœurs s'aimaient d'amour tendre* ».

M. Girod de l'Ain qui n'est point un historien professionnel, mais bien moins encore un de ces historiens amateurs justement odieux aux érudits, a mis quelque dix-sept ans à écrire son ouvrage. Encore est-il que, pour des raisons personnelles, il a pu obtenir que s'entrouvrent les archives de la maison royale de Suède, où était conservée une partie de la correspondance de Désirée Clary qui, épouse du maréchal Bernadotte, se trouva être reine de Suède lorsque Bernadotte succéda, en 1818, au roi de Suède Charles XIII sous le nom de Charles XIV.

Une légende, soigneusement entretenue par les romanciers et les auteurs dramatiques, prétendait que Napoléon et Désirée avaient gardé de leurs amours juvéniles une douloureuse nostalgie, et que le passage de Bernadotte dans le camp des Alliés s'expliquait, au moins en partie, par la jalousie existant entre le mari de Désirée et son ancien fiancé.

La vérité apparaît nettement dans le livre de M. Girod de l'Ain, grâce aux très nombreux inédits qui y ont été recueillis : elle est beaucoup moins banale que la douceâtre légende, elle est aussi beaucoup plus attachante.

L'épisode, assez bref, des fiançailles entre Bonaparte et Désirée ne tient pas une grande place dans leur vie. Il n'était pas à l'honneur de Napoléon qui, après avoir séduit une jeune fille de dix-sept ans — belle victoire ! — manœuvra pour rejeter sur Désirée et sa famille la responsabilité de la rupture lorsque sa découverte de Paris, de ses « belles dames » parmi lesquelles Joséphine de Beauharnais, ainsi que la voie ouverte à ses ambitions lui donnèrent à penser qu'un mariage avec Désirée ne lui était point profitable. Peut-être y eut-il chez Napoléon un sentiment, mêlé de souvenirs et de regrets, qui l'incita à montrer des égards et des prévenances envers Désirée, mais chez Désirée on n'aperçoit guère que la satisfaction d'avoir fixé puis retenu l'attention d'un homme exceptionnel, qui remplissait l'univers de bruit et de gloire.

Le vrai roman, le roman vrai, a son point de départ dans une situation peu commune : la sœur aînée de Désirée, Julie Clary, avait épousé le frère aîné de Napoléon, Joseph Bonaparte ; Julie avait six ans de plus que Désirée, Désirée neuf ans de moins que son beau-frère. Parce que Joseph était fort sympathique, parce que Désirée adorait sa sœur, le trio Joseph-Désirée-Julie s'entendit toujours à merveille ; le mariage de Désirée avec Bernadotte, en 1798, ne modifia en rien leur entente. Au reste, tant que Napoléon poursuivit son ascension vers le pouvoir, tant que la Victoire

chevaucha à ses côtés, tout fut pour le mieux. Malgré les heurts qui opposaient parfois Joseph et Napoléon, de caractère fort différent, les liens unissant les Clary et les Bonaparte ne pouvaient être que resserrés par les succès du « grand frère ».

Il n'en alla plus de même lorsqu'à partir de 1809 les difficultés, les échecs, les revers, signes annonciateurs de la catastrophe, commencèrent à lézarder le Grand Empire. Le mécontement de Napoléon envers son frère Joseph, placé malgré lui sur le trône d'Espagne, ses relations de plus en plus froides avec Bernadotte qui, devenu par adoption Prince royal de Suède, songeait à tirer son épingle du jeu et à séparer sa cause de celle de l'Empereur, plaçaient Julie et Désirée en position souvent délicate, mais leur indestructible amitié s'employait efficacement à arrondir les angles et à prévenir les éclats.

C'est, surtout, lorsque les coups de théâtre se succédèrent, entre mars 1814 et juillet 1815, que les deux sœurs, prises dans un imbroglio inouï, se portèrent alternativement d'un côté puis de l'autre, en vue d'atténuer les effets de ces retournements spectaculaires ; le parti que prit Bernadotte de se rallier aux ennemis de la France ; l'abdication de Napoléon en 1814, le retour de Napoléon au pouvoir après l'évasion de l'île d'Elbe, les Cent-Jours, la défaite de Waterloo, l'éloignement définitif de l'Empereur, la deuxième réapparition des Bourbons, firent qu'à tour de rôle Désirée apparaissait comme protectrice de la famille Bonaparte, puis Julie comme protectrice des Bernadotte. Par exemple, en avril 1814, tandis que Joseph gagne la Suisse, Julie vient se réfugier quelque temps chez sa sœur, rue d'Anjou, Désirée étant fort bien vue des Alliés, sinon des Bourbons. Inversement, durant les Cent-Jours, Désirée reste à Paris sans être inquiétée, Joseph et Julie lui servant de caution. Mais, en juin 1815, Joseph fait porter chez Désirée une partie des archives conservées à La Malmaison, parmi lesquelles se trouvent les lettres de Marie-Louise à Napoléon, qui ont été publiées, il y a peu d'années.

La correspondance de Désirée, qui comprend de nombreuses lettres à sa sœur, est loin d'être négligeable. En dehors de son intérêt proprement historique, elle est d'une lecture fort agréable, car Désirée ne manque ni de finesse, ni d'esprit, ni de style. M. Girod de l'Ain a eu grandement raison d'en publier de larges extraits. Laissons aux lecteurs le soin de découvrir cette « épistolière » qui ne figurait dans aucune histoire de la littérature. Ne détachons de ces lettres qu'une seule phrase qui montre combien les sentiments familiaux l'emportaient, dans le cœur de Désirée, sur tous les autres. Le 29 juillet 1814, Désirée écrit à son frère Nicolas, au sujet de Bernadotte, prince royal de Suède, qui commande l'armée contre la Norvège :

« Ce qui augmente mes chagrins c'est qu'il emmène Oscar (le fils de Bernadotte et de Désirée), tu conçois toutes mes inquiétudes. *On se console de la perte des empires, mais jamais de ceux qu'on aime.* »

ENCORE NAPOLEON

Les études napoléoniennes ne sont pas près de tarir si l'on en juge par le nombre de livres nouveaux dont Napoléon est l'objet ou le prétexte. Parmi ces ouvrages, de valeur et de genre fort différents, il faut distinguer d'abord ceux qui sont signés de deux auteurs belges de langue française, parce que leur optique n'est pas exactement la même que celle de nos historiens.

— *En écoutant parler Napoléon* [1], est une analyse, très fine et très poussée, de ce qu'on pourrait nommer « le style oral » de l'Empereur. La matière ne manquait pas à l'auteur, M. Théo Fleichsman, écrivain connu qui a publié antérieurement plusieurs livres « napoléoniens » : si en effet l'on recueillait dans un seul volume tout ce qu'ont rapporté, en leurs mémoires, ceux qui avaient entendu le « Maître », ce volume aurait apparemment plusieurs milliers de pages. Cependant, même sur un fait aussi concret que celui-ci : « Napoléon, en parlant, avait-il *beaucoup* d'accent ? » les contemporains ne sont pas entièrement d'accord ; leurs opinions diffèrent plus encore quand ils portent un jugement sur le ton, le rythme, l'allure de ses discours ou de ses conversations.

Je crois bien que M. Théo Fleichsman a saisi une vérité fuyante quand il suggère que Napoléon parlant adaptait sa parole à ses auditeurs. Le ton, le rythme, le timbre — tout, sauf peut-être l'accent, et encore ! — changeaient suivant qu'il s'adressait à des interlocuteurs qu'il voulait ou séduire, ou impressionner, ou morigéner, ou irriter, ou apaiser. Nous faisons tous un peu de même, mais Napoléon semble avoir porté à un très haut point l'art de transformer sa voix. Cet art est en somme celui des comédiens, ce qui revient à dire que Napoléon était, jusque dans la déclamation, un remarquable comédien.

Le « *commediante, tragediante* » attribué par Alfred de Vigny à Pie VII m'a toujours paru un mot profond. Même si le Pape, prisonnier d'honneur à Fontainebleau, ne l'a pas lancée à l'Empereur, cette apostrophe définit parfaitement, je crois, l'homme qui a tenu les grands premiers rôles sur le théâtre du monde.

— Les *index* nominatifs d'unités et d'officiers belges ayant pris part à la bataille de Waterloo occupent un tiers du livre que le général-major honoraire Hector-Jean Couvreur a intitulé : *Le Drame belge de Waterloo* [2]. Pourtant, derrière cette nomenclature, forcément aride, apparaît un drame humain, dont, avouons-le, nous n'avions point conscience.

Lors de la bataille de Waterloo, en juin 1815, les militaires belges se trouvèrent placés dans une situation invraisemblable. En 1814, les Alliés, « libérant » la Belgique — libération suivie d'une occupation fort

1 et 2. Editions Brepols-Garnier.

amère ! — avaient incité les légions belges existantes à s'intégrer dans l'armée hollandaise. Oui ! mais de nombreux officiers belges, demeurés en France, avaient, avec les unités françaises, rallié Napoléon, à son retour de l'île d'Elbe. Si bien que sur les champs de bataille de Waterloo, des combattants belges se trouvaient des deux côtés du front de bataille, bien qu'ils eussent, parfois, appartenu au même régiment impérial ! Les lignes suivantes symbolisent cette « histoire de fous » :

« Quant aux dragons légers numéro 5, ils sont lancés contre la cavalerie française, et le lieutenant-colonel de Mercx, lui-même ancien chef d'escadron au 8e chevau-légers, est blessé dans la mêlée, tandis que le capitaine Van Remoortere y récolte un bon coup de sabre d'un de ses anciens sous-officiers du 19e chasseurs. »

— Le commandant Henry Lachouque s'est voué de longue date au culte de l'Empereur : sur les quinze volumes qu'il a publiés, treize ont pour objet des chapitres de l'épopée napoléonienne. Son admiration pour l'homme de guerre, comme pour l'homme lui-même, si elle est sans réserves, ne relève pas de la mystique. Elle s'appuie sur une documentation très étendue, mais l'on sait que les documents sont susceptibles d'être interprétés dans bien des sens.

Après le *1814*, d'Henri Houssaye, il était audacieux de refaire le récit de la campagne de France. Le commandant Lachouque, ayant rassemblé toutes les informations déjà recueillies et en ayant glané de nouvelles a, dans un livre fort bien présenté et utilement illustré : *Napoléon en 1814* [1], récrit cette grande page d'histoire. Dans une vibrante préface, le maréchal Juin, de l'Académie française, met l'accent sur la « précision et la vie » qui sont les qualités les plus visibles de l'ouvrage.

L'auteur souligne que la campagne de France fut une *victoire de l'intelligence* ; Champaubert, Montmirail, Château-Thierry, Vauchamps sont à ses yeux des *victoires sans soldats*. Entendez que les conceptions, stratégique et tactique, de Napoléon furent d'une hardiesse géniale. Sur ce point l'accord est complet. « Tout pouvait-il être sauvé si les maréchaux eussent chaussé leurs bottes de 1793 ? », comme l'écrit le maréchal Juin. « Est-ce l'appel des traîtres, lancé de Paris à l'ennemi, qui a arrêté la géniale manœuvre sur ses arrières ? », ainsi que le dit le commandant Lachouque. Les enthousiastes diront : « Oui », les sceptiques : « Non » et les timides : « Peut-être. »

— En même temps qu'il brossait cette immense fresque, le commandant Henry Lachouque burinait le portrait d'un curieux et séduisant personnage : le général comte de Tromelin (1771-1842) [2] dont la vie fut une suite d'aventures, comme, d'ailleurs, celle de beaucoup de Français appartenant à sa génération. On trouve ce gentilhomme breton les armes à la main, en France au début de la Révolution, dans les rangs des émigrés,

1. Editions Haussmann.
2. *Le Général Tromelin, gentilhomme d'aventure.* (Bloud et Gay, éditeurs.)

prisonnier au Temple, au service du pacha d'Egypte, à nouveau prisonnier d'Etat, officier supérieur puis général dans la Grande Armée, inspecteur général de l'Infanterie sous la Restauration. Et dans tous ces avatars, le général de Tromelin déploie une bravoure, une ingéniosité, une bonne humeur, une générosité aussi, qui le rendent des plus sympathiques. Son nom et son aventure méritaient d'être tirés de l'oubli.

— En écrivant *Napoléon Empereur de l'île d'Elbe* [1] (notez le mot *empereur* employé spirituellement pour désigner le souverain d'une île minuscule), Robert Christophe n'a pas eu d'autre propos que de raconter, dans un style « vif et animé », la captivité déguisée, puis l'évasion de Napoléon. Tout n'est peut-être pas aussi clair en cette histoire que le laisse croire un récit alerte, coupé de dialogues vraisemblables. En particulier, la question qu'avait soulevée M. Paul Bartel dans *Napoléon à l'Ile d'Elbe :* « L'évasion n'a-t-elle pas été un piège tendu par les Anglais à Napoléon ? » (piège qu'il aurait éludé, grâce surtout à la défaillance des autorités françaises et à la défection des unités militaires envoyées contre lui par Louis XVIII), n'a pas été reprise pour un examen approfondi ; elle en vaut la peine, mais M. Robert Christophe ne veut être cette fois qu'un agréable conteur.

— Et pareillement M. Pierre Chanlaine, en nous donnant une nouvelle biographie — et non une biographie nouvelle — de la très aimable et très aimée Pauline Bonaparte [2], ne vise qu'au plaisir de lecteurs qui consentent à s'instruire, à condition que cela ne dérange pas trop leur confort intellectuel et ne les oblige point à tendre leur esprit.

QUELQUES LIVRES

L'important ouvrage : *L'Homme avant l'Ecriture* [3] auquel, rassemblés autour de M. André Varagnac, ont collaboré les spécialistes les plus éminents de la préhistoire et de la protohistoire, est la somme de nos connaissances actuelles sur l'évolution de l'homme depuis son apparition sur terre — six cent mille ans, au moins — jusqu'au moment — il y a six ou sept mille ans — où il parvint, grâce à l'écriture, à enregistrer sa propre histoire et à la perpétuer.

Il ne faut point croire d'ailleurs que l'invention de l'écriture ait marqué un progrès gigantesque de l'humanité ; l'*homo sapiens,* qui date d'environ trente mille ans, avait trouvé d'autres modes d'expression que l'écriture, non moins révélateurs de son intelligence et de sa sensibilité. Aussi bien, dans les futures civilisations, l'écriture sera vraisemblablement éclipsée par de nouvelles techniques d'expression.

1. A. Fayard, éditeur.
2. *Pauline Bonaparte.* (Corréa, éditeur.)
3. A. Colin, éditeur.

Une initiation à la préhistoire, science en partie conjecturale, est requise de la part de ceux qui voudraient aborder avec profit cet ouvrage monumental ; bien qu'il soit éclairé par de très nombreuses cartes et figures explicatives, il place les discussions et les hypothèses à un niveau élevé. Parmi les aperçus les plus originaux qu'on peut signaler, notons l'existence probable de civilisations relativement très avancées dans l'Est asiatique, et des migrations en Amérique, tant du Nord que du Sud, beaucoup plus anciennes qu'on ne le croyait naguère. La préhistoire et la protohistoire nous réservent sans doute d'autres surprises.

— L'histoire même découvre sans cesse à nos yeux de nouveaux objets d'étonnement. Le livre de M. Jacques Soustelle : *La vie quotidienne des Aztèques,* publié il y a peu d'années, mettait en lumière la richesse d'un art qui n'avait rien de « primitif » mais décelait au contraire un raffinement, voire une subtilité dont nos contemporains s'attribuent volontiers l'invention. Un très bel album [1], où les illustrations en noir et en couleurs servent de commentaire visuel au texte, condensé, de M. Jacques Soustelle, le démontre. Il y a de quoi confondre, aux deux sens du mot, les *anciens* et les *modernes,* mais de quoi les rassembler aussi dans une commune admiration.

— Le livre de M. Jacques Gernet : *La Vie quotidienne en Chine à la veille de l'invasion mongole* [2], sera une révélation pour les milliers de lecteurs qui en prendront connaissance. Nous ignorions, avouons-le, qu'au XIIIe siècle Hang-Tchéou, capitale de l'empire Song, dans la Chine du Sud, passait pour la ville la plus belle et la plus peuplée du monde entier. Nous ignorions plus encore (s'il existe des comparatifs d'ignorance) qu'elle possédât, entre autres merveilles, une de ces administrations que l'Europe enviait, paraît-il, à notre Troisième République. Je promets à ceux qui, sous la conduite de M. Jacques Gernet, dont l'érudition est fort aimable, visiteront l'empire Song, un voyage dont ils reviendront étonnés et ravis.

— *La Vie quotidienne en Italie au XVIIIe siècle* [3] telle que nous la décrit M. Maurice Vaussard, nous est un peu moins étrangère. Les noms de Beccaria, Métastase, Goldoni et de quelques autres, suffisent à nous donner l'illusion que Naples, Rome et Venise, au temps des carrosses, des geôles, des opéras, des bandits et des carnavals, ne sont pas pour nous des pays tout à fait inconnus. Mais M. Maurice Vaussard, fort délicatement, nous tire d'erreur. L'Italie au XVIIIe siècle offre un assemblage si divers d'institutions, de coutumes, de goûts, qu'il conviendrait de dire : *les Italies.* Avec une grande dextérité, l'auteur s'emploie à mettre en relief les traits caractéristiques de chacune de ces Italies : ici les institutions juridiques, là les plaisirs, plus loin la musique et les arts, ailleurs les fêtes et, brochant sur le tout, la douceur de vivre et la joie d'aimer.

1. Collection : *Tout par l'image.* (Hachette, éditeur.)
2 et 3. Hachette, éditeur.

— A ceux qui s'intéressent encore à l'Affaire Dreyfus — et ils sont nombreux car c'est bien l'une des histoires politico-policières les plus embrouillées qui soient — on ne saurait trop recommander l'ouvrage de M. Maurice Baumont, membre de l'Institut : *Aux Sources de l'Affaire* [1]. Cet historien sérieux qui ne lâche point la bride à son imagination a eu l'avantage d'avoir accès, le premier, aux archives secrètes, allemandes et italiennes, touchant « l'affaire ». Si désormais l'on ne comprend pas tout, on saisit fort bien le jeu de Guillaume II et du grand état-major allemand, qui explique en partie comment, en France, l'opinion publique s'est blousée. Certes, dans les luttes que se livrent entre eux les services d'espionnage et de contre-espionnage, il ne saurait être question de coups défendus, mais la manière dont Guillaume II et son chancelier ont exploité une affaire, en somme banale, n'est point à leur honneur. M. Maurice Baumont « vous dira le reste ».

— Précédé d'une très émouvante préface de M. François Mauriac, de l'Académie française, *Journal* [2], par Daniel Fleg, est une des confessions les plus bouleversantes qui nous aient été livrées. Fils de M. Edmond Fleg qui, par tant d'œuvres admirables, nous a fait connaître, dans ses profondeurs, l'âme juive, Daniel Fleg disparut, ainsi que son frère, Maurice Fleg, au début de la guerre 1939-1945. Mais le drame de Daniel fut plus douloureux que celui de Maurice, tué sur le front le 29 juin 1940.

Au moment où il avait résolu de s'engager dans l'aviation — il possédait son brevet de pilote civil — Daniel fut frappé par la maladie. Il ne put supporter un tel coup. Ainsi que l'écrit magnifiquement François Mauriac, « Daniel est mort de n'avoir pu mourir ». Après une longue hésitation, ses parents ont décidé de publier le journal intime de Daniel. Ce sacrifice — car c'en est un — doit être reçu avec respect. Il nous apporte un témoignage où se reflètent une intelligence lumineuse et un cœur tourmenté.

Et voici trois livres où l'on accède à l'histoire par des chemins de velours.

— Maurice Rat, qui représente en notre siècle de barbarie raffinée l'humaniste souriant, et qui se plaît dans les ruelles et les salons des belles dames de jadis, publie *La Royale Montespan* [3], qui n'est pas exactement une biographie suivie de « l'altière Vasthi », telle que l'évoque Racine dans *Esther*, mais plutôt une galerie de portraits au centre de laquelle brille celui de Françoise de Rochechouart, marquise de Montespan, qui donna à Louis XIV sept enfants. Si tout, dans le livre, est intéressant, les chapitres concernant l'enfance de la marquise, puis sa retraite crépusculaire à Oiron, contiennent des informations inédites, de nature à modifier le jugement que nous portions sur la plus célèbre favorite de Louis XIV.

1. Editions : *Les Productions de Paris.*
2. Corrêa.
3. Editions d'Histoire et d'Art. Librairie Plon.

— Les trouvailles dont nous fait part M. Louis Hastier dans la troisième série de *Vieilles Histoires, étranges Enigmes* [1], n'ont pas toutes un caractère anecdotique. Ses recherches dans les archives de Madrid l'ont mis sur la piste d'une curieuse affaire : l'or espagnol répandu, vainement d'ailleurs, sur certains députés de la Convention, pour qu'ils s'abstiennent de voter la mort de Louis XVI. Sur Botot, secrétaire de Barras, sur Deutz qui livra la duchesse de Berry à la police de Louis-Philippe, sur l'énigmatique Régnier qui intrigua après la défaite de Sedan et avant la capitulation de Metz, en 1870, on trouvera aussi des renseignements publiés ici pour la première fois.

— M. André Castelot a renouvelé, de manière bien plaisante, les almanachs de nos ancêtres. Il a imaginé, pour chaque jour de l'année, de badiner avec Clio, la Muse de l'Histoire, sur un petit événement qui eut lieu ce jour-là... au cours des deux mille dernières années. Ces badinages ont fini par former un gros livre de sept cents pages qui n'a rien de pesant. L'avantage de *L'Almanach de l'Histoire* [2] est qu'il peut divertir plusieurs générations : il sera toujours d'une rétrospective actualité.

PIERRE AUDIAT

1. A. Fayard, éditeur.
2. Edition *Le Livre contemporain.*

CHRONIQUE DES LIVRES

CONTES ANCIENS A NOTRE MANIÈRE

par LOU-SIUN *(Gallimard)*

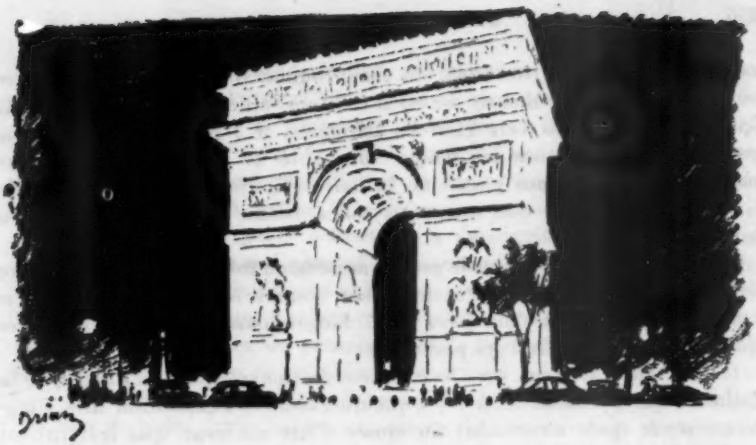
Ce nouveau volume de « Connaissance de l'Orient » met en vedette un célèbre auteur chinois, qui vécut de 1881 à 1936 et dont la vie mouvementée fut typique de la Chine des années vingt. Après des études médicales modernes faites au Japon, Lou Siun se consacra aux lettres en donnant à ses œuvres un accent philosophique et politique. D'abord évolutionniste avant de devenir marxiste, il fit partie en 1929 des « quarante-huit intellectuels dangereux » couchés sur une liste noire, et s'exila à Shanghaï où il mourut.

Dans une introduction bien construite, M. Li Tche-houa analyse l'œuvre de Lou Siun et expose avec clarté l'accent particulier de ces « contes anciens », qui forment un pont entre la Chine traditionnelle du passé et celle de la révolution contemporaine. Il relève le ton amer et mordant de l'auteur, souligne l'apport original que celui-ci ajoute aux thèmes anciens, et permet de mieux comprendre la signification de ses transpositions littéraires sur le plan de l'actualité. Sans le rappel de ces « clefs », il est de fait que le lecteur occidental n'y verrait guère qu'une suite de récits légendaires écrits dans une langue alerte et colorée.

C'est bien là le hic de ces « œuvres représentatives ». Certes, il est précieux de pouvoir aborder, au travers de bonnes traductions, des œuvres orientales autrement inaccessibles. Mais le lecteur occidental peut-il en goûter tout le sel ?

JEANNINE AUBOYER

(Suite de la chronique des livres page 170.)



LE MOIS A PARIS

VAN GOGH AU MUSÉE JACQUEMART-ANDRÉ. — ANTAGONISMES AU PAVILLON DE MARSAN. — Inaugurées à quelques jours d'intervalle, les rétrospectives Gauguin et Van Gogh montrent tout ce qui oppose l'un à l'autre deux grands peintres martyrs, deux solitaires qui ont tout sacrifié à leur art, mais auxquels il a suffi de quelques jours de cohabitation à Arles pour que jaillisse entre eux une « électricité excessive ». Comparé à l'Inca tenace aux yeux fourbes, Vincent, pour qui la peinture fut un apostolat, fait figure de saint.

« *Je crois*, écrivait Van Gogh à son frère Théo, peu avant l'arrivée tant souhaitée de son ami dans la petite maison jaune, *que jamais Gauguin ne renoncera à la bataille parisienne. Il a cela trop au cœur... Je ne tiens ni à ma réussite ni à mon bonheur. Gardons l'absolue indifférence pour tout ce qui est succès ou insuccès.* »

L'ensemble bouleversant présenté boulevard Haussmann a puisé aux sources les plus pures. Près de quatre-vingts toiles, dont aucune n'avait figuré à la rétrospective de l'Orangerie en 1947 (notamment six des chefs-d'œuvre provenant de l'ancienne collection Stchoukine), voisinent avec un ensemble de pièces documentaires prêtées par les Archives nationales Van Gogh. Les organisateurs ont passé rapidement sur les débuts pour aller droit à l'essentiel : les natures mortes, les paysages et les portraits des dernières années peints en Provence et à Auvers-sur-Oise.

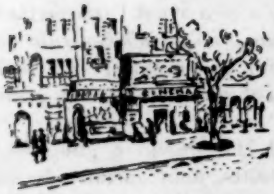
On ne l'a point assez souligné, c'est autant par la véhémence de son écriture que par celle de la couleur que Van Gogh a si profondément agi sur les Fauves (*j'aimais Vincent plus que mon père*, dira Vlaminck). Ce sont les rythmes de Van Gogh, ses éblouissements, ses palpitations, qu'ont retrouvés durant quelques années, même des peintres de tempé-

raments absolument contraires au sien, comme Braque, Derain, Matisse ou Dufy. Chez lui, le *don de soi* est si total qu'en dépit des difficultés qu'il éprouva longtemps à voir clair en lui-même, il a pu rejoindre les plus grands maîtres de tous les temps. Incapable de mensonge, sa candeur sublime diffère en tous points de la naïveté toujours un peu *voulue* de Gauguin. Si inégales que soient ses toiles, toutes brûlent du même feu intérieur.

— Comment accepter que de grands musées, au lieu de se contenter d'être des conservatoires, continuent à prôner comme seules exemplaires certaines tendances et à s'immiscer aussi dangereusement dans les querelles qui divisent aujourd'hui les peintres ?

C'est paradoxalement, sous les auspices du *Congrès pour la Liberté de la Culture*, qui patronna déjà, il y a quelques années, l'exposition dite *Vingtième siècle* (goût américain) au musée d'Art moderne, que fraternisent au Pavillon de Marsan toutes sortes d'hérésies internationales et de conformismes nouveaux où Sir Herbert Read se réjouit de trouver le moderne *esperanto* qui fera régner enfin la concorde en ce monde. D'étranges références (Turner, Whistler, Burne-Jones, Gustave Moreau, Ensor, etc.), essayent vainement (pour citer Georges Salles, l'un des préfaciers d'*Antagonismes*) « d'ordonner et d'éclairer ces œuvres insolites en les replaçant dans le cours de notre histoire sensible ». Mieux vaudrait, comme font cyniquement les surréalistes, avouer qu'un art de rupture se moque de la Tradition et tient la qualité picturale pour secondaire.

CLAUDE ROGER-MARX



Le Cinéma. — J'ai été très déçu par *Au Risque de se perdre* (*The Nun's story*) que j'avais entendu louer par des gens très divers. J'en reconnais certes les mérites évidents. C'est, avant tout, le reportage un peu spectaculaire, mais authentique et soigné, sur la vie des religieuses cloîtrées. C'est la qualité du débat, qui se situe toujours à une certaine altitude spirituelle et qui nous change des problèmes sordides agités par les blousons noirs. Enfin, c'est l'adorable figure de la petite Audrey Hepburn qui peut, avec la plus parfaite sobriété, suggérer tour à tour l'apaisement ou le tourment intérieur.

Ce qui me taquine, c'est l'histoire. Regardons-y de près. Une jeune Belge, fille d'un grand chirurgien, entre brusquement dans un couvent de religieuses cloîtrées. On se garde de nous préciser si c'est par vocation ou par dépit amoureux (vague allusion à un nommé Jean). Elle n'a plus qu'un désir : aller soigner les Noirs au Congo. On se demande pourquoi elle a choisi d'être cloîtrée, alors qu'il y a tant d'ordres consacrés aux malades.

Là, elle est prise d'une admiration ardente pour le chirurgien. Elle est rappelée dans son cloître d'Anvers au moment où la guerre éclate. Elle entre en contact avec la Résistance. Son père est mitraillé par les Allemands sur une route (tout de même, quelques mois après la capitulation belge, les Allemands ne mitraillaient pas les pays qu'ils occupaient). Cela décide la jeune fille à quitter le voile pour rejoindre le combat actif.

Tout cela ne tient guère debout et on s'aperçoit qu'on a escamoté les données mêmes de ce qui pouvait constituer un combat intérieur. Malgré les belles images de Zinnemann et le visage radieux d'Audrey Hepburn, qui nous donnent le change, et même qui nous émeuvent pendant la projection, on ne peut s'empêcher de penser, après la représentation, que l'héroïne ne savait vraiment pas ce qu'elle voulait.

— Dans *Le Testament d'Orphée*, qui est évidemment le testament de Jean Cocteau, le poète fait allusion aux étapes de son œuvre et rencontre, au hasard d'une promenade un peu fantastique, ses thèmes et ses personnages favoris. Quand le poète meurt, il est toujours disponible pour une résurrection. D'ailleurs, il ne fait que semblant de mourir. Les juges sont plus punis que ceux qu'ils jugent. La renommée vous transforme, l'artiste ne peut jamais peindre que lui-même, etc. Le style de la narration, ou plutôt de l'allégorie, sent un peu l'époque « artiste » du cinématographe (pour dire le mot qu'aime à employer Cocteau), mais cela même nous dépayse assez agréablement.

Enfin, j'aime assez son « côté amateur ». J'entends par là non seulement l'apparition de non-comédiens comme Francine Weisweiller, son maître d'hôtel ou Picasso, mais surtout le fait que tout le monde, y compris les stars de profession, s'applique beaucoup plus à « jouer le jeu » que la comédie. Le meilleur moment ? Il se place quand Jean Cocteau essaie de peindre sa fleur d'hibiscus et ne parvient jamais qu'à faire le portrait de Jean Cocteau.

JEAN FAYARD

La Musique. — Quand j'avais dix ans, dans ma petite ville de huit mille habitants, endormie sous ses platanes au bord du canal du Midi, on donnait l'opéra deux fois par semaine. Bien entendu, un piano remplaçait l'orchestre et les chœurs étaient supprimés, mais on n'hésitait pas à chanter *les Huguenots* et *la Favorite* dans deux décors : un salon Louis XVI et un jardin avec un bassin. Il me semble aujourd'hui que cela se passait sous Louis-Philippe ! Non seulement le théâtre lyrique est mort dans les sous-préfectures, mais il a disparu dans la plupart des grandes villes de province. Quelques-unes cependant, Strasbourg, Lyon, Bordeaux, Rouen, Nancy, luttent encore, aidées dans leur effort par la Décentralisation Artistique.

Ce service encourage par des subventions les scènes provinciales qui ne se résignent pas au régime nauséabond de l'opérette et il couvre les frais des créations ou des reprises d'ouvrages dont la valeur musicale justifie une subvention. C'est ainsi que Rouen a pu monter en janvier *Le Roy fol*, un opéra-oratorio composé par M. Jacque-Dupont, sur un livret de Cecil Saint-Laurent, et Hubert Devillez. Le théâtre de Rouen, détruit par les bombes en 1944, est logé provisoirement, assez mal, au Cirque municipal. Malgré ces médiocres conditions d'installation, le spectacle auquel nous avons été conviés témoignait d'une haute tenue artistique et cette fresque où l'on voit les vingt plus sombres années de notre Moyen Age : Charles VI fou, Isabeau de Bavière vendant le royaume aux Anglais, les Ecorcheurs maîtres de Paris, atteint souvent la grandeur.

La musique de M. Jacque-Dupont, solidement écrite dans un style voisin des oratorios de Honegger, se ressent parfois un peu trop de cette influence qui date déjà. Mais la manière dont sont traités les chœurs et l'orchestre (parfaitement dirigés par M. Beaucamp) révèle un compositeur maître de toutes les ressources de son art. Signalons en particulier un très joli scherzo dans le ballet des Sauvages et la grande scène de la folie du roi où M. Lanier s'est révélé un grand tragédien lyrique.

Avec cette œuvre, le théâtre de Rouen et son directeur, M. Douay, ont prouvé qu'une grande création lyrique reste encore possible en province. Il faudrait qu'à côté des crédits qui permettent de semblables démonstrations, d'autres ressources soient dégagées pour assurer le niveau du répertoire. Les théâtres lyriques parisiens seront morts avant trente ans si l'on ne trouve pas moyen de faire vivre à côté d'eux une dizaine de salles régionales, où ils iront recruter des éléments artistiques valables. Personne ne me fera croire que l'on ne pourrait pas trouver l'argent nécessaire sur le budget de la radio.

— *La Dame aux Camélias.* — L'Opéra nous donne la *Dame aux Camélias* en ballet. Nous avions déjà lu l'histoire de Marguerite Gautier en roman et en biographie, nous l'avions vue en drame et en film. Les sujets où Margot peut pleurer n'ont pas épuisé leur attrait sur le public, mais les snobs seront seuls à s'en plaindre.

C'est M. Henri Sauguet qui a composé la musique et Mme Gsowski a réalisé la chorégraphie. Jolie partition, chorégraphie fort insuffisante — tel était le jugement unanime du public. A vrai dire, les moyens d'expression très limités de la danse classique conviennent mal à un pareil sujet. Le public taxe d'invraisemblance la pauvre poitrinaire qui chante pendant un quart d'heure avant de mourir. Il trouvera plus étonnant encore qu'elle fasse des pointes et des jetés-battus, car après tout, Violetta chantait étendue sur son lit, au lieu que Mlle Chauviré parcourt sportivement toute la pièce en pirouettes, et la pièce est grande !

Il n'y a rien d'irrémédiable dans tout cela, il paraît même assez facile, en coupant trois minutes par-ci et deux par-là, de ramener ce ballet à une durée d'une heure. Sauf erreur, la version créée à Berlin avec succès ne

durait pas davantage. Quant à la chorégraphie, elles restera banale, mais on pourrait l'étoffer un peu. A ce moment-là, les éléments positifs du spectacle, la musique de Henri Sauguet et les brillants décors de M. Dupont, reprendront leur valeur et assureront le succès.

JEAN MISTLER

UNE MÉDAILLE. — Dans un instant (9 décembre 1959), le président de la Société de Pathologie exotique, le professeur H. Galliard, va remettre au docteur Georges Girard, chef de service honoraire à l'Institut Pasteur, la médaille d'or de Laveran. C'est une récompense insigne qu'ont reçue jusqu'à présent peu de chercheurs français ou étrangers ; parmi eux, on trouve un Sud-Africain, sir Arnold Theiler (1927), le professeur Edmond Sergent, fondateur de l'Institut Pasteur d'Alger (1929), le professeur E. Roubaud (1933), un Américain : W. Sellards (1935), le docteur G. Blanc, directeur de l'Institut Pasteur de Casablanca (1937), enfin, en 1956, sir Leonard Rogers, léprologue anglais qui, en 1912, fut le premier à prescrire l'émétine dans la dysenterie amibienne... De quoi peut se parer le docteur Girard pour être admis à l'honneur de joindre son nom à tous ces noms fameux ? Son principal titre de gloire est d'avoir trouvé un excellent vaccin contre la peste.

On ne redoute plus la peste aujourd'hui et, en un sens, on a raison. Une statistique indiquait récemment qu'en 1957, cinq cent quatorze cas de peste seulement avaient été enregistrés dans le monde. C'est là un chiffre incroyablement bas. Quelle différence avec ce qui se passait autrefois ! Faut-il rappeler qu'au Moyen Age la peste enleva brusquement le quart de l'humanité ? On imagine bien que c'est là encore le fruit d'une application judicieuse des grands préceptes pastoriens. Toutefois, à l'heure actuelle, on peut joindre aux soins d'hygiène divers antibiotiques et aussi des vaccins.

Le premier produit à mériter vraiment le nom de vaccin fut préparé, au lendemain de la découverte du bacille pesteux, par Yersin (1894), par un savant russe, élève de Metchnikoff : Haffkine. Ce vaccin, appelé « *lymphe de Haffkine* », était constitué par une culture de *bacilles pesteux tués* par la chaleur et additionnés d'acide phénique. Il fut utilisé d'abord aux Indes en 1897 et, plus tard, en différents points du monde. Quelquefois avec de bons résultats, parfois aussi avec des mécomptes. Les bactériologistes s'efforcèrent donc de mettre au point une préparation meilleure. Mais ils restaient fidèles au principe même qu'avait retenu Haffkine ; ils entendaient faire usage de *germes tués*. C'est, sans doute, pour cette raison que le perfectionnement espéré ne fut jamais réalisé. L'expérience allait apprendre en effet que, dans le cas présent, le vaccin

souhaitable devait comporter une injection de *bacilles vivants*. Pour celui-ci, les premiers essais furent l'œuvre de Yersin (1900). Un peu plus tard, d'autres tentatives venaient d'Allemagne (Kolle et Otto Strong). Mais tout cela ne dépassait guère l'enceinte du laboratoire. On redoutait d'injecter chez l'homme un germe capable de se reproduire. C'est alors que prend place le travail du docteur Girard. Comment put-il être mené à bien ? Le docteur Girard, dans une allocution émouvante, nous en fera la confidence aussitôt après avoir reçu, des mains du professeur Galliard, la glorieuse médaille.

Nous sommes en 1922. Le docteur Girard, médecin colonial, bactériologiste formé aux disciplines de la rue Dutot, arrive à Madagascar. Depuis un an, les hauts plateaux de la grande île sont touchés par la peste. Parce qu'ils jouissent d'un climat favorable à la vie des rats et des puces (vecteurs du bacille pesteux), le fléau s'y est enraciné et les pertes en hommes sont lourdes. Pour protéger la population, on a recommandé les vaccinations existantes mais celles-ci, faites de germes tués, sont, nous l'avons vu, d'une efficacité imprévisible. Les contempteurs — il n'en manque jamais — allaient jusqu'à dire que c'est le vaccin qui donnait la maladie. En 1927, le docteur Girard décide de reprendre le sujet et, travaillant désormais à l'Intitut Pasteur de Tananarive, tente d'isoler, parmi les souches de bacilles pesteux qui lui passent entre les mains, une souche de virulence suffisamment atténuée pour rendre son application sur l'homme possible. Il croit avec raison au seul avenir des vaccins « vivants ». D'abord, ses efforts restent stériles. Enfin, la souche espérée est découverte. Elle provient du cadavre d'un enfant mort de peste qui s'appelait Evesque. Girard la nomme *souche EV*. Il ne se doutait pas alors qu'elle serait appelée à faire le tour du monde et à sauver des milliers d'existences. Sans doute, utilisée pour la vaccination des animaux elle se montrait largement supérieure à toutes les autres. Mais, encore une fois, les mains de l'expérimentateur tremblaient — comme tremblaient celles de Pasteur au moment de la première vaccination antirabique — quand il songeait à passer de l'animal à l'homme. Des événements inattendus allaient hâter les choses.

En 1933, Girard décide de venir présenter sa souche EV aux pastoriens de Paris. En son absence, c'est son collaborateur, le docteur Robic, qui poursuivra les expériences. Des mois passent. Soudain, Girard reçoit une lettre de Robic qui lui apprend que, peu de temps après son départ, il a inoculé sur lui-même — sans le moindre incident — la fameuse souche et qu'une nouvelle épidémie de peste ayant éclaté sur les hauts plateaux il a décidé, avec l'assentiment du gouverneur général de Madagascar, d'utiliser la même souche comme vaccin sur une large échelle. Déjà, 1 844 vaccinations ont eu lieu. Mais tout s'est bien passé. Mieux même, l'épidémie paraît en voie de régression complète.

Emoi du docteur Girard. Il s'attendait à tout, sauf à cette nouvelle. L'audace, la hardiesse d'un collaborateur intelligent viennent de mettre dans le passé ce qui n'était encore pour lui qu'un rêve d'avenir. Les résul-

tats sont là, et ils sont excellents. On peut pour cette raison beaucoup espérer. Reste cependant à connaître l'avis du docteur Roux, l'illustre directeur de l'Institut Pasteur. Là-bas, à Madagascar, l'action a été menée sans son autorisation. Sera-t-il content ou blessé ? Girard alerte donc Roux. Celui-ci lui répond : « Je sais que vous regagnez Madagascar. Quand vous arriverez à Marseille, une lettre de moi vous attendra. » Le 29 juillet 1933, à Marseille, le docteur Girard trouve en effet cette lettre. Souvenir émouvant, unique. Il la projette devant nous sur un écran. Que l'écriture est belle et encore bien formée ! Elle est à la fois, dans ses termes, encouragement à continuer et incitation à la prudence. Un silence quasi religieux se fait sur les gradins de l'amphithéâtre où se déroule la cérémonie. Moins de quatre mois après cette lettre, le docteur Roux était mort...

Tel fut le début de l'histoire. La suite ? Il y a eu neuf millions de vaccinations effectuées avec la souche EV. Il y a aujourd'hui cette médaille qui est la marque du succès.

A. DELAUNAY

PARIS M'A SOURI. — Chaque saison voit paraître de nouveaux livres sur Paris. La mode actuelle est aux albums de photos « vivantes », telles que les recherchent les reporters, cocasses, spirituelles si possible, qui soient d'actualité, qui reflètent certaines ambiances du moment. Les monuments y ont peu de place et si l'on consent à les faire figurer il est entendu que leurs abords *marquent* le temps présent. Alors que j'attends patiemment, quand je prends la photo d'une église ou d'une vieille maison, que l'auto qui s'est mise devant moi soit repartie, le reporter s'arrange, lui, pour qu'il y ait le plus grand nombre de promeneurs et de véhicules devant Notre-Dame ou Saint-Germain-des-Prés.

Nous avons déjà eu *Paris que j'aime* [1], présenté par Marcel Aymé, « légendé » par Antoine Blondin, raconté par Jean-Paul Clébert et photographié par Patrice Molinard, *Le Livre de Paris* [2] avec un texte de Charensol et des photos de Jeanine Niepce, puis *Paris ville enchantée* [3] avec un texte de Thomas La Brévine et des photos de Jacques Verroust et, enfin, *Paris m'a souri* [4] de Maurice Fombeure avec photos d'Ervin Marton, photos cocasses et imprévues (un agent cycliste tient un bouquet de muguet, des égoutiers consultent une affiche de l'Opéra).

A part le livre de Thomas La Brévine où la part faite aux monuments est plus raisonnable, on retrouve dans tous ces livres les mêmes poncifs : le couple d'amoureux qui, de l'île Saint-Louis contemple Notre-Dame, le

1. Editions Sim. — 2. Arts et Métiers graphiques. — 3. Arthaud. — 4. Alpina.

visiteur vu de dos devant la Joconde, le gardien qui sommeille auprès de la *Victoire de Samothrace*, les clochards dormant sous un pont.

Le texte de Charensol, divisé en sept promenades, est un commentaire, d'ailleurs agréable et spirituel, aux photos proposées, celui de Thomas La Brévine est également composé de promenades. Celui de Jean-Paul Clébert est fait de variations poétiques sur des thèmes connus. Mes préférences vont à celui de Maurice Fombeure qui, dans un premier chapitre intitulé « les Grandes Heures de Paris », évoque avec bonne humeur l'histoire de la capitale. Mais Fombeure est beaucoup plus à son affaire lorsqu'il nous parle des Parisiens qu'il fréquente ou qu'il rencontre, des vrais Parisiens et de ceux qui sont natifs de la Bretagne ou de l'Aveyron, et ceux-ci il les connaît particulièrement. Quant aux vieilles maisons « rongées jusqu'à l'os », Fombeure pense qu'elles n'ont plus qu'à disparaître, pour faire place aux neuves. La Commission du Vieux Paris n'est pas, heureusement, du même avis. Elle vient d'émettre le vœu que soient classés deux beaux hôtels de la rue du Parc-Royal qui appartiennent à l'Etat. Elle demande aussi que les plus beaux hôtels du Marais soient achetés et restaurés, ce que nous réclamons depuis des années. Il serait scandaleux, au moment où ce projet est en voie de réalisation, que le bel ensemble de la rue du Parc-Royal soit massacré. Nous reviendrons le mois prochain sur cette question.

GEORGES PILLEMENT

« SECRETS D'ETAT ». — Au début de l'an dernier, Merry et Serge Bromberger consacraient aux 13 *complots du 13 mai* un livre qui eut un légitime succès. M. Jean-Raymond Tournoux, journaliste comme eux, et dont on connaissait déjà *Carnets secrets de la politique*, revient au même sujet avec l'avantage que lui donne un an de recul : le temps de pousser l'enquête et de recueillir de nouvelles dépositions. D'où cette espèce de « filin » (*Secrets d'Etat*, Plon) qui, nous dit l'auteur, « n'a pu être réalisé que grâce aux documents, d'une valeur exceptionnelle, dont il nous a été permis de prendre connaissance dans la cinémathèque secrète de personnalités politiques, de chefs militaires, qui nous ont accordé ce privilège, compte tenu de ce qu'eux-mêmes demeurent dans l'impossibilité de présenter leur témoignage avant plusieurs années ».

Jean-Raymond Tournoux prend l'histoire de plus haut que ses prédécesseurs : à l'époque où l'armée d'Indochine découvrait avec horreur et admiration l'efficacité du « système Viet » et commençait à se demander (comme l'auteur d'un fameux rapport qui fut l'objet de « fuites ») si son sacrifice ne se révélerait pas inutile. Dien Bien Phu (mai 1954) souleva une vague de fond ; les craquements des protectorats tunisien et marocain,

les premiers coups de l'insurrection algérienne (novembre 1954) entretinrent l'inquiétude. En novembre 1956, à Suez, ce fut l'intervention de l'étranger — l'allié américain autant que le russe — qui frustra les combattants de leur victoire. Déçus et humiliés, ceux-ci gagnèrent l'Algérie où la lutte devenait chaque mois plus dure. Et lorsqu'au printemps 1958 il fut à nouveau question de « bons offices », l'irritation, chez les plus disciplinés, s'étendit à presque tous les échelons de la hiérarchie.

Ainsi s'est formée, autour de la métropole, une espèce de société militaire qui, dans l'ensemble, n'était pas gaulliste (le solitaire de Colombey le savait et le disait) mais qui, comme le gaullisme, rendait le régime responsable de toutes les faiblesses, de tous les abandons. A cette société, les circonstances imposaient une forme de guerre où la subversion jouait autant sinon plus que le canon, et des tâches administratives et sociales, jadis confiées aux pouvoirs civils. En fait, elle était localement le pouvoir. Elle avait à l'échelon régional des responsabilités politiques, à l'échelon national des responsabilités morales. Bon nombre d'officiers, qui se battaient depuis plus de dix ans, sinon depuis 1940, avaient le sentiment d'être déjà engagés dans une troisième guerre mondiale. Dans les popotes où l'on se vantait amèrement de détenir « le record des décorations et des coups de pied au cul », l'on ajoutait : « Jamais nous ne laisserons refaire ici le coup de l'Indochine, le coup de Suez, etc. Nous ne quitterons jamais l'Algérie. » Le 13 mai 1958, l'armée était de cœur pour l' « Algérie française ».

Des quelque 450 pages de *Secrets d'Etat*, l'Indochine en occupe une soixantaine, Suez une trentaine. Ces épisodes ne sont pas moins intéressants que les autres, mais il s'agit là, dans la perspective générale de l'ouvrage, de hors-d'œuvre. A la page 180 nous revenons au sujet principal — la crise algérienne — et nous ne le quittons plus jusqu'au dernier chapitre qui nous mène au 15 décembre 1959.

Si nombreux qu'aient été les complots annonciateurs du 13 mai, il semble — d'après Tournoux — qu'on puisse les articuler sur deux axes principaux.

Le premier de ces « mouvements » est — pour reprendre le terme que lui applique J.-R. Tournoux — celui de la « contre-révolution ». S'y associent les « ultras » de toutes sortes : « Anciens d'Indochine », Comité d'Action des Anciens Combattants, survivants de l'ancienne Cagoule, néo-fascistes, poujadistes, bonapartistes, chrétiens du Cœur et de la Croix, étudiants algérois. Lorsque ces groupes se chercheront des chefs communs, ils s'adresseront au général Cherrière, ex-commandant retraité de la région militaire d'Alger (1954-1955) et au général d'aviation Chassin, alors en activité. Le programme (Etat chrétien et corporatif, Directoire politico-militaire) est prêt dès le début de 1957. Chassin a pour mission de mobiliser la métropole à partir de Saint-Etienne ; Cherrière l'Algérie à partir du balcon du Forum. On compte que les généraux en poste en Algérie se

laisseront entraîner. Barrage à de Gaulle si celui-ci était tenté — ce qu'on ne croit pas — de revenir en scène. En somme, un 13 mai sans de Gaulle et, le cas échéant, contre lui.

Le second mouvement, au contraire, a son origine chez les gaullistes « de choc » — type Frey, Soustelle, Debré, Guichard, etc. — qui tout en souhaitant ardemment le retour au pouvoir du général de Gaulle, savent que celui-ci ne consentira pas à sortir de la légalité. Ce mouvement ne démarre réellement qu'au début de 1958 lorsque Chaban-Delmas, ministre de la Défense nationale, installe Léon Delbecque dans une villa sur la colline d'Alger, avec mission de recruter pour de Gaulle dans les milieux civils ou militaires. Delbecque obtient le ralliement des Unités territoriales algéroises contrôlées par Thomazo et une promesse imprécise du commandant des blindés de Rambouillet. Mais le seul homme assez populaire en Afrique du Nord, chez les Français de souche, pour contrebalancer les activistes locaux et faire basculer l'Algérie dans le camp du gaullisme, est l'ancien gouverneur général Soustelle. C'est donc lui que les gaullistes désignent pour être leur porte-parole au balcon du Forum.

Le 12 mai, plusieurs groupes activistes d'Alger (Lagaillarde, Martel, etc.) décident de monter à l'assaut du Gouvernement général, sitôt après la cérémonie prévue au Monument aux Morts pour l'après-midi du lendemain ; ni Salan, ni Massu, ni Jouhaud ne sont pour rien dans la préparation du coup. Cependant Cherrière et Soustelle sont encore, tous deux, à Paris, le second ne devant s'envoler pour Alger qu'après avoir pris la parole, le 13, au cours du débat à l'Assemblée contre l'investiture de Pflimlin. Et Pflimlin — on le sait à l'Elysée — est le dernier « terre-neuve possible » de la IVe République.

Le 13, à l'heure fixée, Lagaillarde et ses associés exécutent leur coup ; Massu et Salan sont happés dans l'engrenage. La « contre-révolution » a gagné la première manche. Mais ce seront les gaullistes qui gagneront la seconde. D'abord parce que Delbecque obtiendra de Salan qu'il crie « Vive de Gaulle » ; ensuite parce que Soustelle, bloqué à Paris comme Cherrière, réussira à atteindre Alger, via la Suisse, avant que Cherrière n'atteigne Oran, via l'Espagne. Les concours militaires ne seront assurés en métropole (Toulouse, Lyon, Rambouillet, C.R.S., police) et le plan « Résurrection » établi qu'entre le 17 et le 23 mai, cette fois avec la collaboration des généraux d'Alger. La crainte des gaullistes était que la pression psychologique ne suffît pas à obtenir une passation légale des pouvoirs et que, par conséquent, le général de Gaulle se refusât à quitter Colombey.

Tel est, résumé de façon sommaire, le récit que nous propose J.-R. Tournoux. Sur les points principaux il ne semble pas qu'il y ait de désaccord important avec la version qui nous avait été présentée, il y a un an, par Merry et Serge Bromberger. Quelles que soient les modifications que pourraient apporter les acteurs et témoins de cet imbroglio, nous avons dès maintenant une chronique fourmillante d'anecdotes à ajouter au dossier.

M. J.-R. Tournoux est un annaliste de talent et qui s'efforce, honnêtement, de présenter les faits en laissant au lecteur le soin de juger.

Cette contribution à l'histoire de notre temps n'a pas, au surplus, qu'un intérêt rétrospectif. Beaucoup d'activistes du 13 mai 1958 n'avaient accepté de Gaulle que comme un moyen. « Nous avons été cocufiés », disaient-ils dès le mois de juin. Leur fin n'était ni la Constitution qu'allait approuver le référendum de l'automne suivant, ni la politique algérienne indiquée par le nouvel occupant de l'Elysée. Déjà, ils voulaient une VIe République et que cette République fût la leur. Il n'est pas du tout surprenant de retrouver parmi les hommes arrêtés, gardés à vue, recherchés ou interrogés à la suite de la crise récente, bon nombre des chefs de groupes de mai 1958. *Secrets d'Etat* était en librairie quelques semaines avant l'émeute algéroise du 24 janvier 1960. Dans son bref avant-propos, l'auteur écrivait : « Le 13 mai 1958, c'était le 14 juillet 1789... Allons-nous vers le Directoire, le Consulat, l'Empire, une nouvelle République ? Souterraine, la Révolution continue sous nos pas... Evitée de justesse hier, la guerre civile ne doit pas sortir demain d'un malentendu. »

PIERRE FRÉDÉRIX

OUIDA. — Sous le titre : *Les Inventions du Cœur*, vient d'être élevé un monument à la mémoire de *Ouida* (1839-1908), une de ces femmes-écrivains qui parurent si fascinantes à leurs contemporains et que la postérité s'empresse d'oublier. Monica Stirling, elle-même jeune romancière à succès, nous fait assister de bout en bout à la miraculeuse carrière de cette Maria-Louisa Ramé, dite « Ouida », fille d'un agent bonapartiste français et d'une petite bourgeoise anglaise, qui dans ses quelque quarante-cinq volumes de romans, essais et nouvelles, scandalisa, ravit, transporta, irrita, tout au long d'un demi-siècle, des myriades de lecteurs. Et quel demi-siècle ! L'âge d'or de l'Angleterre ! Le bon vieux temps, à la fois patenté et mythique, du Victorianisme !

Si Ouida n'a pas le droit de cité dans les manuels d'histoire littéraire (j'ai en vain cherché son nom dans les bibles de l'exégèse universitaire), elle a pourtant à son crédit des garants de haute stature. Ainsi Chesterton qui, dans son célèbre ouvrage sur l'Ere victorienne, va jusqu'à saluer en elle — toutes proportions gardées — « une Emily Brontë, beaucoup plus folle et beaucoup plus païenne », mais qui sait, selon lui, traduire en mots les sensations, rendre la couleur du ciel et la chair rouge des grenades éclatées. Ainsi encore, Henry James qui, bien que la facilité de Ouida en fait lui répugnât, voulut bien accepter de lui reconnaître quelque capacité à goûter et exprimer de façon très personnelle les merveilles de l'Italie.

Mais que nous importe au fond la valeur littéraire d'une œuvre au rocambolesque démodé et aux « audaces » attendrissantes ? La vérité est

que nous ne lisons plus Ouida. Les thèmes ardents qu'elle apportait aux gens de son époque : ce grand élan d'aventures rêvées, cette rébellion contre un contexte social étouffant, ne sont plus pour nous que des pièces à conviction, des souvenirs d'histoires marquées d'histoire. Mais peut-être est-ce là justement la sauvegarde pour Ouida — et de toute manière l'intérêt du livre de Monica Stirling — que de substituer le personnage à son œuvre. Car Ouida est la négation vivante des conventions de son temps. Elle est la femme seule qui, née d'un milieu modeste, à demi étranger de surcroît, réussit, par son esprit de défi, son travail et sa ténacité, à non seulement gagner sa vie mais à la vivre à sa guise, s'établissant bravement — pour parler comme, plus tard, Virginia Woolf — dans « une chambre à soi ».

Monica Stirling nous fournit les éléments d'un portrait extrêmement prenant. Celui d'un être doué de caractère et de tête, et sachant, en dépit de sa frivolité et parfois de son absurdité, voir très clair comme en témoignent ses réactions à l'égard de la guerre de Crimée et son impitoyable réquisitoire contre la bureaucratie italienne. Un être qui, malgré son snobisme puéril et les extravagances de son imagination, a accompli avec sincérité les tâches qu'il s'était fixées. A travers le millenium du conformisme et de l'*aurea mediocritas*, Ouida finalement se détache en relief. Elle aura été le porte-drapeau désordonné de l'inévitable révolte de la franchise, des instincts animaux, et même d'un mauvais goût vengeur, contre les tabous du pharisaïsme.

RAYMOND LAS VERGNAS

ANGUS WILSON. — Quand on a lu *Attitudes anglo-saxonnes* et les nouvelles d'Angus Wilson traduites en français, c'est avec l'espoir d'un plaisir aigu qu'on ouvre son nouveau livre. Au début, *Les Quarante Ans de Mrs Eliot* (Stock) sont un peu décevants. On ne retrouve pas dans ce roman tout le mordant, la sympathie caustique qui donnaient à *Attitudes anglo-saxonnes* un ton incomparable. La séduisante Meg Eliot prodigue autour d'elle le lait de l'humaine tendresse, relevé, pas plus qu'il ne le faut, d'un peu de whisky mondain. Quand son mari est tué à Srem Panh, victime d'un attentat absurde, elle éprouve un chagrin atroce, la volonté de cultiver jusqu'à son dernier souffle le souvenir du malheureux Bill et, réaction typiquement britannique, conception de l'honneur à l'extrême opposé de celle qui tend à venger l'être aimé, elle essaye passionnément d'éviter la potence au meurtrier de son mari. Les choses commencent à se gâter (pour le lecteur, à s'arranger) quand il s'avère que la fortune des Eliot était illusoire. Bill jouait et laisse un lourd passif. Meg la gâtée, qui déclarait avec un ravissant sourire à ses consœurs de *l'Aide aux Vieillards*, bonne œuvre aristocratique : « Je détesterais être pauvre »,

Meg, ruinée, devra vendre sa maison du XVIIIe siècle, sa collection de porcelaines et elle consacrera ses dernières ressources à apprendre la sténodactylographie. Meg est une Marie-Chantal valeureuse. Au fur et à mesure que nous faisons plus ample connaissance avec cette « jolie laide », elle devient de plus en plus attachante. Son intelligente frivolité, son courage à éclipses, sa façon de cultiver les « canards boiteux » par souci de domination, et de s'en rendre compte et de s'en vouloir, et d'être fière de s'en vouloir, et de se moquer d'elle-même à cause de cette fierté, son tact inné et le manque de tact pour lequel elle opte de temps en temps, par hygiène et malice, font d'elle un personnage intensément vivant, réel et complet.

Bien que Meg n'ait rien du « type » construit par un littérateur pour incarner une classe sociale ou une situation, elle représente à merveille l'Angleterre d'aujourd'hui et l'adaptation vaillante et pleine d'humour des « nouveaux pauvres » à la nécessité de se priver et de gagner leur vie. L'âge même de Mrs Eliot, ce tournant difficile de la quarantaine, est à l'image de la période de transition où vit la société anglaise.

David, lui, le frère de Meg, homosexuel chaste, a résolu le problème financier en s'associant avec le garçon aimé pour créer une pépinière. Il essaye « d'apprendre à se laisser porter par la tempête au lieu de vouloir la combattre ». On le voit, cette œuvre n'est pas seulement un roman psychologique et social, mais aussi... un livre de raison.

BÉATRIX BECK

LES DEUX VISAGES D'ALAIN BOSQUET. — Comme Janus, Alain Bosquet a deux visages : il est critique et poète — un poète qui réfléchit constamment sur son art. Coup sur coup, il publie un essai sur Whitman (dans la jeune et déjà solide *Bibliothèque idéale* que dirige, chez Gallimard, un autre poète-essayiste, Robert Mallet) et son *Deuxième Testament* de poète [1].

Critique, Alain Bosquet déclare la guerre aux traditions, aux croyances, à toutes les figures du passé. Il n'est pas plus tendre envers la prédication démocratique qu'envers l'Ordre Moral. Il raille le côté Lincoln de Whitman, son « Evangile de la Camaraderie, du Courage, de l'Espoir et du Consentement », son optimisme, le patriotisme du vieux barde, qui l'empêchait de concevoir que « quiconque au monde ne veuille devenir Américain, puisque l'Américain est le plus heureux des habitants de la terre » :

Et toi, Amérique,
Si hauts que se dressent tes enfants, Tu te dresses encore plus haut, au-dessus d'eux tous,
Avec la Victoire à ta gauche et la Loi à ta droite...
O Amérique, parce que tu bâtis pour l'humanité, je bâtis pour toi !

1. Alain Bosquet : *Whitman* (Gallimard) ; *Deuxième Testament* (Gallimard).

Bosquet trouve que de tels vers ont *irrémédiablement vieilli :* « Tant de passion à l'endroit d'autre chose que l'essence du verbe, ou les rapports mystérieux du verbe et du poète, ne peut qu'indisposer un lecteur du XXe siècle. » Je n'en suis pas aussi sûr que lui ; la gloire de Whitman, comme celle de Hugo, tient pour une large part au caractère national d'une œuvre spontanément accordée aux élans profonds de son siècle, *unanimiste* avant la lettre.

Né en Belgique, de nationalité américaine, parlant le russe et l'allemand comme l'anglais et le français, Alain Bosquet veut ignorer les *limites naturelles* — celles du corps comme celles de l'esprit. Il professe que « l'art véritable ne peut vivre que d'extrême, tout compromis lui étant fatal ». A la poésie religieuse, humaniste ou nationale, il oppose celle de demain qui, dit-il, sera *cosmique :* « La poésie qui ne repense pas la pierre, qui ne revit pas la plante, qui n'interpelle pas le soleil n'est pas une poésie à la mesure de l'homme actuel [1]. »

Est-ce à l'image de ces hommes d'Etat qui ne mettent si haut les principes que pour leur épargner le contact de réalités déplaisantes, toujours est-il que le poète se montre plus modeste que le penseur. Son *Premier Testament* — dont nous avions dit ici les mérites — démentait avec humour l'épigraphe hautaine de Samuel Beckett (« Nommer, non, rien n'est nommable ; dire, non, rien n'est dicible ! »), tant il est vrai que « l'indicible » et « l'ineffable » n'ont jamais effrayé les poètes. Aujourd'hui, installé dans son pessimisme, le poète nous livre son *Deuxième Testament.* Peu importe que les choses soient, il suffit de les nommer :

Chose naissante, en moi tu viendras t'inventer ;
Je vivrai de ton leurre, et toi de mon vertige.
Si tu n'as pas de nom, je t'appelle « beauté ».
Que suis-je pour moi-même ? un mot qui me corrige.

A mi-chemin de l'angoisse et de l'ironie, Alain Bosquet s'est inventé une petite cosmogonie portative, moins farfelue que celle de Raymond Queneau ; un clin d'œil vient excuser chaque ruade ; et cet iconoclaste est sans doute plus proche de P.-J. Toulet (et même de Georges Fourest) que des grands mages de l'Absence, de l'Absurde et du Néant.

Malheur, tendre malheur, je me crois écrivain.
Je suis fier de nommer l'azur, de le traduire.
Ma chair trop rédigée veut être chair, en vain.
Mon soleil romancé ne pourra jamais luire.

Je voudrais tant que le pommier fût un pommier,
Que le mot de « colline » embrassât la colline.
Est-il possible, objets déçus, que vous m'aimiez ?
Dire est diminuer ; parole, tu déçois !

1. A. Bosquet : *Pierre Emmanuel* (Seghers).

Alain Bosquet devient chaque jour davantage un vrai, un sûr poète. Mais il aime aussi faire ses gammes : à chaque recueil elles sont plus sûres, plus déliées, plus musicales.

PIERRE DE BOISDEFFRE

DEUX MARINS ALLEMANDS : RAEDER ET DŒNITZ. — Si on connaît bien en France le rôle joué pendant la seconde guerre mondiale par les forces terrestres du Reich, il n'en est pas de même en ce qui concerne celui de ses forces navales. Certes les épisodes de la fin du *Bismarck*, du *Tirpitz*, du *Graf von Spee* sont devenus célèbres, mais la politique de guerre assignée par Hitler à sa flotte est beaucoup moins connue. La lumière peut être faite aujourd'hui sur ce point grâce aux ouvrages qu'ont publiés les deux grands chefs de la marine de guerre allemande, le grand amiral Raeder de 1933 à janvier 1943 [1] et le grand amiral Dœnitz de février 1943 à mai 1945 [2].

Leurs ouvrages ont de nombreux points communs car tous deux ont approché longuement le Führer et ont eu avec lui de multiples discussions sur l'organisation et l'emploi de la marine. Mais Raeder fut surtout un stratège, au sens élevé du terme, et Dœnitz un tacticien. Raeder associa toujours dans ses conceptions sur la conduite de la guerre, la politique aux opérations : ses deux grandes idées étaient que la Grande-Bretagne était le principal adversaire du Reich et qu'il fallait la frapper en Méditerranée, théâtre le plus sensible pour elle, mais aussi le plus menaçant pour l'Allemagne. Il chercha durant trois ans à faire accepter ses idées par Hitler, mais dans cette lutte il s'usa et en janvier 1943 il donna sa démission quand le Führer parla d'envoyer à la ferraille tous les grands bâtiments de combat.

Dœnitz, lui, fut surtout un grand sous-marinier. C'est lui qui, avant de succéder à Raeder, reconstitua la flotte sous-marine du Reich quand l'Angleterre signa avec Berlin un accord naval en 1935 en dépit du traité de Versailles ; c'est lui qui régla l'entraînement de ses équipages d'après les leçons qu'il avait tirées de sa propre expérience de la première guerre mondiale ; c'est lui enfin qui, une fois le conflit déclenché, dirigea la longue bataille de l'Atlantique contre les communications de la Grande-Bretagne et mit en pratique sa fameuse tactique des *meutes de loups* selon laquelle tous les sous-marins d'un secteur de surveillance étaient appelés au combat dès qu'un convoi était découvert et l'attaquaient de nuit sans répit. Dœnitz décrit tout au long de son livre cette bataille de cinq ans dont on mesurera toute l'ampleur quand on saura qu'au 1er septembre 1939 le Reich ne possédait que 57 sous-marins, que 1 113 entrèrent en service

1. Grand amiral Raeder, *Ma vie*, Editions France-Empire.
2. Grand amiral Doenitz, *Dix ans et vingt jours*, Librairie Plon, 1959.

jusqu'en 1945, qu'ils coulèrent 148 bâtiments de guerre et 2 799 bateaux de commerce, soit 14 millions de tonnes, alors que 603 d'entre eux succombèrent sous les coups des alliés.

Ces récits de la guerre sous-marine sont non seulement d'une lecture passionnante mais renferment aussi maints enseignements pour l'avenir, à une heure où la guerre sous-marine prend autant d'importance dans les calculs des stratèges que la guerre nucléaire.

LOUIS KŒLTZ

CHRONIQUE DES LIVRES

LE GÉNÉRAL DELLA ROVERE

par MONTANELLI *(Flammarion)*

Cet ouvrage a inspiré le remarquable film de Rossellini projeté récemment à Paris. Ceux que cette étrange aventure si intelligemment interprétée par V. del Sica a émus liront avec intérêt les explications données par l'auteur dans sa préface. C'est un fait historique qu'en 43-44, alors que l'Italie était séparée en deux, Badoglio renvoya dans le secteur Nord un officier de haut grade pour commander le maquis. Le nom « de guerre » de ce soldat était della Rovere.

Par malheur cet homme débarqué près de Gênes par un sous-marin anglais, fut presque aussitôt arrêté. On crut qu'il avait été tué mais quelques jours plus tard un « general della Rovere » fut enfermé dans une prison de Milan.

Montanelli s'y trouvait lui-même incarcéré ayant été condamné à mort six mois plus tôt comme « traître à Mussolini ». Il vit le prisonnier — un homme élégant, cultivé, fort insolent avec les Allemands, qui l'encouragea à s'évader — entreprise que l'écrivain tenta et réussit.

Un an plus tard, le « general della Rovere » était mort, mais on lisait sur son cercueil le nom : Giovanni Bertone. Montanelli affirme que ses recherches personnelles lui ont révélé que ce Bertone était un coquin et un traître qui, dans la prison, entraîné par la logique de son personnage, devint un héros, et tel est en effet le thème de son livre. Mais la publication de celui-ci a suscité des protestations de la Résistance ; une enquête fut entreprise qui n'a pas confirmé la version Montanelli. Quoi qu'il en soit, imaginaire ou vraie, l'histoire, en soi, est émouvante. Malheureusement le récit, maladroitement mené, ne révèle aucune qualité littéraire.

M. T.

★ ★ CHRONIQUE DES LIVRES ★ ★

L'ALLIANCE ATLANTIQUE A L'HEURE DU DÉGEL

par André FONTAINE *(Calmann-Lévy)*

250 000 milliards de francs légers, soit plus d'un demi-million par habitant du territoire protégé, tel est le total approximatif des dépenses militaires supportées, depuis la signature du pacte atlantique, par les quinze pays membres. Que vaut pratiquement cet outil coûteux ? Plus de dix ans après sa création, est-il adapté à une situation stratégique, politique et sociale qui a profondément changé depuis l'époque où il a été conçu ? Telles sont quelques-unes des questions auxquelles répond l'excellent observateur politique étranger qu'est André Fontaine. L'arme atomique, la position anglaise, celle de la France, le mémorandum de septembre 1958, la querelle de la « Communauté » et celle de l' « intégration », l'analyse gaulliste de la pérennité des patries (par opposition à la variabilité des idéologies), les revendications des nations sous-développées, voilà qui nous mène en pleine actualité.

Le bilan que présente André Fontaine, en 220 courtes pages, est complet, et il est lumineux. A l'heure présente, les forces et les faiblesses de l'organisation atlantique se balancent à peu près. Ce qui semble manquer surtout à l'O.T.A.N., c'est une représentation claire de l'avenir et des moyens pratiques de répondre au défi multiforme qui lui est lancé. Sa vraie raison d'être, « c'est de préserver l'avenir de la liberté » ; de maintenir « notre aptitude à changer le visage du monde sans le transformer au préalable en camp de concentration ».

P. F.

MA VIE

par B. BARUCH *(Calmann-Lévy)*

Les hommes d'action sont rarement de bons écrivains. D'ailleurs, s'ils savaient, ils n'auraient pas le temps. C'est pourquoi on connaît mal la vie des *Conquistadors*. Cortez, ni Pizarre, ne nous ont rien fait connaître directement de leurs existences prodigieuses. Leurs pareils, ou leurs successeurs contemporains, pour les mêmes raisons de fond, ne nous instruisent pas mieux. C'est donc une chance extraordinaire que l'un d'eux, vers le terme d'une carrière dont l'extrême longueur n'a visiblement pas affaibli la vivacité juvénile, ait trouvé le loisir de rédiger, sous une forme parfaitement simple et familière, sa propre légende.

S'appliquant à Bernard Baruch, l'expression n'a pas besoin de justification : elle vient d'elle-même à l'esprit ; elle s'impose. De bons esprits, un peu superficiels peut-être, inclinent à penser que le monde moderne se dépersonnalise, si l'on peut ainsi parler, et que les civilisations de masse sont anonymes. C'est à voir. En tout cas, hier même, c'était faux. Et la preuve est dans le témoignage d'un « leader » survivant. D'autres se trouvent sans doute parmi nous ; nous ne les voyons pas émerger, pour cause ; ils sont encore petits.

Bernard Baruch a été, il reste probablement un champion de la spéculation. Qu'est-ce à dire ? Dans cette *France irréelle*, dont M. E. Berl a si bien analysé les complexes, le mot a la plus fâcheuse résonance. Au fil d'une préface alerte et précise, M. André Istel s'en est expliqué clairement, en citant Baruch lui-même. « Le spéculateur, c'est un homme qui observe l'avenir et agit avant qu'il se réalise. » Ainsi, quoi qu'on en pense, son rôle économique est fécond : c'est, en définitive, un stabilisateur, au moins un régulateur.

Il arrive, souvent, que ce soit à ses dépens. Bernard Baruch l'a éprouvé plus d'une fois. Maintenant, entre son fantastique appartement de New York et son domaine féodal du Sud, c'est un sage, doublement instruit par une intelligence supérieure et par le grand âge. Ecoutons ce doyen : il prêche la confiance ; on n'en a jamais trop.

F.-F. LEGUEU

LA MER DANS UN CONFLIT FUTUR

par le Contre-Amiral R. de BELOT *(Payot)*

Avec ses trois ouvrages consacrés à la guerre aéronavale au Pacifique, en Méditerranée et dans l'Atlantique, l'amiral de Belot est peut-être le seul historien maritime qui ait donné une étude complète de la guerre sur mer au cours du deuxième conflit mondial. Il y a mis au service d'une documentation rigoureuse, des qualités exceptionnelles d'intelligence et de synthèse, et le lecteur intéressé par ces questions ne saurait mieux

trouver que ces trois ouvrages pour se faire une idée satisfaisante du rôle que la mer a joué sur ces trois théâtres, c'est-à-dire, en fait, dans le monde entier, au cours de la guerre 1939-1945. Celui de ces ouvrages consacré à la guerre en Méditerranée a d'ailleurs été traduit en Amérique où il a rencontré un succès mérité.

La Mer dans un Conflit futur est un essai sur la stratégie navale à l'ère des engins thermo-nucléaires et des fusées intercontinentales. L'amiral de Belot connaît trop bien l'histoire pour méconnaître les principes qui président à l'évolution — même accélérée — de la stratégie et de la tactique. Il est trop sage, trop mesuré pour adopter d'emblée des théories ou des interprétations excessives.

Egalement averti des possibilités de l'arme nouvelle et des conditions géographiques permanentes qui dictent à chaque nation ou à chaque bloc de nations sa stratégie, il a su se garder aussi bien d'un traditionalisme sclérosé que de vaines imaginations proches de la science-fiction

Ni l'aviation, ni la bombe thermo-nucléaire, ni les fusées à long rayon d'action, ne remplaceront demain les forces navales qu'on a toujours vues, dans toutes les guerres, apporter non pas la victoire, car elles n'y suffiraient pas à elles seules, mais les conditions les plus importantes de la victoire. Ces forces ont dû s'adapter aux techniques nouvelles. Pour l'instant, chacun s'accorde à constater l'efficacité des grands porte-avions d'attaque comme transporteurs de l'arme de représailles capable de décourager l'agression nucléaire. Mais pour demain, c'est dans le sous-marin porte-fusées que l'auteur voit l'arme la plus efficace et la plus discrète.

JACQUES MORDAL.

LA ROUE D'AÇOKA

par le Prince de LIGNE
(Weissenbruch, Bruxelles)

L'AUTEUR, qui a été le premier ambassadeur de Belgique aux Indes, publie un portefeuille de souvenirs. Un contretemps l'empêcha de rencontrer Gandhi. Mais sa femme fut reçue par « l'apôtre de la non-violence » qui l'accueillit avec une amabilité que ses propos démentaient : « Dites-moi pourquoi diable, vous gens de l'Ouest, continuez-vous à vous battre quand vous avez votre merveilleux Christ qui toujours prêcha la paix ? » A quoi la princesse lui répondit doucement : « Si vous permettez, je vous dirai que depuis que je suis en Inde je me demande la même chose. Pourquoi, alors que l'Inde a un apôtre de la paix, suis-je arrivée au milieu de massacres, d'assassinats, de camps de concentration. Why ? Why ? »

On ne saurait dire en effet que ce livre évoque une Inde parfaitement paisible. L'auteur donne des exemples frappants du courage avec lequel Nehru lutte contre les communistes qui organisent parfois « par clair de lune des répétitions générales de mouvements révolutionnaires qu'il faudrait beaucoup de tanks pour maîtriser ». Le gouvernement de l'Inde d'ailleurs n'a pas eu seulement à lutter contre les menées communistes, mais aussi contre « celles des altesses ». Les difficultés furent réglées sans hésitation. Sardar Patel « *à la main de fer* » a ôté tout pouvoir politique à cinq cents radjahs. Quinze d'entre eux ont conservé des pouvoirs administratifs — et sont devenus des superpréfets.

Sur les liens qui subsistent entre Londres et l'Inde, le prince fait cette remarque : « Quatre cents millions de livres appartenant à l'Inde et bloquées en Angleterre ne pouvaient qu'inciter les dirigeants indiens à rester de bons clients... » L'ambassadeur a eu l'occasion de suivre de près l'affaire du Cachemire qui opposa l'Inde et le Pakistan. Il rappelle que Nehru s'en tira par une initiative hardie : l'O.N.U. hésitait, Delhi « décida purement et simplement l'intégration du Cachemire à l'Union Indienne ». Même procédé à Hayderabad : le Nizam demande le rattachement de son état au Pakistan, invoque l'O.N.U. Nehru n'hésite pas : les troupes indiennes passent la frontière et Nehru est acclamé... Et Goa ? Tout n'est pas fini, aux yeux de l'auteur... et le Portugal sera peut-être un jour contraint d'imiter la France...

M. T.

L'APPEL DES GOUFFRES

par Norbert CASTERET *(Perrin)*

M. NORBERT CASTERET est un des rares spéléologues qui soient parvenus à une notoriété de bon aloi rien que par leur mérite et sans rien devoir à une publicité tapageuse. Continuateur de Martel, il s'est fait l'explo-

rateur de la France souterraine et, contrairement à tant qui ne visent que records et lucre, il est devenu un apôtre éloquent, courageux et désintéressé du monde des cavernes.

M. Casteret a aujourd'hui soixante-deux ans. Il n'a pas pour cela interrompu ses dangereuses expéditions. Il nous conte dans son *Appel des Gouffres* la découverte et l'exploration d'un réseau extraordinaire d'abîmes au cœur des Pyrénées, au cours de quatre campagnes dont la dernière eut lieu en août 1959. Le lecteur qui s'attend à des aventures palpitantes est comblé, et il frémit plus d'une fois en descendant, avec l'auteur, le long d'une échelle de corde « pendulant » dans le vide... Il est aussi saisi par l'émotion communicative de son guide, à qui le silence vertigineux, l'obscurité éternelle inspirent des pages pleines de poésie. Et il s'attarde volontiers sur des photographies rapportées du fond des Enfers, dont l'une montre M. Casteret, au fond du gouffre « Raymonde », découpant paisiblement son gâteau d'anniversaire.

P. R.

JOSAPHAT

par Yves-Gérard Le DANTEC
(Marc Loliée. 40, rue des Saints-Pères)

VOICI, dans une luxueuse typographie de Pierre Gaudin, le poème posthume d'Yves-Gérard Le Dantec, écrit « in memoriam Vincent Muselli », *Josaphat*. Il est émouvant que ce dernier chant d'une voix trop tôt étouffée, modulant pour un autre poète défunt. ait choisi, par un pressentiment moins funèbre que mystique, le thème de la défaite ultime de la mort et du revoir dans l'Au-Delà.

Thème en vérité plus sentimental que strictement théologique, car l'auteur de *Josaphat* éclaire moins l'aspect de la Résurrection qui est communion des âmes en Dieu que celui qui est retrouvaille et rencontre des disparus et des séparés, dans une Vie qui serait encore le reflet et le prolongement de notre vie. « *Ah ! les revoir ! Impatience ! Désir calme... Nous arrivons... Leurs bras s'ouvrent. Leurs fronts flamboient... Et ces voix !... C'est par elles seules que le fil jamais n'a pu se rompre entre nous et leur vie...* » La théorie des belles strophes, à la fois majestueuses et heurtées, comme la marche d'une foule qui jailllit des ténèbres et se précipite vers la lumière, traduit une une noblesse de sentiment, un respect du verbe poétique et une ampleur de conception dont la poésie de ce temps nous donne trop rarement le modèle.

P.-H. SIMON

NOTES INTER-ARTICLES

L'Amant de cinq jours, par Françoise PARTURIER, p. 59. — *Les prés ont assez bu*, par Rodolphe FONSECA, p. 59. — *La Civilisation mérovingienne*, par Edouard SALIN, p. 106. — *L'Angoisse au pouvoir*, par Michel MASSENET, p. 113. — *Contes anciens à notre manière*, par LOU-SIUN, p. 154. — *Le général Della Rovere*, par MONTANELLI, p. 170.

CHAIX-PARIS. — H D 9-2-60.

J. LUCAS-DUBRETON
Le Culte
de
NAPOLÉON
La légende de l'Aigle de WATERLOO
à l'aurore du SECOND EMPIRE
ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Jean DUHAMEL

UN AMOUR DE LADY HESTER STANHOPE

l'histoire de la véritable Châtelaine du Liban !

HACHETTE

LES ANNALES

Sommaire de Mars 1960

DUSSANE
Vingt ans après : ma seconde découverte de l'Amérique

ROGER IKOR
Les auteurs et leurs livres « Les Eaux Mêlées »

GEORGES CHAMARAT
Sociétaire de la Comédie-Française
La Comédie-Française : la tradition et les traditions

JEANINE MOULIN
Belgique, terre de poésie

RENÉ LALOU
Où va le roman ?

79, bd St-Germain - PARIS-VIe
Le numéro : 1,30 NF

DOCUMENTS

REVUE DES QUESTIONS ALLEMANDES

Au sommaire du No de janvier-février 1960

F. COURTET	La remise en cause des conclusions de Genève.
A. KLÖNNE	Les groupes d'extrême-droite en République fédérale.
A. WISS-VERDIER	Antisémitisme 1960.
R. LILL	Dix ans de Démocratie chrétienne. De Gotha à Bad-Godesberg : le parti social-démocrate allemand et la socialisation.
G. FRIEDRICHS	La confédération des syndicats allemands traverse-t-elle une crise ?
G. FEUSER	La jeunesse allemande derrière le rideau de fer.

et les chroniques habituelles

Le numéro : 2,40 NF (franco de port)

Abonnements : France : 6 mois 6,75 NF - un an 12 NF.
Étranger : 6 mois 7,50 NF - un an 13,50 »

Envoi gratuit d'un numéro spécimen

DOCUMENTS, 3, rue Bourdaloue - Paris-8e
TEL. TRU 62-13 C. C. P. Paris 13.253-54

Vient de paraître :

HENRY MILLER

NEXUS

« NEXUS marque l'avant-dernière étape de la montée à ce Golgotha où doit s'effectuer la « Crucifixion en rose », et dont les relais précédents s'appellent SEXUS et PLEXUS. Le dessein est plus vaste que dans les TROPIQUES et déborde chaque ouvrage. »

MAURICE NADEAU ***(France-Observateur.)***

LAWRENCE DURRELL

MOUNTOLIVE

« Une œuvre remarquable. » (ROGER NIMIER, ***Arts.)*** *« Il est sûr que quelques-unes des scènes... comptent parmi les meilleures du roman contemporain. » (JEAN BLANZAT,* ***Figaro Littéraire.)*** *« Nous ne pensons pas que depuis Proust on ait rencontré dans le roman beaucoup de personnages d'une aussi troublante vérité. Un roman admirable... Un des grands romans de notre époque. » (KLEBER HAEDENS,* ***Paris-Presse.)*** *« J'avoue que je place sur le même plan Durrell et Jünger... Et, à ma grande humiliation, je ne trouve aucun écrivain français contemporain que l'on puisse estimer leur pair. » (A. M. SCHMIDT,* ***Réforme.)*** *« ... Une extraordinaire somme romanesque, sans équivalent dans la littérature mondiale. »* ***(France-Presse.)*** *« Je ne vois rien de comparable à cet art... Je lui trouve une audace, une ampleur proprement gœthéenne. Durrell, une fois de plus, déborde la critique. Je le trouve tout simplement écrasant. » (W. WEIDELI,* ***Journal de Genève.)*** *« Successeur de Virginia Woolf, Joyce, Faulkner, il troue vertigineusement les cadres du récit flaubertien. Son effort se conjugue sans s'y confondre avec celui du « nouveau » roman français. » (JEAN-PAUL WEBER, N.R.F.)*

RAPPEL :

JUSTINE - BALTHAZAR

ÉDITIONS BUCHET-CHASTEL

LES JARDINS

DES DIEUX ET DES HOMMES

DES TERRASSES DE BABYLONE AUX JARDINS ANGLAIS

par Louis **HAUTECŒUR**
de l'Institut

HACHETTE

LA COTE DESFOSSÉS

PARAIT CHAQUE JOUR DE BOURSE **sur trente-deux pages** ★ ET TOUS LES SAMEDIS **sur huit, douze ou seize pages**

Tous les cours du Marché de Paris, terme, comptant, hors-cote. Cours de l'or et des devises

Elle publie des articles sur les marchés étrangers : Bourses étrangères et Matières premières

Elle a récemment publié des Études complètes ou des Notes sur de grandes affaires :

MOKTA EL HADID — LORRAINE-ESCAUT — MÉTAUX ET ALLIAGES BLANCS POMPEY — RHODIACETA — SOPARA — Sté GÉNÉRALE DE LA VISCOSE FABRIQUE DE SOIE ARTIFICIELLE DE TUBIZE — Ets BERTAGNA CEGEDUR — Sté des PAPETERIES DE ROQUEFORT — LE PORTEFEUILLE-TITRES de CELTEX — C. T. A. — TEXTILES ARTIFICIELS DU CENTRE ET RHONE-POULENC — ARJOMARI

ABONNEMENTS : **6 mois : 87,50 NF.**
Spécimen et documentation gratuits sur demande
à nos bureaux : 42, rue Notre-Dame-des-Victoires
PARIS

VIENT DE PARAITRE

JULES ROMAINS
de l'Académie française

MÉMOIRES DE MADAME CHAUVEREL

★★

Déjà parus

UNE FEMME SINGULIÈRE
LE BESOIN DE VOIR CLAIR
★ MÉMOIRES DE MADAME CHAUVEREL

HENRI TROYAT
de l'Académie française

LA LUMIÈRE DES JUSTES

★★

LA BARYNIA

roman

Déjà paru

LES COMPAGNONS DU COQUELICOT

PAUL MISRAKI

L'ÉCLAT DU VERRE

roman

AKE LOGA

KOCOUMBO, L'ÉTUDIANT NOIR

roman

COLLECTION « L'AVENTURE VÉCUE »

BERNARD MOITESSIER

UN VAGABOND DES MERS DU SUD

Illustré de 8 pages hors-texte

LOIS CRISLER

CHASSEUR D'IMAGES EN ALASKA

traduit de l'anglais

Illustré de 16 pages hors-texte

FLAMMARION

LIBRAIRIE STOCK

6, rue Casimir-Delavigne - PARIS-VIe

NOUVEAUTÉS :

F. ALEGRIA

Atout Cheval

roman

Une admirable psychologie du joueur, une saisissante évocation de San Francisco, par le meilleur représentant de la littérature hispano-américaine.

D'ARCY NILAND

Quand tu m'appelleras

roman

L'Australie des hommes libres, bâtisseurs de villes, pionniers et fermiers. De la violence, de la tendresse.

Très prochainement :

La grande révélation du roman polonais

ZLY

par ***L. TYRMAND***

Mystère...
Violence...
Amour.